

Annie Besant



KARMA

LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit.

Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Annie Besant

Karma

suivi de

Trois conférences sur le Dharma

(1922)



© Arbre d'Or, Genève, août 2007

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

KARMA

Chaque pensée humaine qui commence son évolution passe dans le monde intérieur et devient une entité active, par son association, ou ce que nous pourrions appeler sa fusion avec un élémental, c'est-à-dire avec l'une des forces semi-intelligentes des divers règnes de la Nature. Elle survit comme une intelligence agissante, comme un être engendré par l'Esprit, pendant un temps plus ou moins long, selon l'intensité initiale de l'action cérébrale qui l'a produite. Une pensée bonne se perpétue, de la sorte, comme une puissance bienfaisante et active ; une mauvaise pensée, comme un démon malfaisant. L'homme peuple ainsi continuellement le courant qui l'entoure dans l'espace, avec un monde à lui, rempli des produits de son imagination, de ses désirs, de ses impulsions et de ses passions ; ce courant réagit d'ailleurs sur tout organisme nerveux où sensitif qui vient en contact avec lui, proportionnellement à l'intensité dynamique de celui-ci. C'est ce que le Bouddhiste appelle son « Skandha », l'Hindou lui donne le nom de « Karma ». L'adepte produit ces formes consciemment ; les autres hommes le laissent échapper inconsciemment¹.

On n'a jamais mieux décrit la nature essentielle de Karma que par ces paroles, tirées d'une des premières lettres du Maître K. H. Celui qui les comprendra clai-

¹ *Le Monde occulte*, p. 166 (traduction française, 2^e édition).

rement, avec tout ce qu'elles contiennent, verra disparaître la plupart des difficultés qui entourent le sujet et saisira le principe fondamental de l'opération karmique. C'est pourquoi elles seront considérées comme indiquant la meilleure ligne d'étude à suivre ; et tout d'abord, nous allons envisager les pouvoirs créateurs de l'homme. Tout ce que nous demandons, en guise d'introduction, c'est qu'on se fasse une idée nette et de l'invariabilité de la Loi et des trois grands plans de la Nature.

Invariabilité de la loi

Nous vivons dans le domaine de la loi, nous sommes environnés de lois que nous ne pouvons briser ; voilà qui est évident. Cependant, lorsque nous avons reconnu que ce fait est réellement une partie de notre vie, lorsque l'existence de ce fait nous apparaît dans le monde moral et mental aussi bien que dans le monde physique, nous sommes tentés jusqu'à un certain point de nous abandonner au sentiment de notre faiblesse, comme si nous nous sentions dans les griffes de quelque puissance redoutable, qui nous aurait saisis et nous ferait tourner à son gré, où elle veut. C'est exactement le contraire qui a lieu cependant ; car cette puissance redoutable, lorsque nous l'avons comprise, nous porte avec obéissance où « nous » voulons aller. Toutes les forces de la Nature peuvent être utilisées proportionnellement à l'intelligence que l'on en a. « La Nature se conquiert par la soumission et ses énergies irrésistibles sont à nos ordres dès que nous sommes aptes, par le savoir, à agir avec elles et non contre elles. Dans ses réserves inépuisables nous avons la faculté de choisir les forces, appropriées au but que nous poursuivons par leur rythme, leur direction, ou telle autre qualité ; leur invariabilité même est la garantie de notre succès.

C'est sur l'invariabilité de la loi que repose la garantie des expériences scientifiques, la possibilité de prévoir un résultat et de prédire l'avenir. Le chimiste s'appuie sur ce fait, certain que la Nature

lui répondra toujours de la même manière, s'il lui pose ses questions avec précision ; aussi considère-t-il toute variation dans les résultats qu'il obtient comme provenant d'un changement dû à sa façon d'opérer, et non de la Nature. Ainsi en est-il de toute action humaine : plus elle s'appuie sur le savoir, plus le résultat prévu lui est assuré ; car tout « accident » procède de l'ignorance et est dû à l'action de lois inconnues ou négligées. Dans le monde mental et moral, on peut, comme dans le monde physique, prévoir, préparer et calculer les résultats. La Nature ne nous trahit jamais ; nous sommes trahis par notre propre aveuglement. Sur tous les plans, la puissance s'accroît quand la connaissance augmente : omniscience et omnipotence ne font qu'un.

Nous devons nous attendre à ce que la Loi soit aussi invariable dans les mondes mental et moral que dans le monde physique, puisque l'univers émane de l'UN ; ce que nous appelons la Loi n'est que l'expression de la Nature divine. De même que tout émane de la Vie une, tout est soutenu par la Loi une ; les mondes reposent sur ce roc de la Nature divine comme sur une fondation sûre et immuable.

Les plans de la nature

Pour étudier le fonctionnement de Karma suivant la ligne indiquée par le Maître, il nous faut acquérir une conception claire des trois plans inférieurs, ou régions de l'univers, et des principes qui s'y rapportent. Les noms qui leur sont donnés indiquent l'état de la conscience qui travaille sur chacun d'eux. Pour cela aidons-nous d'une figure indiquant les divers plans, avec les principes qui y atteignent et les véhicules dans lesquels une entité consciente peut les visiter. En occultisme pratique, l'étudiant apprend à explorer ces plans et à transformer la théorie en connaissance par ses propres investigations. Le véhicule inférieur, le corps grossier, sert au travail de la conscience sur le plan physique, et là, la conscience est limitée aux capacités du cerveau. Le mot *corps subtil* comprend une variété de corps astral approprié aux conditions changeantes de la région compliquée désignée sous le nom de *plan psychique*. Sur le plan dévachanique, il y a deux régions bien définies, la région de la forme, la région sans-forme. Dans la première, la plus basse, la conscience se sert d'un corps artificiel, le Mâyâvi-Rûpa ; le terme *corps mental* paraît cependant lui convenir, comme indiquant que la matière dont il est composé appartient au plan *Manas*. Dans la *région sans-forme*, c'est le *corps causal* dont il faut se servir. Quant au plan Bouddhique, il est inutile d'en parler.

ATMA			
Sushuptique	Bouddhi		Véhicule : corps spirituel
Devachanique	Manas		Véhicules : 1. Corps mental 2. Corps causal
Psychique ou Astral	Psychique supérieur	Kâma-Manas	Véhicule : corps subtil
	Psychique inférieur	Kâma	
Physique	Ligua-Sharîra Sthûla-Sharîra		Véhicule : corps grossier

Or la matière n'est pas la même pour tous ces plans ; en général, celle d'un plan quelconque est plus dense que celle du plan qui lui est supérieur. Cela est conforme à l'analogie qui règne dans la Nature ; car l'évolution, pendant sa marche descendante, va du raréfié au dense, du subtil au grossier. De plus, ces plans sont habités par de nombreuses hiérarchies d'êtres qui s'étagent, depuis les Intelligences élevées de la région spirituelle, jusqu'aux élémentals subconscients les plus infimes du monde physique. Sur chaque plan, l'esprit et la matière se trouvent unis dans chaque atome, chacune de ces particules ayant la matière pour corps et l'Esprit pour vie ; toute aggrégation indépendante, toute forme séparée, quelle que soit son espèce ou son type, est animée par ces êtres vivants et change d'échelon suivant les changements de la forme elle-même. *Il n'est pas de forme qui ne soit*

animée ; mais l'entité qui l'anime peut être une des Intelligences les plus élevées, un élémental des plus infimes, ou l'un des êtres compris dans les multitudes innombrables qui s'étendent entre ces deux extrêmes.

Nous allons nous occuper surtout des entités du plan psychique, parce que ce sont elles qui donnent à l'homme son corps du désir (Kâma-Rûpa), — son corps de sensation comme on l'appelle souvent —, qui sont formées dans sa matrice astrale et qui vivifient ses sens astraux. Pour employer un terme technique, ces entités sont les élémentals de la forme (Rûpa Devatâs) du monde animal ; ils sont les agents des modifications qui transmutent les vibrations en sensations.

La caractéristique la plus saillante des élémentals karmiques, c'est la sensation, c'est-à-dire la faculté non seulement de répondre aux vibrations, mais aussi de les ressentir. Le plan psychique fourmille de ces entités, conscientes à des degrés divers, qui reçoivent toutes sortes d'impulsions et les transforment en sensations. En conséquence, tout être qui possède un corps constitué par l'agrégation de ces élémentals est capable de sensation, et c'est par l'intermédiaire d'un pareil corps que l'homme sent. L'homme n'est conscient ni dans les particules de son corps, ni même dans ses cellules ; elles ont une conscience propre qui leur permet d'exécuter les actes divers de cette partie de sa vie qui est végétative ; mais l'homme, dont elles constituent le corps, ne partage pas leur conscience, et ne peut ni les aider ni les gêner consciemment quand elles choisissent, assimilent, secrètent, construisent ; il est incapable, à un moment quelconque, de mettre

sa conscience en rapport avec la conscience d'une cellule de son cœur, par exemple, au point de dire exactement ce qu'elle fait. Sa conscience fonctionne normalement sur le plan psychique, et même dans les régions psychiques supérieures où agit le mental ; ce mental est mêlé à Kâma, car le mental pur ne fonctionne pas sur ce plan astral.

Le *plan astral* regorge d'élémentals semblables à ceux qui entrent dans *le corps du désir* de l'homme et qui forment aussi le corps du désir plus simple de l'animal inférieur. Par cette partie de sa constitution, l'homme entre en rapport direct avec les élémentals, et forme, par leur intermédiaire, des liens avec tous les objets qui l'entourent, qu'ils soient pour lui attractifs ou répulsifs.

Par sa volonté, ses émotions, ses désirs, il influence ces êtres innombrables dont la sensibilité répond aux tressaillements qu'il irradie en tous sens. Son propre corps du désir agit à la façon d'un appareil, et, de même qu'il change en sensations les vibrations venant du dehors, il transforme aussi en vibrations les sensations qui naissent en lui.

Génération des formes-pensées

Nous sommes maintenant à même de mieux comprendre les paroles du Maître. L'esprit, en agissant dans sa région propre, dans la matière subtile du plan psychique supérieur, engendre des images, des formes-pensées. L'imagination a été, avec beaucoup de raison, appelée *la faculté créatrice* de l'esprit ; et ceci est plus vrai, littéralement, que ne le supposent ceux qui emploient cette expression. Cette faculté de donner naissance à des images est le pouvoir caractéristique de l'esprit ; un vocable n'est qu'une tentative maladroite pour représenter partiellement une image mentale. Une idée, une image mentale est toujours compliquée : pour la traduire avec soin, toute une phrase peut être nécessaire ; on saisit une de ses particularités saillantes et l'on se sert du mot exprimant cette particularité pour représenter fort imparfaitement le tout. Quand nous disons « triangle », ce mot évoque dans l'esprit de celui qui l'entend, une image qui, pour être rendue complètement par des mots, demanderait une longue description. C'est à l'aide de symboles que nous pensons le mieux ; puis, laborieusement et imparfaitement, nous résumons ces symboles par des mots. Dans les régions où l'esprit parle à l'esprit, l'expression est parfaite et bien au-dessus de tout ce que peuvent rendre des mots ; même dans la transmission de pensée d'ordre peu élevé, ce ne sont pas des mots qui sont transmis, mais des idées. L'orateur rend de son mieux à l'aide de mots telle

partie de ses images mentales ; ces mots font naître dans l'esprit de ses auditeurs des images correspondant à celles qu'il a lui-même dans l'esprit. L'esprit opère avec des tableaux et des images et non avec des mots ; la moitié des controverses et des malentendus provient de ce qu'on applique les mêmes mots à des images différentes ou de ce qu'on représente par des mots différents les mêmes images.

La forme-pensée est donc une image mentale créée — ou moulée — par l'esprit, à l'aide de la matière subtile du plan psychique supérieur où, comme nous l'avons vu, il opère. Cette forme, composée des atomes de la matière de cette région, qui sont animés d'un mouvement vibratoire rapide, suscite tout autour d'elle des vibrations ; celles-ci feront naître des sensations de son et de couleur dans toutes les entités susceptibles de les traduire comme telles et comme la forme-pensée s'échappe et sort, ou suivant l'expression qu'on pourra préférer pour exprimer ce mouvement, *plonge* plus profondément *dans la matière plus dense* des régions psychiques inférieures, ces vibrations se répandent dans toutes les directions, sous forme de couleur chantante, et attirent les élémentals de cette couleur sur la forme-pensée dont elles proviennent.

Tous les élémentals, comme toutes les autres parties de l'univers, appartiennent à l'un ou à l'autre des sept rayons primaires, des sept premiers Fils de la Lumière. La lumière blanche procède du troisième Logos, — Esprit divin manifesté, — sous forme de sept rayons, les « Sept Esprits qui sont devant le Trône » ; chacun de ces rayons comporte sept sous-rayons, et

ainsi de suite, en subdivisions consécutives. Il y a donc, au milieu des différenciations sans fin qui composent un univers, des élémentals correspondant à ces diverses subdivisions, et l'on entre en communication avec eux, au moyen d'un langage des couleurs basé sur la nuance à laquelle ils appartiennent. Voilà pourquoi la connaissance réelle des sons, des couleurs et des nombres, — le nombre étant la base et du son et de la couleur, — a toujours été tenue si secrète, car la volonté s'en sert pour parler aux élémentals, et la connaissance donne le pouvoir de leur commander.

Le maître K. H. désigne bien nettement le langage des couleurs quand il dit : « Comment pourriez-vous vous faire comprendre de ces forces semi-intelligentes, qu'il s'agit, en fait, de commander, qui ne peuvent pas communiquer avec nous au moyen de paroles prononcées, mais par des sons et des couleurs dont les vibrations correspondent aux leurs ? Le son, la lumière, la couleur sont, en effet, les facteurs principaux de la formation de ces catégories d'intelligences, de ces êtres, de l'existence positive desquels vous n'avez nulle idée, et en qui il ne vous est guère possible de croire, puisque les athées aussi bien que les chrétiens, les matérialistes aussi bien que les spiritualistes, apportent leurs arguments respectifs à l'encontre, et que la science s'oppose plus encore que tous ceux-là à une superstition « aussi dégradante² ».

Ceux qui étudient les temps passés peuvent se souvenir des allusions voilées faites de temps à autre à un langage des couleurs, et se rappeler que, dans

² *Le Monde occulte*, p. 187.

l'Égypte ancienne, on écrivait en couleurs les manuscrits sacrés et l'on punissait de mort les erreurs de copie. Mais je ne dois pas m'engager dans ce chemin écarté si attrayant. Retenons seulement ce fait c'est par les couleurs qu'on communique avec les élémentals et les mots colorés sont pour eux aussi intelligibles que les mots parlés le sont pour les hommes.

La nuance de la couleur sonore dépend du motif qui inspire l'auteur de la forme-pensée. Si ce motif est pur, charitable, bienfaisant, la couleur produite attirera vers la forme-pensée un élémental qui revêtira le caractère du motif instigateur et agira dans le sens désigné. Cet élémental pénètre dans la forme-pensée et y joue le rôle d'âme ; il en résulte la formation dans le monde astral d'une entité indépendante d'un caractère bienfaisant. Le motif est-il au contraire impur, vindicatif, malfaisant la couleur produite attirera un élémental qui, d'une manière analogue, revêtira la caractéristique imposée à la forme et agira suivant la ligne ainsi tracée. Dans ce cas aussi l'élémental entre dans la forme-pensée, y joue le rôle d'âme et constitue dans le monde astral une entité indépendante, d'un caractère malfaisant. Par exemple, une pensée de colère émettra un éclat rouge, la forme-pensée vibrant de telle sorte qu'il se produit du rouge ; cet éclat rouge appelle des élémentals qui s'élancent vers celui qui les attire et l'un d'eux pénètre la forme-pensée à laquelle il donne une activité indépendante d'un genre destructeur, désorganisateur.

Sans s'en douter, les hommes parlent continuellement ce langage des couleurs et appellent ainsi autour d'eux ces essaims d'élémentals qui s'établissent dans

les diverses formes-pensées disponibles. C'est de cette façon que l'homme peuple son courant dans l'espace avec *un monde à lui, tout rempli des créatures de son imagination, de ses désirs, de ses impulsions et de ses passions*. De tous côtés, des anges et des démons créés par nous-mêmes se pressent en foule autour de nous, agents de bien ou de mal pour le prochain aussi bien que pour nous-mêmes, véritable armée karmique.

Les clairvoyants peuvent apercevoir dans l'aura qui enveloppe chaque personne des couleurs dont l'éclat change constamment ; chaque pensée, chaque sentiment se traduit ainsi dans le monde astral, et devient perceptible pour la vue astrale. Ceux qui sont un peu plus développés que les clairvoyants ordinaires peuvent voir également les formes-pensées et les effets produits par des éclats colorés parmi les hordes d'élémentals.

Activité des formes-pensées

Ces formes-pensées, animées par les élémentals, ont une existence dont la durée dépend premièrement de l'intensité initiale, de l'énergie donnée par leur créateur humain, et secondement, de la nourriture qui leur est ensuite procurée par la répétition de la même pensée due à l'auteur ou à d'autres. Leur existence peut être continuellement renforcée par cette répétition. Toute pensée que l'on couve, qui est l'objet d'une méditation fréquente, acquiert une grande stabilité de forme sur le plan psychique. De même les formes-pensées de semblable nature s'attirent, se renforcent mutuellement, constituent une forme pourvue abondamment d'énergie et d'intensité et pouvant agir dans le monde astral.

Les formes-pensées sont rattachées à leur auteur par un lien que, à défaut d'une meilleure expression, nous appellerons magnétique ; elles réagissent sur lui en produisant une impression qui incite à les reproduire ; et lorsque, comme dans le cas cité plus haut, elles viennent à être renforcées par leur répétition, il peut en résulter une habitude de penser bien déterminée, il se formera un moule où la pensée se déversera facilement, bienfaisante si elle est d'une nature élevée (un noble idéal, par exemple), mais la plupart du temps, fâcheuse, faite pour entraver le développement mental.

Arrêtons-nous un moment sur la formation de cette habitude ; elle montre en petit, d'une façon

très instructive, le fonctionnement de Karma. Supposons que nous puissions prendre un mental tout fait, n'ayant point derrière lui d'activité passée (cas impossible, bien entendu, mais dont l'hypothèse sera utile à l'étude de ce point spécial). Imaginons que ce mental travaille spontanément, en parfaite liberté, et produise une forme-pensée ; il se mettra à la répéter souvent, jusqu'à ce qu'une habitude de penser ait pris naissance, une habitude bien définie où la pensée se glisse inconsciemment, par laquelle ses énergies seront canalisées sans un effort conscient et déterminé de la volonté. Admettons maintenant que ce mental vienne à désapprouver cette habitude de pensée, la considérant comme une entrave à son progrès. Originellement due à l'action spontanée de l'esprit, et faite pour faciliter le débit de l'énergie mentale en lui procurant un canal tout fait, cette habitude a fini par devenir un obstacle ; et si l'esprit veut s'en débarrasser, il ne le peut que par la répétition de l'acte spontané tendant à affaiblir et à détruire définitivement cette entrave vivante.

Nous avons là un petit cercle karmique idéal parcouru rapidement : l'esprit libre s'est créé une habitude qui a limité ses possibilités, mais il n'en a pas moins gardé sa liberté, tout en restant dans ces limites mêmes et peut, de l'intérieur, les attaquer et travailler jusqu'à ce qu'il les ait détruites. Naturellement, nous ne nous sentons jamais libres à l'origine, car nous venons au monde chargés par les chaînes forgées par notre propre passé ; mais le processus concernant chacun de ces liens suit la filière indi-

quée : l'esprit forge la chaîne, la porte et, tout en la portant, peut s'en défaire.

Les formes-pensées peuvent également être dirigées par leur auteur vers telle ou telle personne qui, suivant la nature de l'élémental qui les anime, peut en éprouver du bien ou du mal. Ce n'est pas uniquement une fantaisie poétique de croire que les bons souhaits, les prières ou les pensées affectueuses ont de l'influence sur ceux vers qui ils sont envoyés, car ils forment autour de l'être affectionné une garde protectrice qui détourne plus d'une influence fâcheuse, plus d'un danger.

Ce n'est pas tout pour l'homme que d'engendrer et de projeter ses formes-pensées ; comme un aimant, il attire encore du plan astral qui l'entoure les formes-pensées des autres qui sont de l'espèce à laquelle appartiennent les élémentals qui animent les siennes propres. Il peut se procurer ainsi du dehors des renforts considérables d'énergie, et il ne tient qu'à lui que ces forces, qu'il fait passer du monde extérieur en son être, soient bienfaisantes ou malfaisantes. Ses pensées sont-elles pures et nobles ? il attire à lui une foule d'entités bienfaisantes, au point de se demander parfois, avec étonnement, d'où lui vient la faculté d'accomplir de grandes actions qui semble, et à juste titre, dépasser de beaucoup ses propres pouvoirs. Par contre, celui qui nourrit des pensées mauvaises et viles, appelle à lui des légions d'entités malfaisantes, et ce surcroît de force pour le mal le porte à des crimes qui le surprennent lui-même, quand il regarde en arrière. « Quelque diable m'aura tenté », s'écriera-t-il ; et ce sont, en effet, ces forces diaboliques, attirées

par sa propre perversité, qui sont venues augmenter celle-ci de l'extérieur.

Les élémentals qui animent les formes-pensées bonnes ou mauvaises se lient à ceux du corps du désir de l'homme et à ceux de ses propres formes-pensées, et ils opèrent en lui tout en venant du dehors. Mais il faut pour cela qu'ils rencontrent des entités de leur espèce avec lesquelles ils puissent avoir des affinités, sans quoi ils ne peuvent exercer aucune influence. Bien plus, quand ils sont d'espèce opposée, ils se repoussent ; c'est ainsi que l'homme bon chassera par son atmosphère même, par son aura, ce qui est impur et mauvais. Il est entouré comme d'un mur protecteur qui le met à l'abri du mal.

Il y a encore une autre forme d'activité élémentale, qui produit des résultats immenses et qu'il ne faut pas omettre dans cette étude préliminaire des forces qui vont donner naissance au Karma. Comme les forces étudiées plus haut, elle résulte de ce que *ces formes-pensées peuplent le courant qui réagit sur toute organisation sensitive ou nerveuse qui vient à son contact, proportionnellement à l'intensité dynamique de celle-ci.* Jusqu'à un certain point presque tout le monde en est affecté, bien que l'effet soit plus considérable pour les organisations plus sensibles. Les élémentals ont une tendance à se porter vers d'autres êtres de nature similaire ; ils se groupent en classes, étant par essence portés à vivre en bandes. Ainsi, la forme-pensée projetée par un homme, non seulement reste en rapport magnétique avec lui, mais va vers toutes celles de même type, se réunit à elles sur le plan astral, en formant, suivant le cas, une force bienfaisante ou

malfaisante, qui prend corps en une sorte d'entité collective. C'est aux agrégations de formes-pensées similaires que sont dues les caractéristiques parfois frappantes de l'opinion dans les familles, dans les localités et dans les nations, parce qu'elles composent une sorte d'atmosphère astrale, à travers laquelle on voit toutes choses, et qui colore ce que l'on regarde ; elles réagissent sur le corps du désir des personnes comprises dans les groupements en question, et suscitent en elles des vibrations synchrones. Ces entou-rages karmiques touchant la famille, la localité, ou la nation, modifient grandement l'activité de l'individu et limitent considérablement sa faculté de manifester les capacités qu'il a en puissance. Présentez-lui une idée : il ne la verra qu'à travers cette atmosphère qui l'entoure et qui, forcément, la colore et la défigurera peut-être. Ici apparaissent des obligations karmiques dont l'effet se répercute au loin et qui feront l'objet d'explications ultérieures.

Ces agrégations d'élémentals ne bornent pas leur influence à celle qu'ils exercent sur les hommes au moyen de leur corps du désir. Si cette entité collective, comme je l'ai dénommée, se compose de formes-pensées dangereuses, les élémentals qui les animent agissent comme forces de destruction et causent souvent de grands ravages sur le plan physique. Tourbillon d'énergies désagrégeantes, ils sont les sources abondantes d'accidents, de convulsions de la nature, de tempêtes, d'ouragans, de cyclones, de tremblements de terre et de déluges. Nous parlerons aussi plus loin de ces résultats karmiques.

Comment, en principe, se forme le karma

Si nous avons bien saisi les rapports qui existent entre l'homme, le règne élémental et les énergies constructrices du mental, — énergies vraiment créatrices, en ce qu'elles appellent à l'existence les formes vivantes que nous avons décrites, — il nous est possible de comprendre, au moins en partie, quelque chose de la génération de Karma et de son fonctionnement, pendant une période d'existence. Je dis « période d'existence » de préférence à « existence » simplement, parce que celle-ci est trop courte si on la considère au sens ordinaire d'une seule incarnation, tandis qu'elle est trop vaste si on la prend pour l'existence totale, comprenant de nombreuses étapes faites avec un corps physique et d'autres, nombreuses aussi, faites sans lui. Par période d'existence, j'entends un court cycle d'existence humaine, avec ses expériences physiques, astrales et dévachaniques, y compris son retour au seuil du monde physique, les quatre étapes distinctes par lesquelles l'âme passe pour compléter son cycle. Ces étapes sont faites et refaites plusieurs fois pendant le voyage de l'éternel pèlerin, au cours de notre humanité présente, et malgré la grande diversité des expériences qui, au cours de chaque période semblable, varient en quantité aussi bien qu'en qualité, ladite période comprendra, pour la moyenne des hommes, ces quatre étapes et pas davantage.

Il est important de bien comprendre que l'on séjourne hors du corps physique beaucoup plus long-

temps que dans ce même corps ; on comprendrait très insuffisamment l'action de la loi karmique si l'on n'étudiait pas le mode d'activité de l'âme dans sa condition extra-physique. Rappelons les paroles d'un Maître, qui indiquent que la vie hors du corps est la seule vraie.

Les Védantins, tout en reconnaissant deux sortes d'existence consciente, la terrestre et la spirituelle, signalent cette dernière comme la seule dont la réalité actuelle soit incontestable. Quant à la vie terrestre, par sa mobilité et sa brièveté, elle n'est rien autre qu'une illusion de nos sens. Notre vie dans les sphères spirituelles doit être considérée comme une réalité, parce que c'est là que vit notre Moi éternel, immuable, immortel, le Sutratmâ. Voilà pourquoi nous disons que la vie posthume est la seule réalité, et que la vie terrestre, y compris la personnalité, est imaginaire³.

Pendant la vie terrestre, l'activité de l'âme se manifeste plus directement dans la création des formes-pensées déjà décrites ; mais afin de suivre avec quelque exactitude l'action de Karma, il nous faut maintenant analyser le terme « forme-pensée », et ajouter certaines considérations forcément laissées de côté dans la vue d'ensemble exposée au début. Agissant en tant qu'esprit, l'âme crée une image mentale, la « forme-pensée » primitive. Conservons ce terme d'image mentale pour représenter exclusivement la création immédiate de l'esprit et, dorénavant, restreignons-

³ *Lucifer*, octobre 1892. Art. « La vie et la Mort ».

en le sens au stage initial de ce que l'on entend, en général, par forme-pensée. Cette image mentale reste liée à son créateur, comme partie constituante de sa conscience ; c'est une forme vivante et vibrante de matière subtile, le verbe exprimé en *pensée*, mais non en corps par la parole, conçu mais non encore fait chair. Que le lecteur concentre son esprit un moment sur cette image mentale, pour en obtenir une notion distincte, isolée de tout le reste, séparée des résultats qu'elle va produire sur les plans autres que le sien propre. Elle fait, nous venons de le voir, partie intégrante de la conscience de son créateur, partie de sa propriété inaliénable ; elle ne peut être séparée de lui ; il la porte avec lui pendant sa vie terrestre il franchit avec elle les portes de la mort ; il l'emporte dans les régions d'outre-tombe ; et si, pendant son voyage ascensionnel dans ces régions, il passe dans un air trop raréfié pour elle, il laisse derrière lui la partie la plus dense de sa matière et entraîne la matrice mentale, la forme essentielle ; à son retour dans la région plus grossière, la matière de ce plan est de nouveau moulée dans la matrice mentale et la forme appropriée, plus dense, est créée. Cette image mentale peut rester en sommeil pendant longtemps, mais elle peut aussi être réveillée et revivifiée ; toute impulsion nouvelle de la part de son créateur, de ses propres créatures à elle ou des entités d'un même genre que ses créatures vient accroître l'énergie de sa vie et modifier sa forme.

On verra qu'elle évolue d'après des lois définies, et que c'est l'assemblage de ces images mentales qui constitue le caractère de l'individu. L'extérieur est

le miroir de l'intérieur, et, de même que les cellules s'assemblent dans les tissus du corps et subissent souvent de sérieuses modifications pendant ce travail, de même les images mentales se groupent et composent les caractéristiques de l'esprit subissant souvent de grandes modifications. L'étude du fonctionnement de Karma jettera beaucoup de lumière sur ces changements. Les facultés créatrices de l'âme peuvent utiliser bien des matériaux pour la formation des images mentales. Si l'âme est mue par le désir (Kâma), elle construit l'image d'après les suggestions de la passion ou de l'appétit ; si c'est un idéal plein de noblesse qui la stimule, elle agira en conséquence pour la création de l'image ; celle-ci pourra être conformée d'après des conceptions purement intellectuelles, si telle est la tendance dominante. Mais, noble ou vile, intellectuelle ou passionnelle, utile ou nuisible, divine ou bestiale, elle n'en demeure pas moins en l'homme une image mentale, produit de l'âme créatrice et dont dépend le Karma individuel. Sans cette image mentale, il ne peut y avoir de Karma individuel pour relier une période d'existence à une autre ; la présence de la qualité manasique est nécessaire pour fournir l'élément permanent dans lequel se fixe le Karma individuel. Aussi, dans les règnes minéral, végétal et animal, l'absence de Manas a pour corollaire la non-génération d'un Karma individuel pouvant s'étendre par la mort d'une existence à l'autre.

Considérons maintenant le rapport qui existe entre la forme-pensée primitive et la forme-pensée seconde, ou entre la forme-pensée pure et simple et celle qui est animée, entre l'image mentale et l'image

astro-mentale, ou forme-pensée du plan astral inférieur. Comment est-elle produite ? Qu'est-elle ? Nous servant du symbole employé plus haut, nous dirons qu'elle est produite par le Verbe pensé devenu Verbe parlé ; l'Âme émet la pensée, tel un souffle et le son devient forme dans la matière astrale ; de même que les idées de l'Esprit universel deviennent l'univers manifesté dès qu'elles sont émises, de même les images mentales deviennent, quand elles sont émises dans l'esprit humain, l'univers manifesté de leur créateur. *Il peuple son courant dans l'espace avec un monde à lui.* Les vibrations de l'image mentale en éveillent d'analogues dans la matière astrale plus dense et celles-ci produisent la forme-pensée secondaire que j'ai appelée image astro-mentale ; l'image mentale proprement dite reste, comme il a été déjà dit, dans la conscience de son créateur, mais ses vibrations en sortent et reproduisent sa forme dans la matière plus dense du plan astral inférieur. C'est là la forme qui fournit une enveloppe à une partie de l'énergie élémentale, la particularisant pendant le temps que la forme dure, puisque l'élément mâna-sique de cette forme donne une teinte d'individualité à ce qui l'anime. (Que les correspondances dans la Nature sont donc merveilleuses et lumineuses !) C'est là l'entité active dont parle le Maître dans sa description et c'est cette image astro-mentale qui franchit les bornes du plan astral, conservant avec son auteur le lien magnétique dont il a été question, réagissant sur l'image mentale dont elle provient, et agissant également sur les autres. La durée d'une image astro-mentale est plus ou moins longue suivant les circons-

tances, mais sa disparition n'affecte pas la persistance de l'image mentale ; toute nouvelle impulsion donnée à cette dernière, lui fait produire à nouveau sa contrepartie astrale de la même façon que toute répétition d'un mot produit une forme nouvelle.

Les vibrations de l'image mentale ne descendent pas seulement au plan astral inférieur, mais elles montent aussi au plan spirituel qui est au-dessus⁴ ; et de même qu'elles donnent lieu à une forme plus dense sur le plan inférieur, elles génèrent une forme beaucoup plus subtile, — puis-je même dire une forme ? car ce n'en est pas une pour nous — sur le plan supérieur, dans l'Akâsha, cette matière du monde émanée du Logos lui-même. L'Akâsha est le magasin de toutes les formes, le trésor où l'Esprit universel infiniment riche verse les abondantes réserves des idées qui doivent prendre corps dans un univers (Cosmos) donné ; c'est là aussi que pénètrent les vibrations qui, dans le Cosmos, sont dues à toute pensée de toutes les intelligences, tous les désirs de toutes les entités kâmiques et toutes les actions accomplies par toutes les formes, sur tous les plans. Toutes laissent leur empreinte, produisant les images de tout ce qui arrive, images sans forme pour nous, mais bien précises pour les intelligences spirituelles élevées ; et ces images akâshiques, comme nous les désignerons dorénavant, subsistent ainsi à jamais et sont les véritables annales karmiques, le livre des Lipikas⁵ que peuvent

⁴ Ces mots *monter* et *descendre*, peuvent induire en erreur, car, en réalité, les plans se pénètrent les uns les autres.

⁵ *Doctrine secrète*, I., édition franç., p. 118.

lire tous ceux qui ont « l'œil ouvert de Dangma⁶ ». C'est la réflexion de ces images akâshiques que l'attention exercée peut projeter sur l'écran de la matière astrale — à la façon d'un tableau projeté sur un écran par une plaque dans une lanterne magique, — de sorte qu'une scène du passé peut être reproduite dans sa réalité vivante et la justesse de ses détails, si lointaine que soit son existence ; car elle existe dans les annales akâshiques, imprimées une fois pour toutes. De toute page de ces annales, un voyant exercé peut tirer un tableau vivant et mobile, le dramatiser sur le plan astral et y vivre lui-même.

En suivant cette description imparfaite, le lecteur pourra se faire une certaine idée du Karma en tant que cause. Dans l'Akâsha se peindra l'image mentale créée par l'âme et inséparable d'elle, et aussi l'image astro-mentale qui en émane, créature active et animée parcourant le plan astral et produisant des effets innombrables, tous exactement représentés dans leurs rapports avec elle ; ces effets permettent de remonter à l'image et par celle-ci jusqu'à son auteur, au moyen de fils que l'image astro-mentale aurait tissés pour ainsi dire de sa propre substance, à la façon d'une araignée, et reconnaissables chacun à sa nuance particulière. Quel que soit le nombre des fils qui ont pu avoir été ainsi tissés en vue d'un certain effet à obtenir, chacun d'eux est reconnaissable et peut être suivi jusqu'à son auteur premier qui est l'âme créatrice de l'image mentale. C'est ainsi que nous pouvons, à l'usage de nos intelligences épaisses et terre

⁶ *Doctrine secrète*, stance I du livre de Dzian et voir p. 20.

à terre, montrer, en un langage pauvre et insuffisant, comment les grands Seigneurs du Karma, administrateurs de la loi karmique, embrassent d'un seul coup d'œil la responsabilité de chaque individu, l'entière responsabilité de l'âme eu égard à l'image mentale qu'elle crée, et sa responsabilité partielle quant aux effets lointains de cette image, — responsabilité plus ou moins grande, chaque résultat étant fait aussi d'autres fils karmiques qui ont contribué à sa formation. Par là, également, nous pouvons comprendre le rôle prédominant que les mobiles jouent dans le fonctionnement de Karma et pourquoi les actes sont relativement limités dans leur énergie créatrice ; pourquoi Karma agit sur tous les plans en conformité avec les éléments constitutifs de chacun d'eux, tout en reliant ces plans l'un à l'autre par un fil continu.

Les conceptions lumineuses de la Religion Sagesse versent à flots leur lumière sur le monde, dispersant ces ténèbres, et révélant l'action de la justice absolue sous l'apparence des absurdités, des inégalités et des accidents de la vie ; il ne faut donc pas s'étonner de voir nos cœurs se fondre en une reconnaissance inexprimable envers ces Grands Êtres — bénis soient-Ils ! — qui tiennent haut la torche de la vérité au milieu de l'obscurité profonde, et nous libèrent de la tension qui allait nous briser, de l'agonie désolante que ce serait d'assister à des maux en apparence sans remède, de ne pas espérer en la justice, de ne plus compter sur l'amour :

Vous n'êtes pas captifs ! Douce est l'âme des choses ;
Le cœur de l'Être c'est le céleste repos ;

Vouloir c'est triompher du mal : le Bien passé
Qui fut depuis Meilleur doit devenir le Mieux.

.....
Telle est la Loi qui fait s'accomplir la justice
Que personne, à la fin, ne détourne ou n'arrête ;
Elle a pour cœur l'Amour, et son but, le voici :
Paix, douce exécution du Sort. — Obéissez !

Peut-être semblerons-nous plus clair en faisant un tableau montrant les triples résultats de l'action de l'âme, qui, considérés en principe plutôt qu'en détail, concourent à édifier le Karma en tant que cause. Voici ce que nous aurons pendant une période d'existence :

	PLANS	MATÉRIAUX	RÉSULTATS
L'homme créé sur le plan	spirituel	Akâsha	Des images akâshiques formant les annales karmiques
	psychique	Astral supérieur	Des images men- tales restant dans la conscience de leur créateur
		Astral inférieur	Des images astro- mentales, entités actives du plan psychique.

Les résultats de ces images sont des tendances, capacités, activités, occasions, entourages, etc., destinés surtout aux vies à venir et sont produits conformément à des lois bien définies.

Détail de la formation du karma

Il faut que l'étudiant reconnaisse en l'Âme humaine, en l'Ego, le créateur du Karma, une entité qui se forme, une individualité vivante, dont la sagesse et le développement mental progressent à mesure qu'il avance sur le chemin de son évolution séculaire ; il ne faut pas qu'il perde de vue l'identité fondamentale du Manas supérieur avec le Manas inférieur. C'est par commodité que nous les distinguons l'un de l'autre, mais la différence est dans leur fonctionnement et non dans leur nature. Le Manas supérieur c'est Manas opérant sur le plan spirituel, en possession de la pleine conscience de son passé ; le Manas inférieur, c'est Manas opérant sur le plan psychique ou astral, voilé par la matière astrale, véhiculé par Kâma, ayant toutes ses activités mêlées à la nature passionnelle et colorées par elle ; dans une large mesure, il est aveuglé par la matière astrale qui l'entoure comme d'un voile ; il est en possession d'une partie seulement de la conscience manasique totale, partie qui, pour la grande majorité des hommes, est représentée par un choix limité des expériences les plus frappantes de la seule incarnation en cours. Eu égard aux détails pratiques de la vie, telle que la considèrent la plupart des gens, le Manas inférieur est le « Je », ce que nous appelons l'Ego personnel ; la voix de la conscience, considérée d'une façon vague et confuse comme surnaturelle, comme la voix de Dieu, est, pour eux, la seule manifestation du Manas

supérieur sur le plan psychique, et, très justement, ils la tiennent pour impérative, quelque erronée que soit l'opinion qu'ils se font sur sa nature. Mais l'étudiant doit se convaincre que le Manas inférieur ne fait qu'un avec le Soleil d'où il émane. Dans le ciel ou plan spirituel, le Manas-soleil luit constamment, émettant des Manas-rayons qui pénètrent sur le plan psychique ; si, cependant, on les considère comme deux choses séparées, autrement que par commodité et pour distinguer leur fonctionnement, on fera naître une confusion inextricable.

L'Ego est donc une entité qui grandit, une quantité qui croît. Le rayon projeté est semblable à une main que l'on plonge dans l'eau pour y saisir un objet et que l'on retire ensuite refermée, tenant cet objet. L'accroissement de l'Ego dépend de la valeur des objets recueillis par sa main étendue, et l'importance de tout son travail, quand le rayon se retire, est limitée et conditionnée par les expériences recueillies pendant que ce rayon fonctionnait sur le plan psychique. C'est le cas d'un cultivateur qui s'en va travailler aux champs sous la pluie et le soleil, par le froid et le chaud et rentre le soir chez lui ; mais le cultivateur est en même temps propriétaire ; aussi les résultats de son labeur remplissent-ils ses greniers et enrichissent ses réserves. Chaque Ego personnel est la partie immédiatement agissante de l'Ego individuel ou persistant ; il représente ce dernier dans le monde inférieur ; il est naturellement plus ou moins développé suivant le point atteint par l'Ego en tant que totalité ou individu.

Si ceci est bien compris, l'idée qu'il y a injustice

à faire supporter à l'Ego personnel la succession de son héritage karmique disparaîtra de l'esprit du jeune étudiant en théosophie, qui voit là souvent une difficulté ; il comprendra, en effet, que l'Ego qui fait le Karma récolte le Karma ; le cultivateur qui avait semé, recueille sa moisson, bien que les vêtements qu'il portait aux semailles aient pu s'user entre ce moment et celui de la récolte. Les enveloppes astrales de l'Ego s'en sont allées en pièces également, entre les semailles et la récolte ; il fait la moisson avec d'autres habits ; mais c'est bien « lui » qui a semé et c'est lui qui récolte. S'il a semé peu ou de la semence mal triée, c'est lui qui fera une maigre récolte quand il se présentera comme moissonneur.

Dans les premiers stages de son développement, les progrès de l'Ego seront excessivement lents⁷, parce que, ballotté çà et là par le désir, il suivra les attractions du plan physique ; les images mentales qu'il créera seront, pour la plupart, de l'espèce passionnelle et par conséquent les images astro-mentales seront violentes et de peu de durée au lieu d'être fortes et persistantes. Ces dernières auront une durée en rapport avec la quantité d'éléments manasiques qui entreront dans la composition de l'image mentale. Une pensée ferme et soutenue produira des images mentales nettement définies et des images astro-mentales correspondantes fortes et durables ; il y aura dans la vie un but bien défini, un idéal nettement reconnu, vers lequel le mental se reportera sans

⁷ Cf. La Naissance et l'Évolution de l'âme (*Birth and Evolution of the Soul*).

cesse et sur lequel il s'arrêtera continuellement ; cette image mentale deviendra une influence dominante dans la vie mentale et dirigera la grande majorité des énergies de l'âme.

Étudions maintenant la formation de Karma par le moyen de l'image mentale. Pendant une vie, l'homme forme une collection innombrable d'images mentales, les unes fortes, nettes, constamment renforcées par des impulsions mentales répétées, les autres, faibles, vagues, tout juste formées et dès lors abandonnées par l'esprit. À la mort, l'âme se trouve enrichie par des myriades de ces images mentales dont la nature aussi bien que la force et l'objet sont variables. Les unes représentent des inspirations spirituelles, le désir passionné de servir, la recherche du savoir, la promesse de se consacrer à la Vie supérieure.

D'autres sont purement intellectuelles ; ce sont les bijoux brillants de la pensée, quintessence des résultats de l'étude approfondie ; il en est d'émotionnelles et de passionnelles, respirant l'amour, la compassion, la tendresse, la dévotion, la colère, l'ambition, l'orgueil, la cupidité ; il y en a qui proviennent des appétits corporels stimulés par le désir indompté et qui représentent des pensées de gloutonnerie, d'ivrognerie, de sensualité. Toute âme a sa conscience encombrée de ces images mentales, produits de sa vie mentale ; pas une pensée qui n'y soit représentée, si fugitive qu'elle ait été. Les images astro-mentales ont, fort souvent, pu disparaître depuis longtemps, n'avoir eu que la force suffisante pour durer un petit nombre d'heures, mais les images mentales demeurent parmi les possessions de l'âme ; pas une ne manque. L'âme

emporte toutes ces images mentales avec elle, quand elle passe par la mort pour entrer dans le monde astral.

Le Kâma-Loka, ou lieu du désir, est divisé en de nombreuses couches, pour ainsi dire, et l'Âme, aussitôt après la mort, est encombrée de son corps du désir complet ou Kâma-Rupa; toutes les images mentales formées par Kâma-Manas, qui sont d'une nature animale et grossière, sont puissantes sur les couches inférieures de ce monde astral. Une âme faiblement développée se complaira en ces images et les animera, se préparant ainsi à les répéter physiquement, dans sa prochaine existence. L'homme qui s'est complu aux pensées sensuelles et qui a formé des images de ce genre, non seulement sera attiré vers des scènes terrestres ayant rapport aux plaisirs des sens, mais il les répétera constamment en tant qu'actions dans son mental, cultivant ainsi, dans sa nature, des tendances de plus en plus fortes qui le pousseront à l'avenir à commettre des fautes analogues. Il en est de même d'autres images mentales formées avec des matériaux fournis par le corps du désir et appartenant à d'autres couches de Kâma-Loka. À mesure que l'Âme s'élève des couches inférieures vers les supérieures, les images mentales formées avec les matériaux des couches inférieures, perdent ces éléments et deviennent latentes dans la conscience; c'est ce que H. P. Blavatsky avait l'habitude d'appeler des « privations de matière », ou idées, capables d'exister, mais en dehors de la manifestation matérielle. Le vêtement kâma-rupique se purifie de ses éléments grossiers, à mesure que l'Ego inférieur est attiré en haut, ou

plutôt, en dedans, vers la région dévachanique, chacune des « coques » rejetées se désintégrant en temps voulu, jusqu'à ce que la dernière soit tombée et que le rayon se soit retiré complètement, libre de toute enveloppe astrale. Quand l'Ego retournera à la vie terrestre, ces images latentes seront projetées et attireront à elles les matériaux kâmiques qui leur seront nécessaires pour se manifester sur le plan astral ; elles deviendront les appétits, les passions et les émotions inférieures du corps du désir, dans sa nouvelle incarnation.

Remarquons, en passant, que quelques-unes des images mentales qui environnent l'âme nouvellement arrivée, sont une source de bien des tourments dans les premières phases de la vie *post mortem* ; les croyances superstitieuses, par exemple, se présentent comme images mentales et torturent l'âme par des scènes d'horreur qui n'existent pas en réalité autour d'elle⁸. Toutes les images mentales formées par les passions et les appétits sont soumises au processus décrit plus haut et sont manifestées de nouveau par l'Ego dès son retour à la vie terrestre. Comme le dit l'auteur du *Plan Astral* :

Les LIPIKAS, ces grandes divinités karmiques du Cosmos, pèsent les actes de chaque personnalité au moment où a eu lieu la séparation finale de ses principes dans le Kâma-Loka, et fournissent en quelque sorte le moule du Linga-Sharîra le plus exactement approprié au Karma destiné à sa vie prochaine.

⁸ Cf. *Le Plan Astral*. C. W. Leadbeater, pp. 24-25.

Libérée pour le moment de ces éléments inférieurs, l'âme entre en Dêvachan, où elle passe un temps proportionné au plus ou moins de richesse des images mentales suffisamment pures pour être transportées dans cette région. Là, elle retrouve chacun de ses efforts sublimes, quelque brefs ou éphémères qu'ils aient été ; là, elle les met en valeur, les amasse, et se prépare, à l'aide de ces matériaux, des pouvoirs pour ses vies futures.

La vie dêvachanique est toute d'assimilation ; il faut que les expériences recueillies sur la terre soient employées à la texture de l'âme ; c'est grâce à elles que l'Ego croît ; son développement dépend du nombre et de la variété des images mentales formées pendant son existence terrestre et qu'elle fixe en des types mieux appropriés et plus permanents. Réunissant ensemble les images mentales d'une même catégorie, elle en extrait l'essence ; par la méditation, elle crée un organe mental et y verse, sous forme de faculté, l'essence ainsi extraite. Par exemple, un homme a formé un grand nombre d'images mentales par des aspirations au savoir et par des efforts vers la compréhension des raisonnements subtils et élevés ; admettons qu'il quitte sa dépouille mortelle n'ayant que des facultés mentales ordinaires ; dans son Dêvachan, il travaillera sur ces images mentales et les changera en capacités, de sorte que son Âme reviendra sur terre avec un bagage mental supérieur à celui qu'il possédait auparavant, avec des pouvoirs intellectuels plus étendus, qui lui permettront d'accomplir des tâches à la hauteur desquelles il ne pouvait arriver précédemment. C'est ainsi que les images mentales se trans-

forment, et, par là même, cessent d'exister comme images. Si, dans des existences ultérieures, l'âme voulait les revoir comme elles étaient, elle devrait les chercher dans les annales karmiques, où elles restent gravées à jamais comme images akâshiques. Par cette transformation, elles cessent d'être des images mentales créées et façonnées par l'âme, et deviennent des facultés de l'âme, faisant partie intrinsèque de sa nature. Si donc un homme a le désir de posséder des facultés mentales plus élevées que celles qu'il a actuellement, il peut assurer leur développement en ayant délibérément la volonté de les acquérir, en visant à leur acquisition avec persistance ; car *ce qui est désir et aspiration dans une vie devient faculté dans une autre ; ce qui est volonté d'accomplir devient pouvoir d'exécuter*. Mais il faut se rappeler que la faculté ainsi formée est strictement limitée par les matériaux fournis à l'architecte ; rien ne se crée avec rien, et si l'âme, sur la terre, néglige d'exercer ses pouvoirs en semant la graine des aspirations et du désir, en Déva-
chan elle n'aura qu'une maigre récolte.

Les images mentales qui ont été constamment répétées mais qui manquent d'aspiration, d'ardeur à accomplir des choses plus grandes que ne le permettent les faibles pouvoirs de l'Âme, deviennent des tendances de pensée, des conduits, où court, aisée et forte, l'énergie mentale. De là l'importance à ne pas laisser l'esprit aller à la dérive, sans but, au milieu d'objets insignifiants, et à ne pas créer négligemment des images mentales empreintes de trivialité, dont on tolère le séjour dans l'esprit. Ces images, par leur persistance, formeront des canaux dont la force men-

tales se servira plus tard pour s'écouler, mais non sans serpenter sur des niveaux inférieurs et en suivant l'ornière accoutumée parce que son sillage indique la ligne de moindre résistance.

Lorsque la volonté ou le désir d'accomplir un acte n'ont pas abouti, non par faute de capacité, mais par manque d'occasion, ou parce que des circonstances ont empêché l'accomplissement, cette volonté ou ce désir produiront des images mentales qui, — si la nature de l'acte est élevée et pure, — seront exécutées par la pensée sur le plan dévachanique, et projetées comme actions au retour sur terre. Si l'image mentale a été faite du désir d'accomplir des actes bien-faisants, elle en causera l'accomplissement mental en Dévachan, et cet accomplissement, reflet de l'image elle-même, laissera cette dernière dans l'Ego comme image mentale intensifiée d'une action qui se réalisera, sur le plan physique, par un acte physique, au moment où l'occasion favorable provoquera la cristallisation de cette pensée en acte. L'acte physique devient inévitable quand l'image mentale s'est réalisée en acte sur le plan dévachanique. La même loi s'applique aux images mentales provenant de désirs inférieurs, bien que celles-là ne passent jamais en Dévachan ; elles restent néanmoins soumises au processus déjà décrit et se reforment pendant le retour sur terre. Par exemple, des images mentales formées par des désirs répétés de gain, se cristalliseront en des actes de vol quand les circonstances seront propices. Le Karma est complet comme cause, et l'acte physique devient son effet inévitable quand il atteint le point où une autre répétition de l'image mentale

suffit à transformer celle-ci en action. Il ne faut pas oublier en effet que la répétition d'un acte tend à le rendre automatique, d'après une loi qui agit sur d'autres plans que le plan physique. Si donc un acte se trouve répété constamment sur le plan psychique, il deviendra automatique, et quand l'occasion se présentera, il sera imité automatiquement sur le plan physique. Que de fois l'on dit, après un crime : « Cela s'est fait avant que j'y aie pensé », ou « si j'y avais pensé un seul instant, je ne l'aurais jamais fait. » Il y a bien pour celui qui parle ainsi une excuse dans ce fait qu'il n'a été mû par aucune préméditation ; de plus, il est ignorant des pensées qui ont précédé et qui ont été une succession de causes aboutissant à un résultat inévitable. C'est ainsi qu'une solution saturée se solidifie si l'on y jette un seul cristal de plus ; à ce simple contact, la masse entière passe à l'état solide. Lorsque la masse des images mentales atteint son point de saturation, l'addition d'une seule image les concrétise sous la forme d'un acte. Et cet acte est inévitable, car la liberté du choix a été épuisée par la volonté répétée de produire l'image mentale ; l'impulsion mentale a réduit le physique à l'obéissance. Le désir d'agir, dans une vie, devient obligation de le faire dans une autre ; il semble que le désir soit une demande adressée à la Nature qui y répond en offrant l'occasion de le mettre à exécution⁹.

Les images mentales recueillies par la mémoire comme représentant les expériences par lesquelles l'âme a passé pendant sa vie terrestre, — archives

⁹ Voir le chapitre suivant sur le fonctionnement de Karma.

fidèles où est très exactement notée l'action sur elle du monde extérieur, — sont des documents sur lesquels elle doit également travailler. En les étudiant, en méditant sur eux, l'âme apprend à saisir leurs rapports réciproques, leur valeur comme moyen de comprendre l'action de l'intelligence Universelle dans la Nature manifestée. En un mot, par la pensée patiente elle en tire toutes les leçons qui y sont contenues ; leçons de plaisir et de peine, de plaisir engendrant la peine, de peine donnant naissance au plaisir, enseignant la présence de lois inviolables auxquelles il faut qu'elle apprenne à se conformer, leçons de succès et d'échec, de réussite et de découragement, de craintes sans fondement, d'espoirs sans réalisation, de force ne résistant pas à l'épreuve, de prétendu savoir se trahissant par ignorance, d'endurance patiente tirant la victoire d'une défaite apparente, de témérité changeant en défaite une apparente victoire. Toutes ces choses, l'âme les met à l'étude, et, par sa propre alchimie, change tout ce mélange d'expériences en or de sagesse, afin de revenir sur terre comme une âme plus sage, munie du résultat des épreuves de la vie passée, trouvant ainsi une aide pour faire face à celles qui se présenteront dans la vie nouvelle. Ici encore les images mentales se sont transformées et n'existent plus en tant qu'images mentales. On ne les retrouve sous leur ancienne forme que dans les annales karmiques.

C'est grâce aux images mentales représentant les expériences de la vie, et plus particulièrement au moyen de celles qui indiquent comment la souffrance est causée par l'ignorance de la loi, — que la

conscience naît et se développe. Pendant ses existences terrestres successives, l'âme est poussée par le désir à se précipiter toujours aveuglément vers tout objet qui l'attire ; dans sa poursuite, elle se heurte à la loi et tombe meurtrie et saignante. Bien des expériences de ce genre lui enseignent que les satisfactions recherchées contrairement à la loi ne sont que des sources de peine, et lorsque, dans une existence terrestre nouvelle, le corps du désir tend à pousser l'âme vers une jouissance qui est le mal, la mémoire des expériences passées s'affirme comme conscience, rappelle tout haut la défense, et retient les sens, coursiers emportés qui iraient se jeter tête baissée à la poursuite des objets du désir. Au stage actuel de l'évolution, toutes les âmes, sauf les plus arriérées, ont passé par assez d'épreuves pour reconnaître dans leurs grandes lignes le « bien » et le « mal », c'est-à-dire l'harmonie ou la dissonance avec la Nature divine ; et, sur ces importantes questions de morale, une expérience longue et étendue rend l'âme capable de parler avec clarté et précision. Mais en ce qui concerne bien des questions plus élevées et plus subtiles se rapportant au stade actuel de l'évolution et non aux stades que nous avons dépassés, l'expérience est encore si restreinte, si insuffisante, qu'elle n'a pu encore être transformée en conscience et l'âme peut se tromper dans sa décision, quelque bien intentionné que soit son effort de voir clairement et d'agir pour le bien.

Ici, sa *volonté d'obéir* la met en accord avec la Nature divine sur les plans supérieurs, et son incapacité à voir *comment* il faut obéir sur le plan inférieur trouvera son remède, dans l'avenir, par la peine

qu'elle éprouve à s'être jetée étourdiment à l'encontre de la loi. La souffrance lui apprendra ce qu'elle ignorait auparavant ; ses expériences douloureuses deviendront conscience pour la préserver d'une semblable peine à l'avenir, pour lui donner la joie de connaître plus complètement Dieu dans la Nature, de s'accorder consciemment avec la loi de vie, de coopérer consciemment à l'œuvre de l'évolution.

À ce point, nous trouvons, en fait de principes définis de la loi karmique opérant avec les images mentales pour causes, que :

- Les aspirations et les désirs deviennent des capacités ;
- Les pensées répétées deviennent des tendances ;
- Les volontés d'agir deviennent des actes ;
- Les expériences deviennent la sagesse ;
- Les épreuves pénibles deviennent la conscience.

Quant à la coopération de la loi karmique avec des images astro-mentales, elle paraît devoir être plus à sa place dans le chapitre du fonctionnement de Karma que nous allons maintenant considérer.

Le fonctionnement de karma

Quand l'âme a épuisé sa vie dévachanique et fini d'assimiler tout ce qu'elle a pu des matériaux recueillis pendant sa dernière existence terrestre, elle commence par être attirée de nouveau vers la terre par les liens du désir qui la rattachaient à la vie matérielle. La dernière étape de sa période de vie se présente à elle, étape que va fermer le Portail de la naissance et pendant laquelle elle prendra un nouveau vêtement, un nouveau corps, pour une autre expérience de vie terrestre.

L'âme franchit le seuil du Dévachan pour passer sur ce qui a été appelé le plan de la réincarnation apportant avec elle les résultats, grands ou petits, de son travail dévachanique. Si c'est une âme jeune, elle n'aura gagné que peu de chose, car, au début de l'évolution de l'âme, les progrès sont plus lents que ne le pense la généralité des étudiants, et, pendant son enfance, ses jours d'existence se succèdent avec monotonie, chacune de ses vies terrestres ne semant que peu et chaque Dévachan ne mûrissant qu'un petit nombre de fruits. Mais, à mesure que ses facultés se développent, sa croissance va de plus en plus vite ; si bien que l'âme qui entre en Dévachan avec une abondance de matériaux en sort avec un grand accroissement de facultés, et cela d'après les lois générales dont il a été question.

L'âme quitte le Dévachan revêtue seulement de l'enveloppe qui subsiste et se perfectionne pendant

la durée du Manvantara, entourée de l'aura qui lui appartient en tant qu'individualité ; cette aura est plus ou moins resplendissante ou parée de couleurs diverses, plus ou moins lumineuse, précise ou étendue, selon le degré d'avancement que l'âme a atteint dans l'évolution. C'est au feu divin qu'elle a été forgée, et c'est comme Roi Soma¹⁰ qu'elle fait son apparition.

En passant sur le plan astral, pendant son retour vers la terre, elle se revêt de nouveau d'un corps du désir ; — c'est le premier résultat de l'élaboration de son Karma passé. Les images mentales formées jadis avec « des matériaux émanant du désir, devenus latents dans la conscience — ou ce que H. P. Blavatsky avait coutume d'appeler des privations de la matière, — des choses capables d'exister, mais en dehors de toute manifestation matérielle, » — sont alors projetées au dehors par l'Âme, soutirent immédiatement de la matière du plan astral les éléments karmiques de même nature qu'elles, et deviennent les appétits, passions et émotions inférieures du corps du désir de l'Ego dans ses nouvelles réincarnations. Ce travail accompli, — travail tantôt très court et tantôt très prolongé — l'Ego se présente dans le vêtement karmique qu'il s'est préparé, prêt à être « habillé », à recevoir des mains des agents des Hauts Seigneurs du Karma le double éthérique¹¹ construit pour lui en rapport avec les éléments qu'il a fournis lui-même et d'après

¹⁰ Nom mystique, plein de signification pour celui qui connaît le rôle joué par Soma dans certains mystères antiques.

¹¹ Appelé jusqu'ici le Linga Sharira, dénomination qui a donné lieu à beaucoup de confusion.

lequel une forme sera donnée à son corps physique, — la maison qu'il aura à habiter durant sa nouvelle vie terrestre. Ainsi se trouvent construits immédiatement, d'eux-mêmes, pour ainsi dire, l'Ego individuel et l'Ego personnel ; ce qu'il a pensé il l'est devenu ; ses qualités, ses « dons naturels » s'attachent tous à lui comme les résultats directs de ses pensées. L'homme, en toute vérité, est créé par lui-même ; il est, dans le sens le plus complet du mot, responsable de tout ce qu'il est.

Or cet homme va posséder un corps physique et un corps éthérique qui conditionneront largement l'exercice de ses facultés ; il va vivre dans un milieu particulier qui influencera ses manifestations extérieures ; il va suivre un sentier tracé par les causes qu'il a mises en mouvement et qui sont différentes de celles dont ses facultés lui présentent les effets ; il va être mêlé à des événements joyeux et tristes, résultat des forces qu'il a générées. Il semble qu'il soit besoin ici de quelque chose de plus que sa nature individuelle et personnelle. Comment le terrain sera-t-il préparé pour l'exercice de ses énergies ? Où trouver et comment adapter les uns aux autres les instruments opportuns et les circonstances réagissantes ?

Nous approchons d'une région dont on ne peut utilement parler que très peu, en ce sens qu'elle est celle de puissantes Intelligences spirituelles, Dont la nature est bien au-delà de la portée de nos facultés limitées, Dont il est loisible, il est vrai, de connaître l'existence et d'indiquer les œuvres, mais vis-à-vis Desquelles nous tenons la place que le moins intelligent des animaux inférieurs occupe par rapport à

nous ; cet animal peut savoir que nous existons, mais il n'a aucune idée de la nature et de l'étendue des opérations de notre conscience. Ces Grands Êtres sont dits les Lipikas et les quatre Mahârâjahs. On jugera, d'après les lignes suivantes, du peu que nous pouvons savoir sur les Lipikas :

Les Lipikas, dont la description est donnée au 6^e Commentaire de la stance VI sont les Esprits de l'Univers.

(Ils) appartiennent à la partie la plus occulte de la cosmogénèse, qu'on ne peut révéler ici. L'auteur ne saurait dire si les Adeptes, même les plus élevés, connaissent cet ordre angélique dans l'intégralité de ses triples degrés, ou s'ils ne connaissent que son degré inférieur, celui qui a rapport aux annales de notre monde, — mais il aurait tendance à incliner vers cette dernière supposition. Au sujet des degrés les plus élevés de l'ordre on n'enseigne qu'une chose, c'est que les Lipikas sont en relation avec Karma dont ils sont les archivistes immédiats¹².

Ils sont les « Sept Seconds » et Ils tiennent les archives astrales, remplies des images akashiques dont il a été question. Ils sont reliés à la destinée de chaque homme, à la naissance de chaque enfant¹³.

Ils donnent « le moule du Linga Sharira » type du corps physique approprié à l'expression des facultés mentales et passionnelles évoluées par l'Ego qui doit y habiter et ils le remettent aux « Quatre », aux Mahârâjahs qui sont

¹² *Doctrines secrètes*, I, p. 113.

¹³ *Doctrines secrètes*, I, p. 88.

*les sont les protecteurs de l'humanité et aussi les agents de Karma sur terre*¹⁴.

C'est d'eux que H. P. Blavatsky écrit encore, en citant la V^e Stance du Livre de Dzyan :

Quatre « Roues ailées à chaque coin [...] pour les quatre saints et leurs armées ». Ceux-ci sont les « Quatre Mahârâjahs » ou Grands Rois des Dhyâns Chohans, les Devas, Qui président à chacun des quatre points cardinaux [...]

*Ces Êtres sont également en rapport avec Karma qui a besoin d'agents physiques et matériels pour exécuter ses décrets*¹⁵.

En recevant des Lipikas le moule — ou, encore une fois, la « privation de matière » — les Mahârâjahs choisissent, pour composer le double éthérique, les éléments appropriés aux qualités qu'il devra servir à exprimer et ce double éthérique devient ainsi un instrument karmique convenable pour l'Ego, à qui il donne, à la fois, le moyen d'exprimer les facultés qu'il a évoluées, et les limitations qu'il s'est imposées à lui-même par ses fautes passées et sa négligence à saisir les occasions favorables. Les Mahârâjahs guident ce moule vers le pays, la race, la famille, le milieu social qui offrent le terrain le plus favorable à l'accomplissement du Karma qui va être le lot de la part de vie particulière en question, celui que l'Hindou appelle

¹⁴ *Doctrine secrète*, I, p. 111.

¹⁵ *Doctrine secrète*, I, p. 107.

Pràrabdali ou Karma commençant, c'est-à-dire, celui qui doit être épuisé pendant la période de vie qui commence. Une seule existence ne suffit pas à épuiser tout le Karma accumulé dans le passé. On ne saurait fabriquer un instrument ni trouver un milieu permettant d'exprimer toutes les facultés que l'Ego a lentement évoluées, avec toutes les circonstances nécessaires à la récolte de toutes les moissons semées dans le passé, la possibilité de remplir toutes les obligations contractées envers d'autres Egos avec lesquels l'âme appelée à la réincarnation s'est trouvée en contact au cours de sa longue évolution. Ce n'est donc que la portion du Karma total qui peut être arrangée en vue d'une seule période d'existence qui trouve un double éthérique approprié; le moule de ce dernier est alors guidé vers le terrain propice. Il est placé là où l'Ego pourra entrer en relations avec quelques-uns de ces Egos qu'il a connus dans son passé et qui sont eux-mêmes incarnés ou vont l'être pendant sa propre période d'existence. Le pays choisi est tel, qu'il s'y trouve des conditions religieuses, politiques et sociales appropriées à certaines de ses capacités, et compatibles avec l'occurrence de certains des effets qu'il a générés. Il est fait choix d'une race qui, tout en étant soumise aux lois plus générales de l'incarnation dans les races, lois dont il ne peut être question ici, - présente des caractéristiques analogues à certaines des facultés qui sont près d'éclorre, et dont le type convient à l'âme en voie de réincarnation. Puis, une famille est trouvée, dans laquelle l'hérédité physique a fait évoluer le genre de matériaux physiques qui, rassemblés dans le double éthérique, s'adapteront à

sa constitution ; une famille dont l'organisation matérielle, générale ou particulière laissera le jeu libre aux natures passionnelle et mentale de l'Ego. Parmi les qualités multiples qui sont dans l'âme, et les multiples types physiques qui existent dans le monde, il peut être fait choix de tels d'entre eux qui s'adaptent les uns aux autres ; une enveloppe peut être faite qui soit à la mesure de l'Ego en attente ; il peut lui être donné un instrument et un champ d'action lui permettant d'évoluer une partie de son Karma. Tout insondables que soient pour nos faibles moyens la connaissance et le pouvoir nécessaires pour de pareilles adaptations, nous pouvons cependant entrevoir confusément qu'elles peuvent être réalisées, et que parfaite justice peut être faite.

Certes, la trame d'une destinée humaine peut être composée de fils qui nous paraissent innombrables, destinés à former un dessin d'une indescriptible complication ; un fil a-t-il disparu ? c'est qu'il a simplement passé en dessous pour revenir plus tard à l'endroit ; un fil se montre-t-il subitement ? c'est que, à la suite d'un long trajet en dessous, il s'est repris à émerger. Pour nous qui ne voyons qu'une partie du tissu, le destin peut échapper à notre faible vue. Cependant, ainsi que l'a décrit le sage Jamblique :

« Ce qui nous semble être une définition exacte de la justice n'a pas le même aspect pour les Dieux. En effet, ne regardant que ce qui est le plus près de nous, nous ne portons guère notre attention que sur les choses du présent, sur cette vie d'un moment et la façon dont elle subsiste. Au contraire, les Puissances

qui nous sont supérieures connaissent l'ensemble de la vie de l'âme et toutes ses existences précédentes ¹⁶. »

L'assurance que « le monde est régi par la justice parfaite » s'affirme à mesure qu'augmente la connaissance de l'âme en évolution. En effet, dès que l'âme progresse, et commence à voir sur les plans élevés et à transmettre ce qu'elle sait à la conscience éveillée, nous apprenons avec une certitude toujours croissante, et, par suite, avec joie, que la bonne loi agit avec une exactitude invariable, que ses agents l'appliquent partout d'une façon infaillible, avec une force invincible, et que tout, dans ce monde où les âmes luttent, est pour le mieux. Dans les ténèbres retentit ce cri : « Tout va bien ! », poussé par les âmes qui veillent, qui portent le flambeau de la sagesse divine à travers les chemins obscurs de notre cité humaine.

Examinons quelques-uns des principes suivant lesquels opère la loi ; leur connaissance nous aidera à découvrir les causes et à comprendre les effets.

Nous avons vu déjà que *les pensées construisent le caractère* ; rendons-nous compte, à présent, que *les actions font l'entourage*.

Ici nous avons affaire à un principe général, dont les effets sont très étendus ; aussi est-il bon de l'étudier un peu en détail. Par ses actions, l'homme affecte ses voisins sur le plan physique ; il répand autour de lui le bonheur ou cause la détresse ; il augmente ou diminue la somme du bien-être humain. Cette aug-

¹⁶ Sur les mystères, IV, 4. Cf. *Le Livre de Jamblique sur les Mystères* (De mysteriis Ægyptiorum), traduit du grec par Pierre Quillard, arbredor.com, 2006.

mentation ou diminution de bonheur peuvent être dues à des motifs très divers : bons, mauvais, ou tenant des deux. Un homme peut répandre au loin le bonheur par un acte de pure bonté, par désir de réjouir ses semblables ; il peut, par exemple, dans ce but, offrir à une ville un parc pour le libre usage des habitants. Un autre peut accomplir le même acte par ostentation, par désir d'attirer l'attention de ceux qui distribuent les honneurs sociaux : mettons que ce don lui ait servi comme moyen d'obtenir un titre quelconque. Un troisième peut faire hommage d'un parc pour des raisons diverses, les unes égoïstes, les autres désintéressées. Ces motifs agiront différemment sur le caractère des trois hommes dans leurs incarnations futures ; les uns iront vers le progrès ; les autres vers la déchéance ; d'autres n'obtiendront que de petits résultats. Mais l'effet de l'acte qui cause du bonheur à un grand nombre de personnes ne dépend pas du mobile qui a déterminé le donateur ; tous jouissent du parc, au même titre ; peu importe le motif qui a inspiré la donation, et cette jouissance établit, pour le donateur, un droit karmique que la Nature lui paiera scrupuleusement comme une dette. Il recevra un entourage physiquement confortable ou luxueux, parce qu'il a procuré un agrément physique étendu ; le sacrifice qu'il a fait de biens physiques lui apportera sa récompense légitime, le fruit karmique de son action. Tel est son droit. Mais l'usage qu'il fera de sa situation, le bonheur qu'il tirera de sa fortune et de son entourage dépendront principalement de son caractère, et là encore, la juste récompense lui échoit, chaque semence portant sa moisson propre.

Le fait de rendre service dans toute la mesure des occasions qui se présentent, pendant une vie, aura pour effet, dans une autre vie, d'amener des occasions de servir plus nombreuses ; et ainsi, celui qui, dans une sphère très limitée, aura aidé tous ceux qu'il a trouvés sur sa route, renaîtra dans une situation où les possibilités de rendre de sérieux services seront nombreuses et étendues.

De même, les occasions manquées réapparaissent, transformées en obstacles à l'action et en infortunes dans l'entourage. Par exemple, le cerveau du double éthérique sera construit d'une façon défectueuse et produira un cerveau physique défectueux ; l'Ego fera des projets, mais se sentira inférieur au point de vue de l'exécution ; ou bien il s'emparera d'une idée, mais sera incapable de l'imprimer nettement dans son cerveau. Les occasions manquées se transformeront en attentes déçues, en désirs qui ne se peuvent exprimer, en soif d'aider qui se tarit soit par incapacité même ou par absence d'opportunité.

Ce même principe est souvent en œuvre dans la perte d'un enfant chéri ou d'un adolescent bien-aimé. L'Ego qui a maltraité ou négligé celui qu'il devait aimer, soigner, protéger et assister de quelque manière, renaîtra probablement dans un milieu qui l'unira étroitement à celui qu'il aura négligé ; il s'attachera peut-être tendrement à lui ; mais ce ne sera que pour se le voir arracher par une mort prématurée. Le parent pauvre qui aura été méprisé pourra réapparaître comme l'héritier honoré, le fils unique ; et quand les parents désolés trouveront que leur maison est vide, ils s'étonneront « des voies inégales de la

Providence », qui les prive de leur fils unique, en qui étaient toutes leurs espérances, laissant indemnes, au contraire, les nombreux enfants du voisin. Et pourtant les voies de Karma sont égales, quoique difficiles à découvrir, si ce n'est par ceux à qui on a ouvert les yeux.

Les vices de conformation proviennent des défectuosités du double éthérique ; ce sont des peines à vie, infligées à ceux qui se sont révoltés contre la loi ou qui ont fait souffrir leur prochain. Tous sont produits sous l'influence des Seigneurs du Karma, et représentent la manifestation physique des difformités amenées par les erreurs, les excès, les défauts de l'Ego, dans le double éthérique formé par eux. De même, c'est de leur administration équitable de la loi que vient cette tendance complexe à la reproduction d'une maladie de famille, ainsi que la forme appropriée du double éthérique et la direction qui lui est donnée vers la famille où telle maladie est héréditaire et qui offre un « plasma continu » favorable au développement des germes requis.

Le développement des facultés artistiques, pour considérer un autre genre de qualités, sera assuré par les Seigneurs du Karma, au moyen d'un moule pour le double éthérique rendant possible la construction d'un système nerveux délicat, et souvent, par l'orientation de ce moule vers une famille dont les membres ont développé cette faculté spéciale de l'Ego, et cela, parfois, pendant des générations. Il est besoin, par exemple, pour exprimer la faculté musicale, d'un corps physique spécial, d'une délicatesse physique d'ouïe et de toucher, au développement de

laquelle seule une hérédité physique convenable peut coopérer.

Le fait de rendre un service collectif à l'humanité, soit par un livre aux nobles idées ou par d'utiles discours, de répandre des idées élevées par la plume ou la parole, crée des titres qui sont scrupuleusement acquittés par les puissants agents de la loi. L'aide ainsi donnée revient au donateur sous forme de secours, d'assistance mentale et spirituelle, qui lui sont acquis en vertu d'un droit.

Nous pouvons embrasser ainsi les principes généraux de l'action karmique et les rôles respectifs des Seigneurs du Karma et de l'Ego lui-même dans la destinée de l'individu. L'Ego apporte tous les matériaux, mais ceux-ci sont employés par les Seigneurs du Karma ou par l'Ego lui-même en raison de leur nature respective. Ce dernier construit le caractère et se développe lui-même graduellement ; les premiers construisent le moule limitatif, choisissent l'entourage, et, en général, adaptent et ajustent, afin que la bonne loi puisse trouver son expression infaillible en dépit des volontés contraires des hommes.

Comment envisager les résultats karmiques

Quelquefois l'on est d'avis, dès qu'on a reconnu l'existence du Karma, que si tout est l'œuvre de la loi, nous ne sommes que les esclaves impuissants de la destinée. Avant de considérer comment la loi sert à diriger la destinée, étudions un cas-type pour voir comment la nécessité et le libre arbitre — pour employer les termes en usage — se trouvent simultanément à l'œuvre, et travaillent harmonieusement ensemble.

Un homme vient au monde avec certaines facultés morales innées, — prenons-les d'une moyenne ordinaire — avec une nature passionnelle manifestant des caractéristiques définies, les unes bonnes, les autres mauvaises, avec un double éthérique et un corps physique sains et assez bien conformés, sans être particulièrement remarquables. Tel est son cadre, nettement tracé ; et quand il a atteint sa virilité, il se voit à la tête de cette « provision » d'éléments mentaux, passionnels, astraux et physiques dont il a à tirer parti de son mieux. Il y a nombre de hauteurs intellectuelles qu'il lui sera absolument impossible d'atteindre, des conceptions que ses potentialités ne lui permettront pas de saisir. Il est des tentations auxquelles le dispose sa nature passionnelle, malgré tous ses efforts ; il est des triomphes de force et d'habileté physiques qu'il ne pourra réaliser ; en résumé, il s'apercevra qu'il ne peut pas plus penser comme un homme de génie, que rivaliser de beauté avec un Apollon. Il est entouré

par un cercle qui le limite et qu'il ne peut franchir, quelque vif que soit son désir de liberté. En outre, il y a des ennuis de plus d'une sorte qu'il ne peut éviter et qui l'assaillent ; il ne peut que subir sa peine ; il ne peut s'y soustraire.

Voici, en réalité, comment les choses se passent.

L'homme est borné par ses pensées passées, par le gaspillage des bonnes occasions, par ses choix erronés, par ses sottises complaisances ; il est lié par ses désirs oubliés, enchaîné par ses erreurs de jadis. Et cependant ce n'est pas lui, l'homme réel qui est lié. Lui, *l'auteur du passé qui emprisonne son présent peut travailler dans sa prison et se créer un avenir de liberté.* Bien plus, il suffit qu'il sache seulement qu'il est libre, et ses fers tomberont de ses membres ; à mesure que son savoir augmentera ses liens deviendront plus illusoires. Mais pour l'homme ordinaire, à qui le savoir viendra comme une étincelle, et non comme une flamme, le premier pas dans la liberté sera d'accepter ses limitations puisqu'il en est l'auteur et de s'efforcer de les reculer. À vrai dire, il ne peut penser dès l'abord comme un homme de génie, mais il peut penser au mieux de ses facultés, et peu à peu il deviendra un génie ; il peut créer du pouvoir pour l'avenir, et il l'obtiendra. Il ne lui est assurément pas possible de se débarrasser en un moment de ses folies, mais il peut lutter contre elles, et, s'il succombe, continuer à combattre avec la certitude de vaincre.

Il a, en vérité, des faiblesses et des laideurs astrales et physiques ; mais, à mesure que sa pensée devient plus, forte, plus pure, plus belle, et son œuvre plus

utile, il s'assure des formes plus parfaites pour les jours futurs. Au milieu de sa prison, il est toujours lui-même : l'Âme libre ; et il peut renverser les murailles qu'il a lui-même bâties. Il n'a d'autre geôlier que lui-même ; il peut vouloir sa liberté, et c'est cette volonté qui la lui obtiendra.

Une peine lui échoit ; il est privé d'un ami ; il commet une faute sérieuse. Soit : dans le passé, c'est le penseur qui a péché ; dans le présent, c'est l'acteur qui souffre. Mais son ami n'est pas perdu ; un lien d'affection le rattache à lui et plus tard il le retrouvera ; d'ici là, il en est d'autres autour de lui à qui il peut rendre les services qu'il aurait prodigués à celui qu'il aimait, et il ne négligera plus les devoirs à accomplir, de peur de récolter une perte analogue dans les vies futures.

Il a commis une faute manifeste et il en supporte la peine ; or il l'avait commise en pensée jadis, sans quoi il ne l'aurait pas perpétrée maintenant ; il supportera patiemment la peine que lui a valu sa pensée, et pensera aujourd'hui de telle sorte que ses lendemains soient exempts de reproche. Là où étaient les ténèbres paraît un rayon de lumière et cette lumière lui chante :

*« O toi qui souffres ! Sache
Que par toi seul tu souffres ;
Nul autre ne t'y force. »*

La loi qui semblait être une entrave, s'est changée en ailes, et grâce à elle il peut s'élever à des hauteurs dont il n'aurait pu faire, sans elle, que rêver.

Construction de l'avenir

La foule des âmes s'écoule et avance guidée par la course lente du Temps. La terre les entraîne dans son mouvement, et quand un globe succède à un autre, elles passent de l'un à l'autre. Mais la Religion de la Sagesse est de nouveau proclamée au monde pour que celles qui en ont le désir cessent de flotter au hasard et puissent apprendre à devancer la lente évolution des mondes.

L'étudiant qui saisit quelque chose de la signification de la loi, de sa certitude absolue, de son exactitude infaillible, commence à se posséder et à diriger sa propre évolution. Il scrute son propre caractère et se met à le modeler, s'efforçant d'exercer ses qualités mentales et morales, élargissant ses capacités, fortifiant ses faiblesses, pourvoyant aux insuffisances, extirpant les inutilités. Il sait qu'il deviendra ce sur quoi il médite ; en conséquence, il médite délibérément et avec régularité sur un idéal noble, car il comprend pourquoi le grand initié chrétien, Paul, recommandait à ses disciples « d'appliquer la pensée » aux choses vraies, honnêtes, justes, pures, aimables et de bonne renommée. C'est journellement qu'il méditera sur son idéal ; journellement il s'efforcera de le vivre, et cela avec persévérance et calme, « sans hâte, sans repos », sachant qu'il construit sur des fondations solides, sur le roc de la loi éternelle. Il en appelle à la loi ; il prend son refuge dans la loi. Pour un tel homme, il n'y a pas de chute ; il n'existe pas de puissance dans

le ciel ou sur la terre qui puisse lui barrer la route. Pendant sa vie terrestre, il amasse des expériences, en utilisant tout ce qui se présente sur son chemin ; pendant le Dévachan il les assimile et trace le plan de ses constructions futures.

C'est en cela que réside la valeur d'une vraie théorie de la vie, alors même que cette théorie repose sur le témoignage d'autrui plutôt que sur la connaissance individuelle. L'homme qui accepte et comprend en partie l'œuvre de Karma, peut commencer de suite à construire son caractère, posant chaque pierre avec un soin réfléchi, sachant que c'est pour l'éternité qu'il bâtit. C'en est fini d'entasser ou de démolir à la hâte, de suivre aujourd'hui un plan, demain un autre, de n'en plus avoir aucun le jour suivant ; maintenant, le tracé de ce qu'on pourrait appeler un plan de caractère, bien mûri, existe, et l'édification se poursuit d'après ce plan. L'âme, en effet, se fait architecte aussi bien que maçon et ne perd plus de temps en commencements manqués. De là la vitesse avec laquelle les derniers stades de l'évolution s'accomplissent et les progrès étonnants et presque incroyables que fait l'âme forte, dès qu'elle a atteint sa virilité.

Comment le karma peut être façonné

L'homme qui se met délibérément à édifier l'avenir se rendra compte, à mesure que son savoir augmente, qu'il peut faire plus que mouler son propre caractère, mais bien composer ainsi sa destinée future. Il commence à comprendre qu'il est très réellement au centre des choses ; qu'il est un être vivant, actif, libre de ses déterminations, et capable d'agir sur les circonstances aussi bien que sur lui-même. Il s'est accoutumé depuis longtemps à suivre les grandes lois morales établies pour la conduite de l'humanité par les Instructeurs divins qui sont nés d'âge en âge ; il comprend maintenant que ces lois ont pour base les principes fondamentaux de la Nature et que la moralité n'est que la science appliquée à la conduite de l'homme. Il voit que, dans la vie journalière, il peut neutraliser les résultats mauvais qui découlent d'actes mauvais, en apportant, sur le même point, l'effort d'une force correspondante tournée vers le bien. Un homme, par exemple, dirige contre lui une pensée mauvaise : il pourrait l'affronter avec une pensée du même genre, et alors les deux formes-pensées, se fondant ensemble comme deux gouttes d'eau, se renforceraient, se fortifieraient l'une par l'autre ; mais celui contre qui est lancée la pensée mauvaise sait ce qu'est Karma, et oppose à la force malveillante la force de la compassion ; il met ainsi l'autre en miettes ; la forme brisée ne peut plus être animée par la vie élémentale ; la vie retourne à son foyer, la forme se désintègre, sa

puissance pour le mal est détruite par la compassion, et « la haine cesse par l'amour ».

Ces formes trompeuses de mensonge cheminent dans le monde astral : l'homme qui sait envoie contre elles des formes de vérité ; la pureté chasse l'impureté, et la charité détruit l'avidité égoïste. À mesure que le savoir augmente, cette action s'exerce directement et à propos ; la pensée poursuit un but avec une intention définie et est portée sur les ailes d'une puissante volonté. De cette façon, le mauvais Karma est enrayé dans son principe même, et il ne reste rien pour établir un lien karmique entre celui qui a lancé le trait qui doit blesser et celui qui l'a volatilisé par le pardon. Les Instructeurs divins qui ont parlé avec autorité sur le devoir de combattre le mal par le bien, basaient leurs enseignements sur la connaissance qu'ils avaient de la loi ; leurs disciples, qui leur obéissent sans percevoir entièrement la base scientifique du précepte, diminuent le lourd Karma qui prendrait naissance s'ils répondaient à la haine par la haine. Quant aux hommes qui savent, ils détruisent avec réflexion les formes du mal, car ils comprennent les faits sur lesquels a toujours été basé l'enseignement des Maîtres ; ils frappent de stérilité les semences du mal, et empêchent une future moisson de souffrance.

Arrivé à un degré relativement avancé, si on le compare à celui qu'atteint la moyenne de l'humanité qui va lentement à la dérive, l'homme ne se contentera pas de construire son caractère, ni même de mettre à profit de son mieux les formes-pensées qu'il trouve sur sa route ; il commencera à voir le passé et, par là, à mesurer le présent, allant des causes karmiques à

leurs effets. Il devient capable de modifier l'avenir en mettant consciemment en œuvre des forces destinées à en contrebalancer d'autres qui sont déjà en mouvement. La connaissance le rend capable d'utiliser la loi aussi sûrement que le font les savants dans les différents règnes de la Nature.

Arrêtons-nous un moment pour considérer les lois du mouvement. Un corps mis en mouvement se meut dans un sens défini : si une autre force vient agir sur lui suivant une direction différente, son mouvement se produira dans une direction nouvelle qui sera la résultante des deux impulsions. Il n'y aura aucune perte d'énergie, mais une partie de la force initiale sera employée à contrebalancer la nouvelle, et la ligne suivant laquelle le corps va se mouvoir ne sera ni celle de la première force, ni celle de la seconde, mais une ligne intermédiaire qui participe des deux directions. Un physicien peut calculer exactement sous quel angle il faut frapper un corps en mouvement pour lui faire suivre une direction voulue, et, bien que le corps lui-même puisse se trouver hors de sa portée immédiate, il peut envoyer dans sa direction une force donnée, d'une vitesse calculée, de façon à le frapper sous un angle donné, à le détourner ainsi de sa route première et à le pousser sur une ligne nouvelle. En cela il n'y a ni violation de la loi, ni entrave, mais seulement utilisation de la loi par le savoir, conquête des forces naturelles, obligées d'accomplir les desseins de la volonté humaine.

Appliquons ce principe lorsqu'il s'agit de façonner le Karma ; nous verrons de suite, en dehors du fait de l'inviolabilité de la loi, que ce n'est pas « contrarier

l'action de Karma » que de la modifier par la connaissance. Nous nous servons d'une force karmique pour modifier des résultats karmiques et, une fois de plus, c'est par l'obéissance que nous faisons la conquête de la Nature.

Supposons maintenant qu'un étudiant avancé, en jetant ses regards en arrière, voie les lignes d'un Karma passé converger vers un centre d'action de nature fâcheuse ; il pourra faire intervenir une force nouvelle parmi ces énergies convergentes et modifier ainsi l'événement qui doit résulter de toutes les forces utilisées pour sa génération et sa maturation. — Mais une opération de ce genre nécessite chez lui la connaissance ; non pas seulement le pouvoir de voir le passé et de tracer les lignes qui le rattachent au présent, mais celui de calculer exactement l'influence que va exercer la force introduite par lui et surtout les effets qui découleront de cette résultante considérée à son tour comme cause. Il peut de cette façon diminuer ou détruire les résultats du mal causé par lui dans le passé, en répandant des forces bien-faisantes dans son courant karmique ; il ne peut ni défaire ni détruire le passé, mais, autant que les effets en sont encore à venir, il peut modifier ceux-ci ou les retourner par les forces nouvelles qu'il apporte et qu'il fait agir comme causes dans leur production. En tout ceci, il ne fait qu'utiliser la loi, travaillant avec la certitude de l'homme de science qui équilibre une force par une autre, et qui, incapable de détruire un atome d'énergie, peut cependant obliger un corps à se mouvoir comme il le désire, par un calcul d'angles et de forces. On peut, de même, accélérer ou retar-

der le Karma, et lui faire subir des modifications par l'action de l'entourage dans lequel il se forme.

Répétons la même chose sous une autre forme, car la conception en est importante et féconde. À mesure que la connaissance augmente, il devient de plus en plus facile de se débarrasser du Karma du passé. Les causes, à mesure que leurs effets se préparent, viennent toutes dans le champ visuel de l'âme qui approche de sa libération ; car elle considère ses vies passées et jette un regard rétrospectif sur les siècles qu'elle a lentement franchis ; elle peut alors se rendre compte de la manière dont se sont formés ses liens, et des causes qu'elle a mises en mouvement ; elle peut voir combien de ces causes ont été mises en œuvre et se sont épuisées, et combien il en reste encore qui sont en voie d'accomplissement. Elle peut regarder non seulement en arrière, mais aussi en avant et voir les effets que ces causes produiront, de sorte que, en regardant en avant, elle aperçoit les effets qui seront produits et, en regardant en arrière, elle voit les causes qui amèneront ces effets. Il n'y a aucune difficulté à supposer que si, dans la nature physique ordinaire, la connaissance de certaines lois nous rend capables de prédire un résultat et de voir quelle loi le produit, transportant cette idée sur un plan plus élevé, nous puissions imaginer un état de l'âme développée qui lui permette de voir les causes karmiques qu'elle a mises en mouvement derrière elle et les effets karmiques au milieu desquels elle aura à travailler dans l'avenir.

Avec une semblable connaissance des causes et la vision de leurs résultats, il est possible de faire inter-

venir des causes nouvelles pour neutraliser ces effets et de préparer pour l'avenir les effets que nous désirons, en utilisant la loi, en nous confiant absolument à son caractère immuable et invariable, et en calculant avec soin les forces mises en jeu. C'est une simple affaire de calcul.

Supposez que, dans le passé, des vibrations de haine aient été mises en mouvement ; nous pouvons résolument nous mettre à travailler à les anéantir, pour les empêcher d'agir dans le présent et l'avenir, et cela en leur opposant des vibrations d'amour. C'est ainsi que, en prenant une première onde sonore, puis une seconde et en les lançant toutes deux, l'une légèrement en retard sur l'autre, de façon que les vibrations de la partie la plus dense de l'une correspondent à la partie la moins dense de l'autre, nous pouvons, de ces sons, faire du silence par interférence ; de même, dans des régions supérieures, il est possible avec des vibrations d'amour et de haine employées en connaissance de cause et contrôlées par la volonté, de mettre fin à des causes karmiques et d'arriver ainsi à l'équilibre, mot qui veut dire aussi libération.

Cette connaissance est hors de la portée de la grande majorité des hommes. Voici ce que l'on peut faire, si on tient à utiliser la Science de l'âme. On peut prendre le témoignage d'hommes expérimentés dans la matière, suivre les préceptes de morale des grands Instruteurs religieux du monde et, par l'obéissance à ces préceptes, — auxquels correspond l'intuition, bien que cette méthode de travail puisse ne pas être comprise — arriver à accomplir ce que peut accomplir directement un savoir éclairé et conscient et ainsi, le

dévouement et l'obéissance à un Maître peuvent travailler en vue de la libération comme pourrait le faire, quoique différemment, la connaissance.

En appliquant partout ces principes, l'étudiant commencera à se convaincre du retard que fait subir à l'homme son ignorance, et du rôle important que joue la connaissance dans l'évolution humaine. Les hommes vont à la dérive parce qu'ils ne savent pas ; ils sont impuissants parce qu'ils sont aveugles. Celui qui veut faire son chemin plus vite que le commun des mortels et distancer, la foule paresseuse, « comme le cheval de course laisse derrière lui le bidet », celui-là a besoin de sagesse tout à la fois et d'amour, de savoir autant que de dévouement. Il n'est pas dans l'obligation d'user lentement les mailles des chaînes qu'il a forgées dans un passé lointain ; il peut, rapidement les couper à la lime, et se débarrasser d'elles aussi complètement que si la rouille l'en avait lentement délivré.

Comment le karma prend fin

Le Karma nous amène à renaître sans cesse et nous attache à la roue des naissances et des morts. Le bon Karma nous entraîne aussi inexorablement que le mauvais, et la chaîne forgée à l'aide des vertus attache aussi solidement, aussi étroitement que celle faite de nos vices. Aussi, comment arrêter la construction de cette chaîne puisque l'homme doit penser et sentir tant qu'il vivra, et que les pensées et les sensations engendrent du Karma ? La réponse à cette question, c'est la leçon que nous trouvons dans la *Bhagavad Gitâ*, la sublime leçon qui est enseignée au prince guerrier. Ce n'est ni à un ermite ni à un étudiant que cette leçon a été donnée, mais au guerrier qui combat pour la victoire, au prince qui se débat au milieu des devoirs de son état.

Nous y voyons que ce n'est pas dans l'acte lui-même, mais dans le désir, dans l'attachement au fruit de l'action que réside la force qui lie. Une action est-elle accomplie avec le désir de jouir de son fruit, une règle de conduite est-elle suivie pour en obtenir les résultats ? L'âme attend et la Nature est dans l'obligation de lui répondre ; elle a demandé, la Nature doit donner. De chaque cause dépend son effet, de chaque action, son fruit ; le désir est le lien qui les unit, le fil qui va de l'un à l'autre. Si ce fil pouvait être brûlé, la liaison cesserait ; quand tous les liens du cœur sont brisés, l'âme est libre. Karma ne peut plus la retenir alors ; Karma ne peut plus la lier ; la roue de la cause

et de l'effet continue à tourner, mais l'âme devient la vie libérée.

*Sans attachement, accomplis constamment l'action qui est le devoir ; car c'est en accomplissant l'action sans attachement que l'homme atteint vraiment le Suprême*¹⁷.

Pour parfaire ce Karma-Yoga, — ou, suivant son vrai nom Yoga de l'action, — l'homme doit accomplir chaque œuvre comme un devoir et tout faire en harmonie avec la loi. En cherchant à se conformer à la loi, quel que soit d'ailleurs le plan de l'existence où il est occupé, il tend à devenir une force agissant de concert avec la Volonté divine pour travailler à l'évolution et aspirant à une obéissance parfaite dans toutes les phases de son activité. De cette façon, chacune de ses actions revêt le caractère du sacrifice ; elle est offerte pour aider à la révolution de la roue de la loi et non pour le fruit qu'elle pourra produire ; l'action est accomplie comme un devoir, le fruit en est donné avec joie pour aider le prochain, sans que celui qui agit s'en préoccupe ; le fruit appartient à la loi ; c'est à elle qu'il le laisse pour qu'elle le distribue.

Aussi lisons-nous :

Celui dont toutes les entreprises sont exemptes des formes du désir, dont les actions sont consumées par le feu de la sagesse, celui-là est appelé un Sage par ceux qui sont déjà sages spirituellement.

¹⁷ *Bhagavad Gitâ*, III, I. 19.

Il a abandonné tout attachement au fruit de l'action ; toujours satisfait, il ne cherche refuge auprès de personne ; il agit et pourtant ne fait rien.

Délivré du désir, il contrôle ses pensées par le Soi ; ayant abandonné tout attachement, il n'accomplit l'action que par le corps seul, et ne commet pas de péché.

Satisfait, quoiqu'il reçoive, impassible en présence des contraires, sans envie, conservant son équilibre en présence du succès comme de l'échec, il n'est pas lié, bien qu'il ait agi.

En effet, si l'attachement est mort en lui, si l'harmonie l'environne, si ses pensées sont fixées sur la sagesse, si ses œuvres sont des sacrifices, l'action s'évanouit tout entière¹⁸.

Le corps et l'esprit mettent en œuvre toutes leurs activités ; le corps accomplit toute action corporelle, l'esprit, toute action mentale ; mais le soi demeure serein, paisible ; il ne prête rien de son essence éternelle pour forger les chaînes du temps. L'action bonne n'est jamais négligée ; elle est accomplie fidèlement, dans toute l'étendue des pouvoirs existants, le renoncement au fruit n'impliquant ni paresse ni incurie dans l'acte.

De même que l'ignorant agit par attachement pour l'œuvre, ô Bhârata, que le sage agisse sans attachement, désirant le bien-être de l'humanité.

Qu'aucun homme sage ne trouble l'esprit du peuple

¹⁸ *Bhagavad Gitâ*, IV, pp. 19, 23.

*ignorant, encore attaché à l'action ; mais que, agissant en harmonie (avec Moi), il rende toute œuvre attractive*¹⁹.

L'homme qui atteint cet état « d'inaction dans l'action » a appris le secret par lequel on met fin au Karma ; il détruit par la connaissance l'action qu'il a générée dans le passé, il neutralise l'action présente par le dévouement. C'est alors qu'il atteint l'état dont « Jean le Divin parle dans sa Révélation, l'état dans lequel l'homme ne sort plus du temple. Car l'âme sort bien souvent du temple pour aller dans les plaines de la vie ; mais arrive un temps où l'homme devient un pilier, « un pilier du temple de mon Dieu ». Ce temple est l'Univers des âmes libérées, et celles-là seules que l'intérêt personnel ne lie à rien peuvent être liées à tous au nom de la Vie Une.

Puis ces liens du désir, du désir personnel, ou plutôt individuel, doivent être brisés. Nous pouvons voir comment pourra commencer cette rupture ; et ici se présente une erreur dans laquelle sont exposés à tomber beaucoup de jeunes étudiants, erreur si naturelle et si facile qu'elle apparaît constamment. Ce n'est pas en essayant de tuer le cœur que nous briserons « les liens du cœur ». Nous ne briserons pas les liens du désir en essayant de nous transformer en pierres ou en morceaux de métal incapables de sentir. Le disciple acquiert plus et non pas moins de sensibilité à mesure qu'il approche de sa libération ; il devient plus tendre, et non plus dur ; car « le disciple parfait qui

¹⁹ *Bhagavad Gitâ*, III, pp. 25, 26.

est comme le Maître », est celui qui répond à toute vibration de l'univers extérieur, qui est touché par toute chose et répond, qui ressent tout et répond à tout, et qui, précisément parce qu'il ne désire rien pour lui-même, est capable de tout donner à tous. Un tel homme ne peut être tenu par Karma, il ne forge aucun lien qui enchaîne l'âme. À mesure que le disciple joue de plus en plus dans le monde le rôle d'un canal pour la Vie Divine, il ne demande rien de plus que d'être ce canal, s'élargissant de plus en plus, pour laisser couler la grande Vie ; son seul désir est de devenir un réceptacle plus grand et de trouver en lui-même moins d'obstacles au déversement extérieur de la Vie. Ne travailler pour rien autre que pour servir, telle est la vie du disciple, vie dans laquelle les liens qui enchaînent sont brisés.

Cependant, il y a un lien qui ne se brise jamais ; celui de cette unité réelle qui n'est pas un lien, car on ne saurait distinguer en lui un caractère séparé ; ce qui unit l'Un au Tout, le disciple au Maître, le Maître à Son disciple ; la Vie divine qui nous attire toujours en avant et en haut sans nous lier à la roue de la vie et de la mort. Nous sommes ramenés à la terre d'abord par le désir des plaisirs que nous y trouvons, puis par des désirs de plus en plus élevés, ayant encore la terre pour zone d'exercice : la connaissance spirituelle, la croissance spirituelle, le dévouement spirituel. Or qu'est-ce qui lie encore les Maîtres au monde des humains, quand tout est accompli ? Rien que le monde puisse leur offrir. Il n'y a pas sur terre de connaissance qu'ils n'aient, pas de pouvoir qu'ils n'exercent pas, d'expérience nouvelle qui puisse

enrichir Leur vie ; rien de ce que donne le monde ne peut Les ramener à la naissance. Et cependant Ils viennent, parce qu'une impulsion divine, jaillissant du dedans et non du dehors, Les envoie vers la terre — qu'ils pourraient, sans cela, quitter à jamais, — pour aider Leurs frères, et travailler de siècle en siècle, de millénium en millénium, au bonheur et au service des hommes : c'est ce qui rend ineffable Leur amour et Leur paix. En retour, la terre ne peut rien Leur donner si ce n'est la joie de voir d'autres âmes croître à Leur ressemblance et commencer à partager avec Eux la vie consciente de Dieu.

Le karma collectif

Le rassemblement des Âmes en groupes formant des familles, des castes, des nations, des races, introduit un nouvel élément de confusion dans les résultats karmiques, et c'est là que se trouve une place pour ce qu'on nomme les « accidents », et pour les adaptations que font sans cesse les Seigneurs du Karma. Bien qu'il ne puisse rien arriver à un homme que ce qui se trouve « dans son Karma » individuel, il paraît qu'une catastrophe nationale, un tremblement de terre par exemple, peut servir de prétexte pour lui permettre d'épuiser une certaine quantité de mauvais Karma qui, régulièrement, n'aurait pas été affecté à sa période d'existence actuelle. Il semblerait, — et je n'en parle que spéculativement, n'ayant pas sur ce point de connaissances spéciales, — que la mort subite ne peut supprimer le corps d'un homme que s'il doit une telle mort à la loi ; peu importe le tourbillon de malheurs et de catastrophes dans lequel il peut être entraîné ; il sera ce qu'on appelle « sauvé miraculeusement » au milieu de la mort et de la ruine qui ont balayé ses voisins, et sortira sans mal de la tempête ou de l'explosion. Mais s'il doit une vie, et si son Karma national ou familial l'a attiré dans la zone d'action d'une semblable catastrophe, aucune intervention ne pourrait être utilement efficace pour le préserver, même si cette mort subite ne fait pas partie de la trame du Linga Sharîra spécialement affecté à sa vie présente. On prendra tout particulièrement

soin de lui ensuite, pour qu'il ne souffre pas injustement de son expulsion subite de la vie terrestre ; mais il aura eu la faculté de payer sa dette au moment de cette éventualité, mise à sa portée par l'action élargie de la loi, par le Karma collectif qui l'enveloppe.

De même, il peut lui arriver de tirer bénéfice de cette action indirecte de la loi, si par exemple il fait partie d'une nation qui jouit des effets d'un bon Karma national ; il peut recevoir ainsi le montant d'une dette que la Nature ne lui aurait pas payée dans sa vie présente, si son Karma individuel seul était entré en ligne de compte.

La naissance d'un homme dans telle ou telle nation est déterminée par certains principes généraux d'évolution, aussi bien que par ce qui constitue sa caractéristique propre. Dans son lent développement, l'Âme n'a pas seulement à passer par les sept races-racines d'un globe (je parle de l'évolution normale de l'humanité) mais encore par les sous-races. Cette nécessité impose certaines conditions auxquelles doit s'adapter le Karma individuel, et la nation qui appartient à la sous-race par laquelle doit passer l'âme offrira le champ où devront se trouver les conditions les plus spécialement requises. Là où de longues séries d'incarnations ont pu être suivies, on a trouvé que certains individus progressent régulièrement de sous-race en sous-race, tandis que d'autres sont plus errants, et se réincarnent parfois plusieurs fois dans telle ou telle sous-race. Tout en restant dans les limites de la sous-race, les caractéristiques individuelles de l'homme l'attirent vers telle ou telle nation, et nous pouvons remarquer des caractéristiques nationales

dominantes réapparaissant « en bloc » sur le théâtre de l'histoire, après l'intervalle normal de quinze cents ans. C'est ainsi qu'une foule de Romains se réincarnent aujourd'hui comme Anglais, et leurs instincts d'entreprise, de colonisation, de conquête, de domination réapparaissent comme des attributs nationaux. L'homme chez qui de pareilles caractéristiques nationales sont fortement marquées et pour lequel le moment de renaître est venu, peut être attiré dans la race anglaise par son Karma, et partager la destinée de cette nation, pour le bien ou pour le mal, en tant que cette destinée peut affecter le sort d'un individu.

Naturellement le lien familial est d'un caractère plus personnel que le lien national, et ceux qui ont formé des liens d'étroite affection, pendant leur vie, tendent à revenir comme membres d'une même famille. Quelquefois ces liens se retrouvent avec persistance d'une vie à l'autre, et les destinées de deux individus peuvent être très intimement entrelacées dans les incarnations successives. Quelquefois, en raison de la longueur différente des Dévachans, longueur nécessitée par des différences d'activité intellectuelle et spirituelle pendant les vies passées ensemble sur terre, les membres d'une famille peuvent être disséminés et ne pas se rencontrer de nouveau avant plusieurs incarnations. D'une façon générale, plus le lien est étroit dans les régions supérieures de la vie, plus grande sera la probabilité de renaître dans un même groupe familial. Ici encore le Karma de l'individu est affecté par les Karmas entremêlés de sa famille ; il peut en jouir, en souffrir d'une façon qui n'est pas inhérente à son Karma personnel

et ainsi recevoir ou payer des dettes karmiques pour ainsi dire non échues. En ce qui concerne la personnalité, cela semble entraîner un certain redressement, une certaine compensation dans le séjour en Kâma-Loka et en Dêvachan, pour que justice entière soit rendue même à la personnalité éphémère.

Le fonctionnement détaillé du Karma collectif nous entraînerait bien au-delà des limites d'un travail aussi élémentaire que celui-ci et bien au-delà du savoir de l'auteur. Pour le moment, il ne peut être présenté à l'étudiant que des aperçus et des fragments. Pour comprendre le sujet avec précision, il faudrait faire une longue étude de cas individuels et les suivre au cours de plusieurs milliers d'années. Il est oiseux de conjecturer sur ces matières ; ce qu'il faut, c'est observer avec patience.

Il y a cependant un autre aspect du Karma collectif sur lequel on peut avec à propos dire quelques mots ; c'est la relation qui existe entre les pensées, les actes de l'homme et les aspects de la nature extérieure. Voici ce que Mme Blavatsky a écrit sur ce sujet obscur :

Après Platon, Aristote a expliqué que le terme stoïchéia²⁰ ne représentait que les principes incorporels placés aux quatre grandes divisions de notre monde cosmique pour le surveiller. Ainsi, pas plus que les chrétiens, les païens n'adorent ni ne révèrent les éléments et les points cardinaux imaginaires, c'est aux « Dieux » qui les gouvernent respectivement qu'ils rendent un

²⁰ Éléments.

culte. Pour l'Église, il existe deux sortes d'êtres sidéraux : les Anges et les Démons. Pour le kabbaliste et l'occultiste, il n'y a qu'une classe, et ni l'occultiste ni le kabbaliste ne font de différence entre les « Recteurs de Lumière » et les « Rectores Tenebrarum » ou Cosmocratores que l'Église romaine imagine et découvre dans les « Recteurs de lumière » dès que l'un d'entre eux est appelé d'un autre nom que celui qu'elle lui affecte. Ce n'est pas le Recteur, ou le Mahârâja, qui punit ou qui récompense avec ou sans la permission ou l'ordre de « Dieu » ; c'est l'homme lui-même. Car ses actes, ou son Karma, attirent individuellement et collectivement (comme il arrive parfois pour des nations entières) toute espèce de maux et de calamités. Nous produisons des Causes et celles-ci éveillent les pouvoirs correspondants du monde sidéral, lesquels sont alors magnétiquement et irrésistiblement attirés vers ceux qui produisent ces causes et réagissent sur eux, qu'ils soient des malfaiteurs en acte, ou simplement des « penseurs » qui couvent de mauvaises actions. La science moderne enseigne en effet que la pensée est de la matière, et « toute particule de matière existante doit enregistrer tout ce qui est arrivé » ; c'est ce que MM. Jevons et Babbage annoncent dans leurs Principes de la science. La science moderne est tous les jours attirée plus profondément dans le maelström de l'occultisme, inconsciemment, sans doute, mais très sensiblement.

« La pensée est de la matière » mais non pas bien entendu au sens du matérialiste allemand Moleschott, qui nous assure que « la pensée est le mouvement de la matière », — formule d'une absurdité presque sans pareille. Les états mental et physique sont ainsi mis en

complète opposition. Mais cela ne change pas l'assertion que toute pensée, en plus de son accompagnement physique (modification cérébrale), présente un aspect objectif, quoique pour nous d'une objectivité suprasensorielle — sur le plan astral²¹. »

Lorsque les hommes, paraît-il, produisent un grand nombre de formes-pensées mauvaises, ayant un caractère destructif, et que des forces s'assemblent en grandes masses sur le plan astral, leur énergie peut être et est souvent projetée sur le plan physique, où elle provoque des guerres, des révolutions, des troubles sociaux et des soulèvements de toute sorte qui frappent, en tant que Karma collectif, leurs progéniteurs et propagent au loin la ruine. En conséquence, à un point de vue collectif aussi, l'homme est le maître de sa destinée et le monde où il évolue prend forme sous l'influence de son action créatrice.

Les épidémies de crimes et de maladies, les cycles d'accidents peuvent être expliqués d'une façon analogue. Les formes-pensées de colère aident à la pénétration des meurtres ; les élémentals de cette catégorie se nourrissent du crime, et les résultats du crime — pensées de haine et de vengeance de ceux qui aimaient la victime, ressentiment farouche et fureur impuissante du criminel lorsqu'il est violemment expulsé hors de ce monde — ne font que renforcer leur propre troupe d'une quantité de formes malfaisantes. Celles-ci, du plan astral où elles sont, incitent l'homme méchant à des crimes nouveaux, de sorte

²¹ *Doctrines secrètes*, I, p. 108-109.

qu'un cycle d'impulsions nouvelles s'ouvre encore et que nous constatons une épidémie d'actes violents.

Les maladies se répandent et les pensées d'effroi qui accompagnent leur progrès ont une action directe qui renforce la puissance du mal ; des perturbations magnétiques naissent, se propagent et réagissent sur le champ magnétique de ceux qui se trouvent dans leur zone d'action. De tous côtés, en des modes sans fin, les pensées mauvaises de l'homme causent des ravages, là où celui qui aurait dû être un divin collaborateur à la construction de l'Univers, emploie pour détruire son pouvoir créateur.

Conclusion

Telle est l'esquisse que l'on peut faire de la grande loi du Karma et de ses effets ; la connaissance de cette loi permet à l'homme d'accélérer son évolution ; sachant l'utiliser, il peut se libérer de toute servitude, et devenir l'un des aides des Sauveurs du Monde, bien avant que la race dont il fait partie ait parcouru sa route. La conviction profonde et réfléchie de la vérité de cette loi donne à la vie une sérénité immuable et une intrépidité parfaite ; rien ne peut nous toucher que nous n'ayons mis en mouvement nous-mêmes ; aucun mal ne peut nous être fait que nous n'ayons mérité. Et comme tout ce que nous avons semé doit arriver à maturité à la saison convenable, et être moissonné, il est oiseux de se plaindre de la récolte, si elle est pénible ; elle peut se faire aujourd'hui, ou plus tard ; mais elle est inévitable, et une fois recueillie, elle ne peut recommencer à nous donner du souci.

C'est donc avec un cœur joyeux qu'il convient d'envisager le Karma douloureux ; il faut l'accepter et le parachever gaîment ; il vaut mieux l'avoir derrière soi que devant soi : chaque dette acquittée est une dette de moins à payer. Plût au ciel que le monde connût et pût sentir la force qui vient de cette confiance en la Loi. Malheureusement, cette loi est pure chimère pour la plupart des occidentaux, et parmi les théosophes même, la croyance au Karma est plutôt un assentiment intellectuel qu'une conviction vivante, féconde, qu'une loi à la lumière de laquelle la vie

est vécue. La force d'une croyance, dit le professeur Bain, se mesure à l'influence qu'elle possède sur la conduite ; la croyance en Karma devrait rendre notre vie pure, forte, sereine et riante. Seules nos propres actions peuvent nous entraver et notre volonté nous brider. Que les hommes reconnaissent seulement cette vérité et l'heure de leur libération aura sonné. La Nature ne peut pas asservir l'âme qui a conquis le pouvoir par la Sagesse et qui n'utilise l'un et l'autre que dans l'Amour.

LE DHARMA

Le Dharma

En faisant naître successivement les nations de la terre, Dieu donna chacune un mot particulier, le mot que chacune devait dire au monde, le mot particulier venant de l'Éternel et que chacune devait prononcer. En jetant un coup d'œil sur l'histoire des nations, nous pouvons entendre retentir ce mot, sortant de la bouche collective du peuple, prononcé dans ses actions, contribution de ce peuple à l'humanité idéale et parfaite. Pour l'Égypte d'autrefois, le mot fut Religion ; pour la Perse, le mot fut Pureté ; pour la Chaldée, le mot fut Science ; pour la Grèce, le mot fut Beauté ; pour Rome, le mot fut Loi ; à l'Inde, enfin, l'aînée de ses enfants, l'Éternel donna un mot qui résume tous les autres, — le mot DHARMA. Voilà le mot que l'Inde eut à dire au monde.

Mais nous ne pouvons prononcer ce mot, si significatif, si grand par la puissance qui s'en dégage, sans nous incliner aux pieds de celui qui est la plus haute personnification du Dharma que le monde ait jamais vue ; sans nous incliner devant Bhîshma, le fils de Gangâ, la plus vaillante incarnation du Devoir. Suivez-moi un instant à cinq mille, ans en arrière et voyez ce héros, couché sur son lit de flèches, sur le champ de bataille de Kurukshetra. Là, il tient la Mort en échec jusqu'au moment où sonnera l'heure favorable. Nous franchissons des monceaux et des monceaux de guerriers égorgés, des montagnes d'éléphants et de chevaux morts. Sur notre route se dresse maint bûcher

funéraire, maint amoncellement d'armes et de chariots brisés. Nous arrivons jusqu'au héros étendu sur le lit de flèches. Il est transpercé de centaines de flèches ; sa tête repose sur un oreiller de flèches. Car il a refusé les coussins de duvet moelleux, pour n'accepter que l'oreiller de flèches préparé par Arjuna. Bhîshma, accompli dans le Dharma, avait, tout jeune encore, pour l'amour de son père, pour l'amour du devoir filial, par affection pour son père, prononcé un grand vœu : celui de renoncer à la vie de famille, de renoncer à la couronne, pour accomplir la volonté de son père et satisfaire le cœur paternel. Et Shântanu, avec sa bénédiction, avait accordé à Bhîshma cette faveur merveilleuse : que la mort ne pourrait venir à lui qu'à son appel et à l'heure où il consentirait à mourir. Quand Bhîshma tomba, le soleil était dans sa déclinaison australe et le moment n'était pas propice pour la mort d'un homme qui ne devait plus revenir. Il usa donc du pouvoir que lui avait donné son père et repoussa la mort jusqu'à ce que le soleil vînt lui ouvrir le chemin de la paix éternelle et de la libération. Étendu là pendant bien des jours lents à passer, martyrisé par ses blessures, torturé par les angoisses du corps inutile qui lui servait de vêtement, il vit venir à lui avec de nombreux Rishis les derniers rois aryens. Shrî Krishna vint aussi, pour voir le guerrier fidèle. Là vinrent les cinq princes, fils de Pândou, les vainqueurs de la grande guerre. Tout en larmes ils entourèrent Bhîshma et l'adorèrent, remplis du désir de recevoir ses enseignements. Au héros plongé dans ces angoisses cruelles vint parler Celui dont les lèvres étaient celles de Dieu. Il le délivra de sa fièvre,

lui accorda le repos du corps, la lucidité de l'esprit et le calme intérieur, puis lui ordonna d'enseigner au monde la signification du Dharma — lui qui, par sa vie, l'avait toujours enseigné, qui ne s'était pas écarté du sentier du juste, qui, comme fils, prince ou homme d'État, avait toujours suivi le sentier étroit. Ceux qui l'entouraient sollicitèrent ses leçons, et Vâsudeva lui demanda de leur parler de Dharma, car Bhîshma était digne d'enseigner. (*Mahâbhârata, Shânti Parva*, § 54.)

Alors se rapprochèrent de lui les fils de Pândou, ayant à leur tête leur frère aîné Yudhishtira, chef des guerriers qui avaient frappé Bhîshma de coups mortels. Yudhishtira craignait d'approcher et de poser des questions, pensant que les flèches tirées pour sa propre cause étant en réalité les siennes, il était responsable du sang de son aîné et qu'il ne convenait pas de solliciter ses enseignements. Le voyant hésiter, Bhîshma qui, avec un esprit toujours pondéré, avait suivi le sentier difficile du devoir sans s'en écarter ni à droite ni à gauche, Bhîshma prononça ces paroles mémorables : « Si le devoir des Brahmanes est de pratiquer, la charité, l'étude et la pénitence, le devoir des Kshattriyas est de sacrifier leurs corps dans les combats. Un Kshattriya doit immoler ses pères, ses aïeux, ses frères, ses précepteurs, ses parents et ses amis qui viendraient, pour une cause injuste, à lui livrer bataille. Tel est le devoir marqué, ô Keshava. Un Kshattriya, sachant son devoir, immole, dans la bataille, ses précepteurs eux-mêmes s'il arrive qu'ils soient remplis de péché et de convoitise, sans retenue et oublieux de leurs serments... Interroge-moi, ô enfant, sans aucune crainte. »

Alors, de même que Yudhishtira, parlant à Bhîshma, lui ait reconnu le droit de parler en maître, de même celui-ci, s'adressant à son tour aux princes, exposa les qualités nécessaires à ceux qui veulent demander des éclaircissements sur le problème du Dharma :

« Que le fils de Pândou, doué d'intelligence, maître de lui-même, prompt à pardonner, juste, à l'esprit vigoureux et énergique, me pose des questions. Que le fils de Pândou, qui toujours, par ses bons offices, honore les personnes de sa famille, ses hôtes, ses serviteurs et d'autres qui dépendent de lui, me pose des questions. Que le fils de Pândou, en qui sont la vérité, la charité, les pénitences, l'héroïsme, la douceur, l'adresse et l'intrépidité me pose des questions. » (*Ibid.*, § 55.)

Voilà quelques-uns des traits caractérisant l'homme qui voudrait comprendre les mystères du Dharma. Voilà les qualités que vous et moi nous devons essayer de développer en nous pour pouvoir comprendre les enseignements, pour être dignes de le solliciter.

Alors commença ce discours merveilleux, sans égal parmi les discours de la terre. Il expose les devoirs des rois et des sujets, les devoirs des quatre ordres, les devoirs de chaque catégorie d'hommes, devoirs distincts et répondant à chaque période de l'évolution. Tous vous devriez connaître ce grandiose discours et l'étudier, non pour sa beauté littéraire mais pour sa sublimité morale. Si seulement nous pouvions suivre Bhîshma dans le chemin qu'il nous a tracé, comme

notre évolution s'accélélerait ! Comme l'Inde verrait s'approcher l'aurore de sa rédemption !

La moralité, sujet se rattachant étroitement au Dharma et qu'on ne peut comprendre sans savoir ce que signifie le Dharma, la moralité est, pour quelques-uns, une question toute simple. C'est vrai, si l'on envisage les grandes lignes. Le bien et le mal, dans les actions ordinaires de la vie, sont délimités d'une façon claire, simple et nette. Pour l'homme peu développé, pour l'homme d'une intelligence étroite, pour l'homme peu instruit, la moralité paraît assez facile à définir. Mais, pour ceux de profond savoir et d'intelligence élevée, pour ceux qui évoluent vers les niveaux supérieurs de la race humaine, pour ceux qui désirent en comprendre les mystères, la moralité est chose fort difficile.

« La moralité est très subtile », disait le prince Yudhishtira, appelé à résoudre le problème du mariage de Krishna avec les cinq fils de Pândou. Une autorité plus haute que ce prince avait parlé de cette difficulté. Shri Krishna l'Avatarâ, dans son discours prononcé sur le champ de bataille de Kurukshetra, avait précisément parlé de la difficulté qu'il y a à savoir agir. Voici ses paroles :

« Qu'est-ce que l'action ? Qu'est-ce que l'inaction ? Les sages eux-mêmes restent, sur ce point, perplexes. Il faut distinguer l'action — distinguer l'action illícite — distinguer l'inaction. Mystérieux est le sentier de l'action. » (*Bhagavad Gîta*, IV, 16-17.)

Mystérieux est le sentier de l'action. Mystérieux :

car la moralité n'est pas, comme le croient les esprits simples, une et invariable pour tous, puisqu'elle change avec le Dharma de chacun. Ce qui est bien pour l'un est mal pour l'autre. Ce qui est mal pour l'un est bien pour l'autre. La moralité est une chose individuelle ; elle dépend du Dharma de l'homme qui agit et non de ce que l'on appelle parfois « le bien et le mal absolus ». Il n'y a rien d'absolu dans un univers soumis à des conditions variables. Le bien et le mal sont relatifs et doivent être jugés relativement à l'individu et à ses devoirs. Ainsi le plus grand de tous les Maîtres a dit au sujet du Dharma — et ceci nous guidera dans notre marche errante : « Mieux vaut son Dharma propre, même dénué de mérite, que le Dharma d'un autre dont on s'acquitte bien. Mieux vaut la mort rencontrée en accomplissant son propre Dharma. Le Dharma d'autrui est plein de dangers. » (*Ibid.*, III, 35.)

Il répéta la même pensée à la fin de ce discours immortel et dit alors, mais en changeant les termes de manière à jeter une nouvelle lumière sur le sujet : « Mieux vaut son Dharma propre, même dénué de mérite, que le Dharma d'un autre, bien accompli. Celui qui s'acquitte du Karma indiqué par sa propre nature ne s'expose pas à pécher. » (*Ibid.*, XVIII, 47.) Il développe davantage ici cet enseignement et détermine pour nous, successivement, le Dharma des quatre grandes castes. Les termes mêmes qu'il emploie nous donnent la signification de ce mot que l'on traduit tantôt par le Devoir tantôt par la Loi, tantôt par la Religion. Il signifie tout cela, mais bien plus encore, car sa signification est plus profonde et plus

vaste que tout ce que ces mots expriment. Prenons les paroles de Shrî Krishna concernant le Dharma des quatre castes : des Brahmanes, des Kshattriya, des Vaishyas et des Shudras. O Parantapa, les Karmas ont été distribués *suivant les gunas nées de leurs différentes natures*. La sérénité, l'empire sur soi-même, l'austérité, la pureté, la promptitude au pardon, de même que la droiture, la sagesse, la connaissance, la croyance en Dieu sont le Karma du Brahmane, né de sa propre nature, de même la valeur, la splendeur, la fermeté, l'adresse, le courage, qui dans le combat ne connaît pas la fuite, la générosité, les qualités du dominateur sont le Karma du Kshattriya, né de sa propre nature. L'agriculture, le soin des troupeaux et le commerce sont le Karma du Vaishyas, né de sa propre nature. Agir comme serviteur est le Karma du Shudra, né de sa propre nature. L'homme atteint la perfection par l'application de chacun à son Karma. »

Il dit ensuite : « Mieux vaut son Dharma propre, même dénué de mérite, que le Dharma d'autrui, bien accompli. Celui qui s'acquitte du Karma indiqué par sa propre nature ne s'expose pas à pécher. »

Voyez comme les deux mots Dharma et Karma sont pris l'un pour l'autre. Ils nous donnent la clef qui nous servira à résoudre notre problème. Laissez-moi d'abord vous donner une définition partielle du Dharma. Je ne puis vous rendre claire, en une seule fois, la définition complète. Je vais vous en donner la première moitié et j'aborderai la seconde quand nous y arriverons. La première moitié est celle-ci : « Le Dharma est la nature intérieure qui a atteint, dans chaque homme, un certain degré de développe-

ment et d'épanouissement. » C'est cette nature intérieure qui modèle la vie extérieure, qui, s'exprime par les pensées, les mots et les actions — cette nature intérieure que la naissance physique a placée dans le milieu favorable à sa croissance. Le premier point à bien saisir, c'est que le Dharma n'est pas une chose extérieure comme la loi, la vertu, la religion ou la justice. C'est la loi de la vie qui s'épanouit et modèle à sa propre image tout ce qui lui est extérieur.

En essayant d'élucider ce sujet difficile et abstrus, je le diviserai en trois parties principales. D'abord les DIFFÉRENCES, car les hommes ont des Dharmas différents. Dans le seul passage cité il est fait mention de quatre grandes classes. Un examen plus attentif nous montre que chaque individu a son propre Dharma. Comment comprendre ce que celui-ci doit être ? À moins de saisir jusqu'à un certain point la nature des différences, ce qui les a amenées, leur raison d'être, le sens que nous attachons au mot *différences* à moins de comprendre comment chaque homme montre par ses pensées, ses paroles et ses actions le niveau qu'il a atteint ; à moins de saisir cela, nous ne pouvons comprendre le Dharma. En second lieu, nous aurons à parler de l'ÉVOLUTION, car il nous faut suivre ces différences dans leur évolution. Enfin, nous devons aborder le problème du BIEN et du MAL, car notre étude tout entière nous amène à répondre à cette question : « Comment un homme doit-il se conduire dans la vie ? » Il me serait inutile de vous demander de me suivre dans des pensées d'une nature difficile si, ensuite, nous ne devons pas mettre en pratique les connaissances acquises et nous efforcer de vivre

conformément au Dharma, montrant ainsi au monde ce que l'Inde a eu la mission d'enseigner.

Les différences

En quoi consiste la perfection d'un Univers ? Prenons l'idée d'Univers et demandons-nous ce que nous entendons par ce mot. Nous arrivons à le définir ainsi : un nombre immense d'objets séparés, travaillant ensemble avec plus ou moins d'harmonie. La variété est la note « tonique » de l'univers. De même l'unité est celle du Non-Manifesté, du Non-Conditionnel, de l'Unique qui n'a pas de second. La Diversité est la « tonique » du manifesté et du conditionnel ; c'est le résultat de la volonté de multiplier.

Lorsqu'un Univers, doit commencer à exister, il est dit que la Cause Première, Éternelle, Inconcevable, Impossible à discerner, Subtile, fait rayonner sa lumière au dehors, en vertu de sa propre Volonté. Ce que ce rayonnement signifie pour Elle-même, nul n'oserait le conjecturer ; mais ce qu'il signifie, étudié sous la face qui se présente à nous, nous pouvons jusqu'à un certain point le concevoir. Ishvara apparaît. Mais, en apparaissant, Il se montre enveloppé du voile de Mâyâ. Tels sont les deux aspects du Suprême Manifesté. Bien des mots ont été employés pour exprimer ce couple fondamental de contraires : Ishvara et Mâyâ, Sat et Asat, Réalité et Irréalité, Esprit et matière, Vie et Forme. Voilà les mots dont nous nous servons, dans notre langage insuffisant, pour exprimer ce que notre pensée peut à peine saisir. Nous pouvons seulement dire : « C'est l'enseignement des Sages et nous le répétons humblement. »

Ishvara et Mâyâ. Que doit devenir l'Univers ? — L'image d'Ishvara reflété dans Mâyâ, l'image fidèle d'Ishvara qu'il Lui a plu de présenter à cet univers particulier dont l'heure de naître a sonné. Son image mais limitée, soumise à des conditions. Son image soumise par Lui-même à des conditions : voilà ce que l'univers doit manifester parfaitement. Mais comment ce qui est limité, partiel, peut-il offrir l'image d'Ishvara ? — Par la multiplicité des parties réunissant leur travail en un tout harmonieux. L'infinie variété des différences et leurs conditions multiples exprimeront la loi de la pensée divine, jusqu'à ce que cette pensée trouve sa formule dans la totalité de l'Univers devenu parfait. Vous devriez essayer d'entrevoir ce que cela peut signifier. Cherchons ensemble à comprendre.

Ishvara pense à la Beauté. Immédiatement, Sa formidable énergie, toute-puissante et féconde, vient frapper Mâyâ et la transforme en myriades de formes que nous appelons belles. Elle touche la matière malléable, l'eau par exemple, et l'eau revêt un million de formes de beauté. Nous en voyons une dans la vaste surface de l'Océan calme et tranquille, qu'aucun vent n'agite et dont le sein profond reflète le ciel. Une autre forme de Beauté s'offre à nous quand, sous le fouet du vent, les vagues succèdent aux vagues, les abîmes aux abîmes, jusqu'à ce que toute la masse soit terrible dans sa colère et dans sa majesté. Puis apparaît une nouvelle forme de Beauté. Les eaux furieuses et écumantes se sont apaisées et l'Océan présente des myriades d'ondulations qui brillent et chatoient sous la lumière de la lune dont elles brisent et réfractent les rayons en milliers d'étincelles. Et

cela encore nous donne une idée de ce que signifie la Beauté. Puis nous contemplons l'Océan dont aucune terre ne limite l'horizon et dont rien ne vient rompre l'immense étendue ; ou bien nous nous tenons sur le rivage et voyons les vagues déferler à nos pieds. Chaque fois que la mer change d'humeur, ses flots expriment une nouvelle pensée de Beauté exprimée par l'eau du lac alpestre, dans l'immobilité et la sérénité de sa surface paisible ; par le ruisseau qui bondit de rocher en rocher ; par le torrent qui se brise en milliers de gouttelettes retenant et réfractant le soleil dans toutes les nuances de l'arc-en-ciel. De l'eau sous tous ses aspects et toutes ses formes, depuis l'Océan houleux jusqu'à l'iceberg glacé, depuis le brouillard et les embruns jusqu'aux nuages aux couleurs éclatantes, se dégage la pensée de Beauté qu'y a exprimée Ishvara quand la parole sortit de Lui. Si nous laissons l'eau, nous trouvons d'autres pensées de Beauté dans la délicate plante grimpante et les couleurs brillantes qu'elle réunit en elle, dans les plantes plus fortes et le chêne plus robuste et dans la forêt aux profondeurs obscures. De nouvelles pensées de Beauté viennent à nous de chaque sommet de montagne et de la savane aux vallonnements infinis où la terre semble soulevée par de nouvelles possibilités d'existence, des sables du désert ou de la verdure des prés. Sommes-nous las de la terre ? Le télescope présente à notre vue la beauté de soleils innombrables, s'élançant et roulant à travers les profondeurs de l'espace. Le microscope, à son tour, révèle à nos regards émerveillés la beauté de l'infiniment petit, comme le télescope nous révèle celle de l'infiniment grand. Une nouvelle porte

s'ouvre ainsi pour nous et nous laisse contempler la Beauté. Autour de nous, ce sont des millions et des millions d'objets qui tous ont leur beauté. La grâce de l'animal, la force de l'homme, la souple beauté de la femme, les fossettes de l'enfant rieur, tout cela nous donne une idée de ce qu'est la pensée de Beauté dans l'esprit d'Ishvara.

De cette manière, nous pouvons saisir jusqu'à un certain point comment Sa pensée fit naître la splendeur sous des myriades de formes, lorsqu'Il parla en Beauté, au monde. Il en serait de même pour la Force, l'Énergie, l'Harmonie, la Musique et ainsi de suite. Vous comprenez maintenant pourquoi la variété est nécessaire: c'est parce qu'aucun objet limité ne peut dire entièrement ce qu'Il est, parce qu'aucune forme limitée ne suffit pour L'exprimer. Mais, à mesure que chaque forme arrive à la perfection, dans son genre, toutes les formes parviennent dans leur ensemble à Le révéler partiellement. La perfection de l'Univers est donc la perfection dans la variété et dans l'harmonie des parties.

Ceci compris, nous commençons à voir que l'univers ne peut atteindre la perfection que si chaque partie joue son rôle spécial et développe d'une manière complète la part de vie qui lui est propre. Si la forêt voulait imiter la montagne, ou l'eau la terre, les unes perdraient leurs beautés sans arriver à réunir celles des autres. La perfection du corps ne résulte pas de ce que chaque cellule remplit les fonctions d'une autre cellule, mais bien de ce que chaque cellule remplit parfaitement ses propres fonctions. Nous possédons un cerveau, des poumons, un cœur, des organes diges-

tifs... Si le cerveau essayait de faire le travail du cœur et si les poumons essayaient de digérer les aliments, le corps serait certainement dans un triste état. La santé corporelle est assurée par le fait que chaque organe joue son propre rôle. Nous comprenons ainsi que, dans le développement de l'univers, chaque partie doit suivre la route qui lui est tracée par la loi gouvernant sa propre vie. L'image d'Ishvara dans la nature ne sera jamais parfaite tant que chaque partie ne sera pas complète, en elle-même comme dans ses relations avec les autres.

Comment naissent ces innombrables différences ? Comment arrivent-elles à exister ? Quels sont les rapports de l'Univers, évoluant comme un tout, avec des parties dont chacune évolue suivant une ligne particulière ? Il est dit qu'Ishvara, s'exprimant sous son aspect de Prakriti, manifeste trois : qualités Satva, Rajas et Tamas. Ces mots n'ont pas d'équivalents en français. On ne peut les traduire d'une manière satisfaisante. Je pourrais, cependant, pour l'instant, traduire Tamas par l'inertie, la qualité qui, opposée au mouvement, donne la stabilité. Rajas est la qualité de l'énergie et du mouvement. Le mot se rapprochant le plus de Satva est peut-être l'harmonie, la qualité de ce qui cause du plaisir, tout plaisir ayant sa source dans l'harmonie et l'harmonie seule pouvant le donner. Nous apprenons ensuite que ces trois Gunas se modifient de sept manières différentes. Elles suivent en quelque sorte sept grandes directions, donnant naissance à des combinaisons innombrables. Chaque religion mentionne cette division septuple ; chaque religion proclame son existence. Dans la religion hin-

double elle est représentée par les cinq grands éléments et les deux supérieurs. Ce sont les sept Purushas dont parle Manou.

Les trois Gunas se combinent et se divisent, se constituant en sept grands groupes d'où naissent par des combinaisons variées une infinité de choses. Rappelez-vous que, dans chacune de celles-ci, chacune des qualités est représentée, à un degré variable, et soumise à l'un des sept grands genres de modifications.

Cette différence initiale transmise par un Univers passé (car un monde se rattache à un autre monde et un Univers à un autre Univers) nous amène à constater que le torrent de la vie s'est divisé et subdivisé en tombant dans la matière jusqu'au moment où, rencontrant la circonférence de l'énorme cercle, il a reflué sur lui-même. L'évolution commence quand, changeant de direction, la vague de la vie commence à retourner vers Ishvara. La période précédente avait été celle de l'involution, pendant laquelle la vie se mêle à la matière. Dans l'évolution, la vie développe les facultés qui sont en elle. Pour citer Manou, nous pouvons dire qu'Ishvara a placé Sa semence dans les grandes eaux. La vie donnée par Ishvara n'était pas une vie développée, mais une vie susceptible de développement. Tout commence par exister en germe. Le père donne de sa vie pour engendrer l'enfant. Cette semence de vie se développe à travers mille combinaisons jusqu'à ce qu'elle arrive à la naissance, puis, les années se succédant, à travers l'enfance, la jeunesse et la virilité, jusqu'à ce qu'elle atteigne l'âge mûr et que l'image du père se retrouve dans le fils. Le Père Éternel donne de même la vie quand il place

la semence dans le sein de la matière, mais c'est une vie qui n'est pas encore évoluée. Le germe commence alors son ascension, en passant par les phases successives de l'existence qu'il arrive graduellement à exprimer.

En étudiant l'Univers, nous voyons que les variétés qui s'y rencontrent sont constituées par des différences d'âge. Voilà un point qui intéresse notre problème. Le monde n'a pas été amené à sa condition actuelle par la vertu d'un mot créateur. C'est lentement, graduellement et par une méditation prolongée que Brahmâ fit le monde. Les formes vivantes parurent l'une après l'autre. L'une après l'autre les semences de vie furent semées. Prenez un Univers quelconque à un moment quelconque, vous verrez que cet Univers a pour facteur principal le Temps. L'âge du germe en cours de développement déterminera le degré atteint par le germe. Dans un Univers, il existe, dans un même moment, des germes d'âges divers et inégalement développés. Il y a des germes plus jeunes que les minéraux, constituant ce qu'on appelle les règnes élémentals. Les germes en cours de développement appelés le règne minéral sont plus âgés que ceux-là. Les germes évoluant dans le monde végétal sont plus âgés que ceux du monde minéral ; autrement dit, ils ont derrière eux un passé d'évolution plus long. Les animaux sont des germes avec un passé plus long encore, et les germes que nous appelons l'humanité ont un passé plus long que tous les autres.

Chaque grande classe se distingue donc par son ancienneté. De même, dans un homme, la vie séparée

et individuelle, —j'entends non la vie essentielle mais la vie individuelle et séparée— diffère de celle d'un autre homme. Nous différons par l'âge de nos existences individuelles, comme nous différons par l'âge de nos corps physiques. La vie est une, une chez tous, mais elle a été involuée à des époques différentes, si l'on tient compte du point de départ donné au germe qui croît. Il faut bien saisir cette idée. Quand un Univers touche à sa fin, il s'y trouve des entités arrivées à des degrés de développement divers, j'ai déjà dit qu'un monde se rattachait à un autre monde, un Univers à un autre Univers. Certaines unités se trouveront au début dans une période d'évolution peu avancée ; d'autres, tout près du moment où leur conscience s'élargira jusqu'à celle de Dieu. Il y aura dans cet Univers, quand sa période d'existence prendra fin, toutes les différences de croissance résultant des différences d'âge. Il n'y a qu'une vie en tous, mais le degré de développement d'une vie particulière dépend du temps depuis lequel elle a commencé à évoluer séparément. Vous touchez ici la racine même de notre problème : une seule vie, immortelle, éternelle, infinie par sa source et par son but. Seulement, cette vie se manifeste suivant différents degrés d'évolution, différentes périodes de développement. Les facultés inhérentes se manifestent plus ou moins et proportionnellement à l'âge de la vie séparée. Voilà les deux points à saisir. Ensuite vous pourrez aborder la seconde partie de la définition du Dharma.

Nous pouvons maintenant définir le Dharma comme « la nature intérieure d'une chose à un moment donné de l'évolution et la loi gouvernant la

période prochaine où entrera son développement », la nature au point atteint par le développement, plus la loi amenant la période de développement qui va suivre. La nature elle-même détermine le degré d'évolution atteint. Puis viennent les conditions auxquelles sont subordonnés les progrès ultérieurs de son évolution. Mettez ces deux idées en présence et vous comprendrez pourquoi notre propre Dharma est le seul chemin menant à la perfection. Mon Dharma est le degré d'évolution atteint par ma nature dans le développement de la semence de vie divine qui est moi-même, plus la loi de vie déterminant la manière dont je devrai m'élever au degré suivant. Il appartient au soi séparé. Il faut que je connaisse le degré de mon développement ; que je connaisse aussi la loi me permettant de pousser plus loin mon développement. Alors je connaîtrai mon Dharma et en suivant ce Dharma j'irai vers la perfection.

Réalisant le sens de ce qui précède, nous voyons clairement la raison pour laquelle il faut étudier cette condition présente et cette période qui va suivre. Si nous ne connaissons pas le degré actuellement atteint, nous ignorerons forcément le degré suivant qui doit être notre objectif, et il se peut ainsi que nous agissions contrairement à notre Dharma et que nous retardions par là notre évolution. En revanche, connaissant, l'un et l'autre, nous pouvons travailler d'une manière conforme à notre Dharma et hâter notre évolution. Ici se dresse un dangereux écueil. Nous voyons qu'une chose est bonne, élevée et grande, et nous aspirons à la réaliser en nous. Est-ce là notre prochain degré d'évolution ? Est-ce là ce

que demande la loi de notre développement vital pour assurer l'épanouissement harmonieux de notre vie ? Notre objectif immédiat n'est pas ce qui est le meilleur en soi, mais ce qui est le meilleur, étant donné le degré actuellement atteint par nous, ce qui nous fait faire un pas en avant.

Voici un enfant. Si c'est une femme-enfant, il va sans dire qu'elle a en perspective un avenir plus noble, plus élevé et plus beau que le moment actuel où elle joue à la poupée. Car l'idéal féminin parfait, c'est la mère avec son enfant. Mais, si c'est là l'idéal de la femme parfaite, saisir cet idéal avant l'heure n'est plus un bien, mais un mal. Tout doit venir en son temps et en son lieu. Si cette mère doit atteindre le développement parfait de la femme et devenir une mère de famille bien portante, forte et capable de supporter la pression de la grande onde vitale, alors il faut une période où l'enfant doit jouer à la poupée, doit apprendre ses leçons, doit développer son corps. Mais si, dans l'idée que la maternité est une chose plus élevée et plus noble que le jeu, cette maternité est imposée trop tôt et si un enfant naît d'une enfant, le bébé en souffre, la mère en souffre et la nation en souffre ; et cela, parce qu'on n'a pas tenu compte du moment et que la loi du développement de la vie a été violée. C'est aller au-devant de toutes sortes de souffrances que de cueillir le fruit avant qu'il ne soit mûr.

J'ai pris cet exemple, car il est frappant. Il vous fera comprendre pourquoi notre propre Dharma vaut mieux pour nous que le Dharma bien exécuté d'un autre, mais qui ne rentre pas dans le domaine de notre développement vital. Telle position élevée peut être la

nôtre dans l'avenir, mais il faut que le moment arrive et que le fruit mûrisse. Cueillez-le avant la maturité : il vous fera grincer des dents. Laissez-le sur l'arbre, obéissant ainsi à la loi des temps et à l'ordre évolutif, et l'âme croîtra, sous la poussée d'une vie qui n'a pas de fin.

Ceci nous donne donc une nouvelle solution du problème ; la *fonction* est en raison directe du *pouvoir*. Exercer la fonction avant le développement du pouvoir est extrêmement pernicieux pour l'organisme. Nous apprenons donc à patienter et à nous conformer à la Bonne Loi. On peut juger des progrès d'un homme par la bonne volonté qu'il met à travailler avec la nature et à se soumettre à la loi. Voilà pourquoi on appelle le Dharma tantôt la loi, tantôt le devoir ; car ces deux idées ont pour racine commune le principe que le Dharma est la nature intérieure à un moment donné de l'évolution, et la loi de la période de développement qui va suivre. Ceci explique pourquoi la moralité est une chose relative, pourquoi le devoir doit être différent pour chaque âme, suivant son degré d'évolution. Si nous appliquons ceci à des questions de bien et de mal, nous verrons qu'il nous sera possible de résoudre quelques-uns des problèmes de moralité les plus subtils, en les traitant d'après ce principe. Dans un Univers conditionnel, le bien et le mal absolus ne se rencontrent pas, seulement le bien et le mal relatifs. L'absolu n'existe que dans Ishvara, où on le trouvera éternellement.

Les différences sont donc nécessaires à notre conscience conditionnelle. Nous pensons par différences, nous sentons par différences et nous savons

par différences. Par les différences seules nous savons que nous sommes des hommes vivants et pensants. L'unité ne fait aucune impression sur la conscience. Les différences et la diversité : voilà qui rend possible le développement de la conscience. La conscience non conditionnelle échappe à notre compréhension. Nous ne pouvons penser que dans les limites de ce qui est séparé et conditionnel.

Il nous est possible maintenant de voir comment des différences se manifestent dans la nature, comment le facteur du temps intervient et comment, bien que tous aient la même nature et doivent atteindre le même but, il y a des différences dans le degré de l'évolution et, par conséquent, des lois appropriées à chaque degré. Voilà ce que nous, avons à comprendre avant de nous poser le problème complexe : Comment cette nature intérieure se développe-t-elle ? Le sujet est vraiment difficile. Pourtant les mystères du sentier de l'action pourront s'éclaircir pour nous, si nous comprenons la loi sous-jacente et si nous reconnaissons le principe de la vie évolutive.

Puisse Celui qui a donné à l'Inde pour note « tonique » le Dharma, illuminer, par Sa vie ascendante et immortelle, par Sa lumière resplendissante et inaltérable, nos obscures intelligences qui cherchent à tâtons Sa loi. Car Sa bénédiction, en descendant sur le suppliant qui cherche, permettra seule que Sa loi soit comprise par notre intelligence, que Sa loi se grave dans nos cœurs.

L'évolution

Nous allons étudier maintenant la deuxième partie du sujet abordé hier. Vous vous souvenez que j'ai divisé ce sujet, pour plus de facilité, en trois chapitres : les Différences, l'Évolution, le Problème du Bien et du Mal. Hier nous avons étudié la question des Différences et la raison pour laquelle différents hommes ont différents Dharmas. Je me permets de vous rappeler la définition du Dharma que nous avons adoptée : le Dharma signifie la nature intérieure, caractérisée par le degré d'évolution atteint, plus la loi déterminant la croissance dans la période évolutive qui va suivre. Je vous demanderai de ne pas perdre de vue cette définition, car sans elle vous ne pourriez appliquer le Dharma à ce que nous aurons à étudier dans le troisième chapitre de notre sujet. Sous le titre de « l'Évolution » nous allons étudier la manière dont le germe vital devient, par l'évolution, l'image parfaite de Dieu. Nous avons vu, souvenons-nous en, que la seule représentation possible de cette image de Dieu était dans la totalité des nombreux objets, constituant par leurs détails l'univers et que l'individu n'atteindrait la perfection qu'en jouant d'une manière parfaite son rôle particulier dans le formidable ensemble.

Avant de pouvoir comprendre l'Évolution, il nous faut trouver sa source et sa raison : une vie qui s'engage dans la matière avant de développer toutes sortes d'organismes compliqués. Nous partons de ce

principe que tout vient de Dieu et que tout est en Lui. Rien dans l'univers ne peut être exclu de Lui. Nulle vie qui ne soit Sa vie ; nulle force qui ne soit Sa force ; nulle énergie qui ne soit Son énergie ; nulles formes qui ne soient Ses formes ; toutes sont le résultat de Sa pensée. Voilà notre base. Voilà le principe où nous devons nous cantonner osant accepter tout ce qu'il implique, osant admettre toutes ses conséquences.

« La semence de tous les êtres », dit Shrî Krishna parlant comme suprême Ishvara, « voilà ce que Je suis, ô Arjuna ! Et il n'y a rien d'animé ou d'inanimé qui puisse exister privé de Moi. » (*Bhagavad Gita*, X, 39.) Ne craignons pas de prendre cette position centrale. N'hésitons pas, sous prétexte que les vies en cours d'évolution sont imparfaites, devant aucune des conclusions où pourrait nous conduire cette vérité.

Dans un autre verset, Il a dit : « Je suis la fraude du tricheur. Je suis aussi la splendeur des choses splendides. » (X, 36.) Quel est le sens de ces mots qui paraissent si étranges ? Comment expliquer cette phrase qui semble presque impie ? Non seulement nous trouvons énoncé, dans ce discours, notre principe fondamental, mais encore nous voyons que Manou enseigne exactement la même vérité : « De Sa propre Substance Il fait naître l'univers. » La vie, en émanant du Suprême, revêt voile après voile de Mâyâ, sous lesquels la vie doit développer par l'évolution toutes les perfections latentes en elle.

Mais on se demandera tout d'abord : Cette vie, émanant d'Ishvara, ne contient-elle pas, dès le principe, en elle-même, toutes choses déjà développées,

toute puissance manifestée, toute possibilité actuellement réalisée ? La réponse à cette question, maintes fois donnée en symboles, en allégories et en termes précis, est négative. La vie contient tout, potentiellement, mais rien d'abord de manifesté. Elle contient tout en germe, mais rien d'abord comme organisme développé.

La semence est ce qui est placé dans les flots immenses de la matière. Le germe seul est donné par la Vie du Monde. Ces germes venus de la vie d'Ishvara développent pas à pas, phase après phase, sur chaque échelon successivement, toutes les puissances présentes dans le Père générateur, nom que Se donne Ishvara dans la Gîtâ. Il le déclare encore : « Ma matrice est Mahat-Brahma ; en elle je place le germe ; telle est l'origine de tous les êtres, ô Bhârata. Quelle que soit la matrice où se forment les mortels, ô Kaunteya, Mahat-Brahma est leur matrice et je suis leur Père générateur. » (XIV, 3-4.)

De cette semence, de ce germe contenant toutes choses à l'état de possibilités, mais rien encore de manifesté, de cette semence doit évoluer une vie s'élevant, de niveau en niveau, de plus en plus haut, jusqu'à ce qu'il se forme un centre conscient capable d'atteindre, en s'élargissant, la conscience même d'Ishvara, mais tout en restant un centre susceptible de devenir un nouveau Logos ou Ishvara, afin de produire un nouvel univers.

Reprenons en détail cette immense vue d'ensemble. La vie qui se mêle à la matière ; voilà notre point de départ. Ces germes de vie, ces myriades de

semences, ou, pour employer l'expression des Upa-nishads, ces innombrables étincelles, émanent toutes de la Flamme unique qui est le Suprême Brahman. Il faut maintenant que, dans ces semences, s'éveillent des qualités. Ces qualités sont des forces, mais des forces manifestées à travers la matière. L'une après l'autre les forces apparaîtront. Elles constituent la vie d'Ishvara voilée dans la Mâyâ. Lente est la croissance dans les premières périodes et cachée, comme la graine est cachée sous terre quand elle plante sa racine en profondeur et envoie vers la surface sa tendre pousse, pour permettre l'apparition future du jeune arbre. Elle, germe en silence la semence divine, et les commencements reculés sont cachés dans les ténèbres, comme les racines sous la terre.

Cette force inhérente à la vie, ou plutôt ces forces innombrables que manifeste Ishvara pour permettre à l'univers d'exister, ces myriades de forces n'apparaissent pas, tout d'abord, dans le germe. Nul signe de son immense avenir, nul présage de ce qu'il deviendra plus tard. Il a été prononcé, relativement à cette manifestation dans la matière, une parole qui jette beaucoup de lumière sur la question, si nous parvenons à en saisir le sens intérieur et subtil : Shrî Krishna, parlant de Sa Prakriti, ou manifestation inférieure, dit : « La terre, l'eau, le feu, l'air, l'éther, Manas, Buddhi, et Ahankâra, tels sont les huit éléments de Ma Prakriti. Celle-ci est l'inférieure. » Puis il définit Sa Prakriti supérieure : « Connais Mon autre Prakriti, la supérieure, l'élément vital, ô puissant guerrier, qui maintient l'univers. » (VII, 4, 5.) Puis, un peu plus tard mais séparées des paroles qui

précèdent par de nombreux versets si bien que souvent le lien qui les relie échappe au lecteur, d'autres paroles sont prononcées : « Cette divine Mâyâ qui est la Mienne, formée par les Gunas, est difficile à percer. Ceux qui viennent à Moi, ceux-là peuvent pénétrer cette Mâyâ. » (VII, 14.) Cette Yoga-Mâyâ est, en vérité, difficile à percer. Beaucoup ne parviennent pas à La découvrir sous Son enveloppe de Mâyâ, tant elle est difficile à pénétrer. « Ceux qui sont dénués de Buddhi Me regardent, Moi le non-manifesté, comme manifesté. Ils ignorent Ma nature Suprême, impérissable, très excellente. Tous ne me découvrent pas sous le voile de Ma Yoga-Mâyâ. » (VII, 24, 25.) Il déclare ensuite que c'est Sa vie non manifestée qui imprègne l'univers. L'élément de vie, ou Prakriti supérieure, est non-manifesté ; la Prakriti inférieure est manifestée.

Il dit alors : « Du non-manifesté jaillit, à la naissance du jour, le flot des objets manifestés. Quand la nuit vient, ils se dissolvent de nouveau dans Ce qui est appelé le non-manifesté. » (VIII, 18.) Ceci se répète indéfiniment. Plus loin Il nous dit : « Aussi existe-t-il, en vérité, au-dessus du non-manifesté, un autre non-manifesté, éternel. Quand tous les êtres sont détruits, il n'est pas détruit. » (VIII, 20.) Il y a une distinction subtile entre Ishvara et l'image de Lui-même qu'Il envoie au dehors. L'image est le reflet du non-manifesté, mais Lui-même est le non-manifesté supérieur, l'éternel qui n'est jamais détruit.

Cela compris, nous arrivons à l'élaboration des facultés. Ici nous commençons vraiment notre évolution. Le flux vital s'est mêlé à la matière, afin que la semence fût placée dans un milieu matériel, rendant

l'évolution possible. C'est quand nous arrivons au début de la germination que la difficulté commence. Il faut, en effet, nous reporter, par la pensée, au temps où il n'existait dans ce soi embryonnaire ni raison, ni faculté imaginative, ni mémoire, ni jugement, enfin aucune des facultés mentales conditionnées que nous connaissons ; où toute la vie manifestée était celle que nous trouvons dans le règne minéral placée dans les conditions de conscience les plus basses. Les minéraux font preuve de conscience par leurs attractions et leurs répulsions, par la cohésion de leurs particules, par leurs affinités et leurs antipathies, mais elles ne montrent rien de cette conscience que l'on peut appeler le sentiment du « moi » et du « non-moi ».

Dans chacune de ces formes primitives du règne minéral commence à se développer la vie d'Ishvara. Non seulement il y a là l'évolution du germe de vie, mais Lui-même, dans toute Sa force et dans toute Sa puissance, est là, présent dans chaque atome de Son univers. Si elle est la vie mouvante qui rend l'évolution inévitable ; Si elle est la force qui dilate doucement les parois de la matière, avec une immense patience et un amour vigilant, empêchant qu'elles ne se brisent sous cette tension. Dieu, qui est Lui-même le Père de la vie, renferme en Lui-même cette vie, comme une Mère, développant la semence à Sa ressemblance. Il ne montre jamais, d'impatience, jamais de précipitation. Il veut bien prélever sur les siècles sans nombre tout le temps dont le petit germe peut avoir besoin. Le temps n'est rien pour Ishvara, car il est éternel et, pour Lui, tout EST. C'est une manifestation parfaite qu'Il veut. Aucune précipitation dans

Son travail. Nous verrons plus tard comment s'exerce cette patience infinie. L'homme, destiné à devenir l'image de son Père, reflète en lui-même le Soi avec lequel il fait un et dont il émane.

Il faut que la vie s'éveille. Mais comment ? Des coups, des vibrations amèneront l'essence intérieure à devenir active. La vie est excitée à l'action au contact des vibrations extérieures.

Ces myriades de semences de vie, encore inconscientes, enveloppées dans la matière, la nature les lance les unes contre les autres par les innombrables moyens dont elle dispose. Mais « la nature » n'est que le vêtement de Dieu, Sa manifestation la plus basse sur le plan matériel. Les formes se heurtent. Elles ébranlent ainsi les enveloppes matérielles extérieures qui recouvrent la vie, et la vie répond au coup par un tressaillement.

Peu importe la nature du coup. Ce qu'il faut avant tout, c'est que le coup soit violent. Toute expérience est utile. Tout ce qui frappe l'enveloppe avec assez d'énergie pour éveiller dans cette vie un tressaillement suffit, pour commencer. Il faut que la vie, au dedans, arrive à tressaillir. Ce sera l'éveil en elle d'une faculté naissante. D'abord, il n'y aura qu'un tressaillement intérieur, sans action sur l'enveloppe extérieure. Mais, à mesure que les coups succèdent aux coups, que vibration après vibration, il produit ses secousses de tremblement de terre, la vie intérieure envoie au dehors, à travers sa propre enveloppe, un frémissement qui est une réponse. Le coup a provoqué une réponse. Un degré de plus se trouve ainsi atteint : la réponse est donnée par la vie cachée et en traverse

l'enveloppe. Ces expériences se succèdent dans le règne minéral et dans le règne végétal. Dans le règne végétal, les réponses aux vibrations nées du contact commencent à montrer que la vie possède une nouvelle faculté, la sensation. La vie commence à faire preuve de ce que nous appelons des « impressions ». Autrement dit, elle répond d'une manière différente au plaisir et à la souffrance. L'essence du plaisir est l'harmonie. Tout ce qui procure du plaisir est harmonique. Tout ce qui fait souffrir est une dissonance. Pensez à la musique. Les notes harmoniques, frappées en un même accord, donnent à l'oreille une sensation agréable ; mais si vous frappez du doigt les cordes sans vous occuper des notes, vous produisez une dissonance qui fait souffrir l'oreille. Ce qui est vrai en musique est vrai partout. La santé est une harmonie, la maladie une dissonance ; la force est une harmonie, la faiblesse une dissonance ; la beauté est une harmonie, la laideur une dissonance. Partout, dans la nature, le plaisir signifie la réponse d'un être doué de sensation à des vibrations harmoniques et rythmiques ; et la souffrance signifie sa réponse aux vibrations dissonantes et non rythmiques. Les vibrations harmoniques ouvrent un canal se prêtant à l'expansion de la vie, et le courant, allant au dehors, constitue « le plaisir ». Les vibrations non harmoniques ferment les issues, en empêchant le courant de se produire, et cet empêchement constitue la souffrance²². Le cou-

²² L'étudiant devrait chercher à dégager toutes les applications de ce principe fondamental. Ce travail lui servirait beaucoup à fixer ses idées.

rant de vie allant au dehors vers des objets constitue ce que nous appelons « le désir ». Par suite, le plaisir devient la satisfaction du désir. Cette différence commence à se faire sentir dans le règne végétal. Un coup survient. Il est harmonique. La vie répond à ces vibrations harmoniques, se dilate et, dans cette dilatation, éprouve du « plaisir ». Un coup survient ; c'est une dissonance. La vie lui répond par une dissonance, est rejetée sur elle-même, et, dans cet arrêt, trouve une cause de « souffrance ». Les coups se succèdent sans trêve ni repos, et ce n'est qu'après avoir été répétés un nombre de fois infini qu'ils éveillent dans cette vie captive le sentiment de la distinction entre le plaisir et la souffrance. Établir des distinctions : telle est la seule manière dont notre conscience, pour le moment du moins, parvient à distinguer des objets entre eux. Prenons un exemple très familier. Si vous placez une pièce de monnaie dans la paume de votre main et si vous refermez les doigts sur cette pièce, vous la sentez ; mais, à mesure que la pression se prolonge, sans rien pour la modifier, le sentiment du contact disparaît dans la main et vous ne sauriez dire si votre main n'est pas vide. Remuez un doigt et vous sentez la pièce ; laissez la main immobile et la sensation disparaît. La conscience ne peut donc connaître les objets que par les différences et, quand la différence disparaît, la conscience cesse de répondre.

Nous arrivons à la faculté suivante manifestée dans l'évolution de la vie à travers le règne animal. La sensibilité au plaisir et à la souffrance est grande maintenant, et la faculté d'établir des rapports entre les objets et les sensations apparaît en germe ; nous l'ap-

pelons « la perception ». Que signifie ce mot ? Il signifie que la vie arrive à pouvoir établir un lien entre l'objet qui l'impressionne et la sensation par laquelle elle répond à cet objet. Quand cette vie naissante, au contact d'un objet extérieur, reconnaît en lui un objet donnant du plaisir ou de la douleur, nous disons que cet objet est perçu et que la faculté de percevoir ou d'établir des liens entre les mondes extérieur et intérieur est évoluée. Quand ce progrès est réalisé, la faculté mentale commence à germer et à croître dans l'organisme. Nous la trouvons chez les animaux supérieurs.

Prenons-la chez le sauvage, ce qui nous permettra de passer plus rapidement sur ces premières périodes. Nous trouvons le sentiment du « moi » et du « non-moi » surgissant lentement en lui, ces deux sentiments marchant de pair. Le « non-moi » le touche et le « moi » le sent ; le « non-moi » lui est agréable et le « moi » le sait ; le « non-moi » le fait souffrir et le « moi » éprouve cette souffrance. Une distinction est maintenant établie entre le sentiment qu'on regarde comme le « moi » et toutes les causes qu'on regarde comme le « non-moi ». Ici naît l'intelligence et la racine de la Soi-conscience commence à se développer. Autrement dit, il se forme un centre vers lequel tout converge du dehors et duquel tout diverge vers l'extérieur.

J'ai dit que les vibrations se répétaient. Cette répétition produit maintenant des résultats plus rapides. Elle amène à percevoir les objets agréables et, par là, permet d'atteindre le degré suivant l'attente du plaisir avant que le contact n'ait lieu. On reconnaît dans

l'objet celui qui a déjà donné du plaisir ; on s'attend à la répétition de ce plaisir. Cette attente est le premier signe de mémoire et le commencement de l'imagination. L'intellect et le désir s'entrelacent. L'attente amène donc une nouvelle qualité mentale à se manifester en germe. Quand existent la reconnaissance de l'objet et l'attente du plaisir que doit accompagner le retour de cet objet, le progrès suivant est de former et d'animer une image mentale de l'objet, son souvenir, d'où un flux de désir, un désir d'avoir cet objet, une aspiration vers cet objet et, finalement, la recherche de cet objet qui procure des impressions agréables. L'homme multiplie ainsi en lui les désirs actifs. Il désire le plaisir et, poussé par l'intellect, il se met à sa recherche. Pendant longtemps, il était resté dans la période animale. Jamais, alors, il ne recherchait un objet sans une sensation interne précise lui inspirant un besoin, besoin que le monde extérieur pouvait seul satisfaire. Revenons, un instant seulement, à l'animal. Qu'est-ce qui le pousse à l'action ? Le désir impérieux de se délivrer d'une sensation désagréable. Il a faim ; il désire de la nourriture ; il se met à sa recherche. Il a soif ; il veut se désaltérer et se met en quête d'eau. Il recherche donc toujours l'objet pouvant satisfaire son désir. Satisfaites son désir et il restera en repos. Chez l'animal point de mouvement spontané. L'impulsion doit venir du dehors. La faim, il est vrai, est éprouvée par le corps intérieur, mais celui-ci est extérieur relativement au centre de la conscience. Le degré d'évolution de la conscience peut être établi par le rapport existant entre les influences déterminantes extérieures et les mobiles spontanés. La conscience

inférieure est poussée à l'action par des influences extérieures à elle-même. La conscience supérieure est poussée à l'action par des mobiles venant du dedans.

Or, en étudiant le sauvage, nous voyons que la satisfaction du désir est la loi de son progrès. Comme ceci doit paraître étrange à beaucoup d'entre vous ! Manou a dit : « Chercher à se délivrer des désirs en les satisfaisant, c'est essayer d'éteindre le feu en y versant du beurre fondu. Il faut mater et maîtriser le désir. Il faut étouffer absolument le désir. »

Ceci est très certainement vrai, mais seulement quand l'homme atteint un certain degré d'évolution. Dans les premières phases, la satisfaction des désirs est la loi de l'évolution. Si l'homme ne satisfait pas ses désirs, il n'y a pas pour lui de progrès possible. Il faut réaliser que, dans cette période, il n'existe rien qui puisse s'appeler moralité. Nulle distinction entre le bien et le mal. Tout désir doit être satisfait. C'est lorsque ce centre conscient, qui vient de naître, cherche à satisfaire ses désirs — et alors seulement — qu'il peut se développer. Pendant cette phase primitive, le Dharma du sauvage ou de l'animal supérieur lui est imposé. Il n'a pas le choix. Sa nature intérieure, que distingue le développement du désir, demande à être satisfaite. La satisfaction de ce désir, telle est la loi de son progrès. Le Dharma du sauvage est donc de satisfaire tous ses désirs. Et vous ne trouvez pas en lui le sentiment du bien et du mal, pas la plus faible, pas la plus vague notion que la satisfaction des désirs puisse être défendue par une loi supérieure.

Sans la satisfaction des désirs, pas de dévelop-

pement possible. Ce développement doit précéder l'éveil de la raison et du jugement et l'acquisition des facultés plus hautes de la mémoire et de l'imagination. Tout cela doit prendre naissance dans la satisfaction du désir. L'expérience est la loi de la vie ; elle est la loi du progrès. Sans accumuler des expériences de tout genre, l'homme ne peut savoir qu'il vit dans un monde soumis à la Loi. La Loi a deux manières de parler à l'homme : le plaisir quand la Loi est observée, la souffrance quand on lui résiste. Si, dans cette phase peu avancée, les hommes ne faisaient pas toutes sortes d'expériences, comment apprendraient-ils l'existence de la Loi ? Comment arriveraient-ils à établir une distinction entre le bien et le mal, sans avoir fait l'expérience et du bien et du mal ? Les contraires seuls rendent l'existence d'un univers possible. Un moment arrive où ces contraires se présentent à la conscience sous forme de bien et de mal. Vous ne pouvez connaître la lumière sans l'obscurité, le mouvement sans le repos, le plaisir sans la souffrance. De même vous ne pouvez connaître le bien qui est l'harmonie avec la Loi sans connaître le mal qui est le désaccord avec la Loi. Le bien et le mal sont des contraires caractérisant une période plus avancée de l'évolution humaine, et l'homme ne peut arriver à apprécier ce qui les distingue sans avoir fait l'expérience de l'un et de l'autre.

Et maintenant se produit un changement. L'homme est arrivé à un certain degré de discernement. Laisse à lui-même d'une façon absolue, il arriverait avec le temps à reconnaître que certaines choses lui sont favorables, que certaines le fortifient, que certaines

exaltent sa vie ; que d'autres, de même, l'affaiblissent et diminuent sa vie. L'expérience lui enseignerait tout cela. Avec l'expérience pour seul maître, il parviendrait à distinguer le bien du mal, identifierait le sentiment agréable qui exalte la vie avec le bien, et le sentiment pénible qui la diminue avec le mal, et arriverait ainsi à conclure que toute félicité et tout progrès ont leur source dans l'obéissance à la Loi. Mais il faudrait très longtemps à cette intelligence naissante pour comparer entre elles les expériences agréables et pénibles et ces expériences, difficiles à comprendre, où ce qui a d'abord donné du plaisir devient, par l'excès, une cause de souffrance — et en déduire ensuite le principe de la Loi. Il se passerait très longtemps avant qu'elle ne puisse réunir d'innombrables expériences et en déduire l'idée que ceci est bien, que cela est mal. Mais cette déduction, elle n'y arrive pas par ses seuls moyens. Des mondes passés, viennent à elle certaines Intelligences d'une évolution plus haute que la sienne, des Maîtres qui viennent aider son développement, prendre en main sa croissance, lui apprendre l'existence d'une loi posant les conditions de son évolution et qui augmentera son bonheur, son intelligence et sa force. En réalité la Révélation venant de la bouche d'un Maître, hâte l'évolution et, au lieu d'être laissé aux lents enseignements de l'expérience, l'homme trouve dans les paroles d'un supérieur et dans leur expression de la loi une aide à son développement.

Le Maître vient et dit à cette intelligence naissante : « En tuant cet homme, tu commettras une action que je défends, d'autorité divine ; cette action est mau-

vaise ; elle te rendra malheureux. » Le Maître dit : « Il est bien de secourir ceux qui meurent de faim ; cet affamé est ton frère, nourris-le, ne le laisse pas mourir de faim ; partage avec lui ce que tu possèdes ; cette action est bonne et, si tu obéis à cette loi, tu t'en trouveras bien. » Des récompenses sont montrées pour attirer l'intelligence naissante vers le bien, des punitions et des menaces pour la détourner du mal. La prospérité terrestre est associée à l'obéissance à la loi, l'infortune terrestre à sa transgression.

Cette déclaration de la loi : que le malheur est la conséquence de ce que la loi défend, et le bonheur la conséquence de ce qu'elle ordonne, stimule l'intelligence naissante. Celle-ci méconnaît la loi et, le châtimement venant, ensuite, elle souffre. Puis elle dit : « Le Maître m'avait prévenue. » Le souvenir d'un commandement confirmé par l'expérience fait sur la conscience une impression bien plus rapide et plus forte que l'expérience seule, sans la révélation de la loi. Cette déclaration de ce que les savants appellent les principes fondamentaux de la moralité — à savoir que certains genres d'action retardent l'évolution et que d'autres l'accélèrent — cette déclaration est pour l'intelligence un immense stimulant.

L'homme refuse-t-il d'obéir à la loi ? Il est alors livré aux dures leçons de l'expérience. Dit-il : « Je veux cet objet bien que la loi l'interdise » ? Il est alors livré aux enseignements sévères de la douleur, et le fouet de la souffrance lui apprend la leçon qu'il n'a pas voulu recevoir des lèvres de l'amour.

Que cela est fréquent de nos jours ! Que de fois

un jeune homme raisonneur et infatué de lui-même refuse d'écouter la loi, refuse d'écouter l'expérience et ne tient aucun compte des enseignements du passé ! Le désir, chez lui, l'emporte sur l'intelligence. Son père a le cœur brisé. « Mon fils, dit-il, mon fils est plongé dans le vice ; il se laisse aller au mal. Je lui ai montré à bien agir mais il est devenu menteur. J'ai le cœur brisé par sa conduite. » Mais Ishvara, Père plus tendre qu'aucun père terrestre, reste patient. Car il est dans le fils autant que dans le père. Il est en lui et l'instruit de la seule manière que cette âme consente à accepter. Le jeune homme n'avait voulu écouter ni l'autorité, ni l'exemple. Il faut qu'à tout prix le principe mauvais qui retarde son évolution soit arraché en lui. S'il refuse de s'instruire par la douceur, qu'il s'instruise par la souffrance, qu'il s'instruise par l'expérience. Qu'il se plonge dans le vice pour éprouver ensuite l'amère douleur qui vient d'avoir foulé aux pieds la loi. Rien ne presse. Si la leçon est pénible à apprendre, au moins il l'apprendra sûrement. Dieu est en lui et pourtant le laisse aller à sa guise. Que dis-je ? Il lui ouvre même le chemin. À la demande du jeune homme, Dieu répond : « Mon enfant, si tu refuses d'écouter, fais ce que tu désires et sois instruit par ta douleur brûlante et l'amertume de ta dégradation. Je reste avec toi, te surveillant, toi et tes actions, car j'accomplis la loi et je suis le Père de ta vie. Tu apprendras, dans la fange de la dégradation, à ne plus désirer, leçon que tu n'as pas voulu recevoir de la sagesse et de l'amour. »

Voilà pourquoi Il dit, dans la Gîtâ : « Je suis la fraude du tricheur. » Car, toujours patient, Il travaille

pour la fin glorieuse et nous fait prendre des chemins pénibles quand nous ne voulons pas suivre les chemins unis. Nous, incapables de comprendre cette compassion infinie, nous interprétons mal ses intentions ; mais Il poursuit son œuvre, avec la patience de l'éternité, pour arriver à ce que le désir soit totalement extirpé et que son fils puisse être parfait comme son Père qui est aux Cieux est parfait.

Abordons la période suivante. Certaines grandes lois de développement sont générales. Nous avons appris à attacher à certaines choses le caractère de bien et à d'autres celui de mal. Chaque nation se fait une idée spéciale de la moralité. Bien peu savent comment cette idée s'est formée et quels sont ses côtés faibles. Pour l'ordinaire de la vie elle est suffisante. L'expérience de la race, guidée par la loi, lui a montré que certaines actions retardaient l'évolution tandis que d'autres l'accéléraient. La grande loi de l'évolution méthodique succédant aux phases initiales est celle qui gouverne les quatre pas successifs que fait le développement subséquent de l'homme. Elle s'affirme quand l'homme a atteint un point déterminé, quand son enseignement préliminaire a pris fin. Cette loi existe chez toutes les nations dont l'évolution a atteint un certain niveau, mais elle a été proclamée par l'Inde ancienne comme étant la loi définie de la vie évoluant, la progression que suit l'âme dans sa croissance, le principe sous-jacent qui permet de comprendre le Dharma et de s'y conformer. Le Dharma — souvenez-vous en — comprend deux éléments : la nature intérieure au point où elle est arrivée et la loi déterminant son développement dans la période qui

va s'ouvrir pour elle. Le Dharma doit être proclamé pour chacun. Le premier Dharma est celui du service. Quel que soit le pays où les âmes sont nées, du moment qu'elles ont laissé derrière elles les périodes préliminaires, leur nature intérieure exige qu'elles soient soumises à la discipline du service et qu'elles acquièrent, en servant, les qualités nécessaires à leur croissance dans la période qui commence. La faculté d'agir avec indépendance est alors très restreinte. Dans cette période relativement peu avancée, il y a plus de tendance à céder aux impulsions extérieures qu'à manifester un jugement tout formé, prenant un parti déterminé émanant du dedans. Dans cette classe nous voyons tous ceux qui se rattachent au type du serviteur. Rappelez-vous les sages paroles de Bhîshma. Si les caractères distinctifs du Brahmane se trouvent dans un Shûdra et manquent dans un Brahmane, alors ce Brahmane n'est pas un Brahmane et ce Shûdra n'est pas un Shûdra. En d'autres termes, les traits distinctifs de la nature intérieure déterminent le degré de développement de cette âme et lui impriment le cachet de l'une des grandes divisions naturelles. Quand la faculté initiative est faible, la raison pauvre et peu développée, le Soi inconscient de ses hautes destinées et influencé surtout par ses désirs, quand il a encore à se développer en satisfaisant la plupart, sinon la totalité de ses désirs, alors le Dharma de cet homme est de servir et ce n'est que par l'accomplissement de ce Dharma qu'il peut se conformer à la loi évolutive qui le mènera à la perfection. Un tel homme est un Shûdra, quel que soit le nom qu'on lui donne dans les différents pays. Dans l'Inde

ancienne, les âmes présentant les caractères distinctifs de ce type naissaient dans les classes convenant à leur besoin, car des Devas guidaient leur naissance. De nos jours c'est la confusion qui règne.

Quelle est dans cette période la loi de la croissance ? — L'obéissance, la dévotion, la fidélité. Telle est la loi de la croissance pour cette période. L'obéissance, parce que le jugement n'est pas développé ; l'homme qui a pour Dharma le service doit obéir aveuglément à celui qu'il sert. Il ne lui appartient pas de discuter les ordres de son supérieur ni d'examiner si les actions qu'on exige de lui sont sages. Il a reçu un ordre et sous Dharma est d'obéir. C'est pour lui la seule manière de s'instruire. On hésite à admettre cette doctrine, mais elle est vraie. Je vais prendre un exemple qui va paraître très clair : l'exemple d'une armée et d'un simple soldat sous les ordres de son capitaine. Si chaque soldat soumettait à son jugement personnel les ordres venant du général et s'il disait : « Ceci n'est pas bon, car à mon avis voilà l'endroit où je serais le plus utile », que deviendrait l'armée ? Le soldat est fusillé quand il désobéit, car son devoir est l'obéissance. Votre jugement est-il faible ? Êtes-vous surtout déterminé par les influences extérieures ? Ne pouvez-vous être heureux sans être entouré de bruit, de tumulte, de fracas ? Alors votre Dharma est de servir, quel que soit le lieu de votre naissance ; et vous êtes heureux si votre Karma vous place dans une position où la discipline puisse vous former.

L'homme apprend donc à se préparer au degré suivant. Le devoir de tous ceux dont la position confère l'autorité est de se rappeler que le Dharma d'un Shû-

dra est accompli quand il est obéissant et fidèle à son maître et de ne pas s'attendre à ce qu'un homme arrivé à ce degré d'évolution manifeste des vertus plus hautes. Lui demander la sérénité dans les souffrances, la pureté de la pensée et le pouvoir de supporter les privations sans murmurer, serait lui demander trop. Si en nous-mêmes ces qualités sont souvent absentes, comment nous attendre à les trouver dans ce que nous appelons les classes inférieures ? Le devoir du supérieur est de manifester les vertus supérieures, mais il n'a aucunement le droit de les exiger de ses inférieurs. Si le serviteur fait preuve de fidélité et d'obéissance, son Dharma est parfaitement accompli et ses autres fautes devraient être, non pas punies, mais indiquées avec douceur par le maître ; car, en agissant ainsi, le maître, instruit cette âme plus jeune. Une âme-enfant devrait être guidée avec douceur dans le sentier. Sa croissance ne devrait pas être arrêtée par nos duretés, comme elle l'est généralement.

L'âme, ayant donc appris cette leçon dans bien des naissances, s'est par là conformée à la loi de sa croissance et, fidèle à son Dharma, s'est rapprochée de la période suivante, pendant laquelle elle doit apprendre à exercer pour la première fois le pouvoir en acquérant de la richesse. Le Dharma de cette âme est alors de développer toutes les qualités mûres maintenant pour le développement et qui s'épanouissent en menant le genre de vie demandé par la nature intérieure, c'est-à-dire en adoptant une des occupations exigées dans la période suivante où l'acquisition des richesses est un mérite. Car le Dharma d'un Vaishya, dans tous les pays du monde, est de développer en

lui-même certaines facultés caractéristiques. L'esprit de justice, l'équité dans ses rapports avec autrui, la faculté de ne pas se laisser détourner du but par de simples raisons de sentiment, le développement de qualités comme la finesse et la perspicacité, tout en sachant tenir la balance égale entre des devoirs contradictoires, l'habitude de payer loyalement dans des affaires loyales, un esprit pénétrant, la frugalité, l'absence de gaspillage et de prodigalité, la règle d'exiger de chaque serviteur le service qu'il doit rendre et de payer des salaires justes, mais rien de plus ; voilà les traits distinctifs qui préparent à un développement plus avancé. C'est un mérite, chez le Vaishya, d'être frugal, de refuser de payer plus qu'il ne doit, d'exiger dans les transactions l'exactitude et la droiture. Tout cela fait naître des qualités nécessaires et qui contribueront à la perfection future. Pour commencer, ces qualités sont parfois peu sympathiques mais, envisagées à un point de vue plus élevé, elles constituent le Dharma de cet homme. Si ce Dharma n'est pas accompli, des points faibles subsisteront dans le caractère. Ils se manifesteront plus tard et nuiront à l'évolution. La libéralité est assurément la loi de son développement ultérieur, de l'homme négligent ou qui paye plus que de raison. Il doit amasser des richesses par la pratique de la frugalité et de l'exactitude, puis dépenser ces richesses en nobles acquisitions et en subsides aux savants, ou bien les consacrer à des entreprises sérieuses qui ont pour objet le bien public. Amasser avec énergie et finesse et dépenser avec soin, discernement et libéralité, voilà le Dharma

d'un Vaishya, la manière dont sa nature se manifeste et la loi de sa croissance ultérieure.

Ceci nous amène au degré suivant, celui des rois et des guerriers, des batailles et des luttes, où la nature intérieure est combative, agressive, querelleuse, sachant tenir sa place et prête à défendre chacun dans l'exercice de ses droits. Le courage, l'intrépidité, la générosité magnifique, le sacrifice de la vie dans la défense des faibles et l'accomplissement des devoirs personnels — tel est le Dharma du Kshatriya. Son devoir est de protéger ce qui lui est confié contre toute agression extérieure. Cela peut lui coûter la vie mais peu importe. Il doit faire son devoir.

Protéger, garder, voilà son travail. Sa force doit servir de barrière entre le faible et l'oppresseur, entre l'être sans défense et ceux qui voudraient le fouler aux pieds. Il a raison de faire la guerre et de lutter dans la jungle contre les bêtes fauves. Ne comprenant pas ce qu'est l'évolution, ni ce qu'est la loi de la croissance, vous êtes épouvantés par les horreurs de la guerre. Mais les grands Rishis, qui l'ont voulu ainsi, savaient qu'une âme faible ne peut jamais atteindre la perfection. Vous ne pouvez acquérir la force sans le courage. Or, ni la fermeté ni le courage ne peuvent s'acquérir sans affronter le danger, sans être prêt à renoncer à la vie quand le devoir en demande le sacrifice. Sentimental et impressionnable, notre pseudo-moraliste recule devant cette doctrine. Mais il oublie que, dans toute nation, il est des âmes ayant besoin de cette école et dont l'évolution intérieure dépend de la manière dont elles en profitent. J'en appelle de nouveau à Bhîshma, incarnation du Dharma, et je me

souviens de ses paroles : « C'est le devoir du Kshatriya d'immoler ses ennemis par milliers, si son devoir de protecteur le lui impose. » La guerre est terrible ; les combats sont affreux ; ils font bondir nos cœurs l'horreur, et les tortures des corps mutilés et déchirés nous font frémir. Ceci provient en grande partie de ce que l'illusion de la forme nous domine complètement. Le corps est uniquement destiné à aider l'évolution de la vie intérieure. La vie a-t-elle appris tout ce que le corps peut lui donner ? Que ce corps disparaisse et que l'âme soit libre de reprendre un corps nouveau qui lui permette de manifester des facultés plus hautes. Nous ne saurions percer la Mâyâ du Seigneur. Nos corps, que voici, peuvent périr périodiquement, mais chaque mort est une résurrection à une vie supérieure. Le corps lui-même n'est rien de plus qu'un vêtement dont l'âme se revêt. Quel sage voudrait voir le corps éternel ? Nous donnons à notre enfant un petit vêtement et le changeons quand l'enfant grandit. Lui ferez-vous un vêtement de fer pour arrêter sa croissance ? Or ce corps est notre vêtement. Sera-t-il donc de fer pour être impérissable ? L'âme n'a-t-elle pas besoin d'un corps nouveau pour atteindre un degré de développement plus avancé ? Alors, que le corps disparaisse. Telle est la leçon difficile qu'apprend le Kshatriya. Il fait donc l'abandon de sa vie physique et, dans cet abandon, son âme acquiert l'esprit de renoncement ; elle apprend l'endurance, la confiance en soi, la consécration d'elle-même à un idéal, la fidélité à une cause, et le Kshatriya donne joyeusement son corps comme prix de ces vertus, l'âme immortelle s'élevant triomphante pour

se préparer à une vie plus belle. Enfin vient la dernière période celle de l'enseignement. Le Dharma est ici d'enseigner. L'âme doit avoir assimilé toutes les expériences inférieures avant de pouvoir enseigner. Si elle n'avait pas traversé toutes ces périodes antérieures et obtenu la sagesse par l'obéissance, l'effort et la lutte, comment enseigner ? L'homme est arrivé à ce degré d'évolution où l'expansion naturelle de sa nature intérieure le pousse à instruire ses frères plus ignorants. Ces qualités ne sont pas artificielles. Elles sont naturelles et innées et se manifestent partout où elles existent. Un Brahmane n'est pas un Brahmane si, par son Dharma, il n'est pas né instructeur. A-t-il acquis des connaissances et une naissance favorable ? C'est pour devenir instructeur.

La loi de son développement est la connaissance, la pitié, le pardon des offenses, la sympathie pour toute créature. Quel Dharma différent ! Mais comment le Brahmane pourrait-il éprouver de la sympathie pour toute créature s'il n'avait pas appris à sacrifier son existence à l'appel du devoir ? Les batailles elles-mêmes ont appris au Kshattriya à devenir plus tard l'ami de toute créature. Quelle est pour le Brahmane la loi de son développement ? Il ne doit jamais perdre l'empire sur soi-même. Il ne doit jamais être emporté. Il doit toujours faire preuve de douceur. Autrement il manque à son Dharma. Il doit être absolument pur. Il ne doit jamais mener une vie indigne. Il doit se détacher des objets terrestres, s'ils exercent une action sur lui. Est-ce là un idéal impossible ? Je ne fais qu'énoncer la loi, celle que les Grands Êtres ont énoncée jadis. Mes paroles ne sont qu'un faible écho des leurs. La

loi nous a donné ce modèle. Qui osera l'amoindrir ? Si Shri Krishna lui-même a proclamé cet idéal comme le Dharma du Brahmane, c'est que telle doit être la loi de son développement, et le but de son développement est la libération. La libération l'attend, mais seulement s'il manifeste les qualités qu'il doit avoir acquises et s'il se conforme au modèle sublime qu'est son Dharma. À ces conditions seulement, il a droit au nom de Brahmane.

L'idéal est si beau que tous les hommes sérieux et réfléchis y aspirent. Mais la sagesse intervient et dit : « Oui, il t'appartiendra, mais il faut le gagner. Il doit croître ; il faut travailler. L'idéal est véritablement à toi, mais pas avant que tu n'en aies payé le prix. »

Il est important de comprendre, pour notre propre croissance et pour celle des nations, que cette distinction entre les Dharmas dépend du degré de l'évolution et de savoir reconnaître notre propre Dharma aux traits distinctifs que nous trouvons dans notre nature. Si nous présentons à une âme qui n'y est pas préparée un idéal si élevé qu'elle n'en soit pas émue, nous entravons son évolution. Si vous offrez à un paysan l'idéal d'un Brahmane, vous lui offrez un idéal impossible à poursuivre et, conséquemment, il ne fera rien. Quand vous avez adressé à un homme des paroles qui ne sont pas à sa portée, cet homme sait que vous avez déraisonné, car vous lui avez enjoint de faire ce dont il est incapable. Votre folie lui a présenté des mobiles qui ne le touchent pas. Plus sages étaient les maîtres d'autrefois. Ils donnaient aux enfants des friandises, et plus tard les leçons plus avancées. Nous, dans notre habileté, nous faisons valoir, aux yeux du

pécheur le plus abject, des mobiles à ne toucher que le plus grand saint et ainsi, au lieu d'aider son évolution, nous l'entravons. Placez votre propre idéal aussi haut que possible, mais n'imposez pas votre idéal à votre frère. La loi de sa croissance peut être entièrement différente de la vôtre. Apprenez la tolérance qui aide chaque homme à faire, là où il est, ce qu'il est bon pour lui de faire et ce que sa nature le pousse à accomplir. Le laissant à sa place, aidez-le. Apprenez cette tolérance qui n'éprouve d'éloignement pour personne (même pour les pécheurs), qui voit une divinité à l'œuvre dans chaque homme et se tient près de lui pour l'aider. Au lieu de rester à l'écart, au faîte de quelque pic spirituel, et de prêcher à cet homme une doctrine de renoncement qui le dépasse absolument, faites servir, pour instruire sa jeune âme, son égoïsme supérieur à la destruction de son égoïsme inférieur. Ne dites pas au paysan que, s'il n'est pas laborieux, il forfait à son idéal. Dites-lui plutôt : « Voilà votre femme, vous l'aimez ; elle meurt de faim. Travaillez pour la nourrir. » Et faisant valoir ce mobile, certainement égoïste, vous ferez plus pour l'avancement de cet homme qu'en dissertant devant lui sur Brahman, le non-conditionnel et le non-manifesté. Apprenez la signification du Dharma et vous pourrez être utile au monde.

Je ne veux pas abaisser d'une ligne votre propre idéal. Vous ne sauriez viser trop haut. Le seul fait que vous pouvez le concevoir vous permet de l'atteindre, mais n'en fait pas pour cela l'idéal de votre frère moins développé et plus jeune. Prenez pour objectif ce que vous pouvez imaginer de plus sublime dans la pensée

et dans l'amour ; mais, en prenant cet objectif, tenez compte des moyens comme de la fin, de vos forces comme de vos aspirations. Que vos aspirations soient hautes : elles seront, pour votre existence prochaine, les germes de facultés nouvelles. En gardant toujours un idéal élevé, vous vous en rapprocherez, et ce que vous désirez avec ardeur aujourd'hui, vous le deviendrez dans l'avenir. Mais il faut avoir la tolérance de celui qui sait, et la patience, qui est divine. Tout ce qui est à sa place est en bonne place. À mesure que la nature supérieure se développe, il devient possible de faire appel aux qualités telles que l'abnégation, la pureté, le dévouement absolu, enfin la volonté fortement tendue vers Dieu. Voilà l'idéal à réaliser par les hommes les plus avancés. Élevons-nous vers lui graduellement, de peur de manquer complètement notre but.

Le bien et le mal

Pendant nos deux dernières réunions, nous avons porté notre attention et fixé notre pensée sur ce que je puis appeler le côté théorique, dans une très large mesure, de ce problème compliqué et difficile. Nous avons essayé de comprendre comment naissent les différences naturelles. Nous avons essayé de saisir cette idée sublime : que ce monde, d'abord simple germe vital donné par Dieu, doit croître jusqu'à devenir l'image de Celui dont il émane. La perfection de cette image ne peut s'atteindre — nous l'avons vu — que par la multiplicité d'objets finis. La perfection consiste en cette multiplicité, mais cette même multiplicité qui s'offre à nos yeux implique nécessairement la limitation de chaque objet. Nous avons alors trouvé qu'en vertu de la loi du développement la nature intérieure évoluant devait présenter dans l'univers, en un seul et même moment, toutes les variétés possibles. Ces différentes natures ayant atteint chacune un degré d'évolution différent, nous ne pouvons avoir pour toutes les mêmes exigences, ni nous attendre à ce que toutes remplissent les mêmes fonctions. Il faut étudier la moralité au point de vue des hommes qui doivent la pratiquer. En décidant ce qui est bien et ce qui est mal pour un individu donné, il faut considérer le degré de développement atteint par cet individu. Le bien absolu n'existe que dans Ishvara. Notre *bien* et notre *mal* dépendent, dans une large mesure, du degré d'évolution atteint par chacun de nous.

Je vais essayer ce soir d'appliquer cette théorie à la manière de vivre. Il faut examiner si, au cours de notre étude, nous avons gagné une idée rationnelle et scientifique de ce qu'est la moralité, afin de ne plus partager les notions confuses répandues de nos jours. Nous voyons bien tel idéal présenté comme devant être réalisé dans la vie, mais nous trouvons aussi que les hommes sont absolument incapables même de le prendre pour objectif. Nous constatons la divergence la plus regrettable entre la foi et la pratique. La moralité n'est pas sans avoir ses lois. Comme tout ce qui est dans l'univers l'expression de la pensée divine, la moralité, elle aussi, a ses conditions et ses limites. Par là il peut devenir possible de voir sortir un cosmos du chaos moral présent et d'apprendre des leçons morales pratiques qui permettront à l'Inde de croître, de se développer, de redevenir un modèle pour le monde, de retrouver son antique grandeur et de manifester de nouveau sa spiritualité d'autrefois.

On compte chez les peuples occidentaux trois écoles de morale. Il faut nous rappeler que la pensée occidentale a une très grande influence sur l'Inde, tout particulièrement sur la génération qui grandit et sur laquelle reposent les espérances de l'Inde. Il est donc nécessaire d'avoir quelques notions sur les écoles de morale, différentes par leurs théories, et leurs enseignements, qui existent en Occident, quand ce ne serait que pour apprendre à éviter ce qu'elles ont d'étroit et leur emprunter ce qu'elles peuvent offrir de bon.

Une certaine école dit que la révélation de Dieu est la base de la morale. À cela ses adversaires répliquent

qu'il existe dans ce monde bien des religions et que chacune a sa révélation particulière. Cette variété d'écritures sacrées rend difficile, a-t-on dit, d'affirmer qu'une seule révélation doive être considérée comme fondée sur l'Autorité suprême. Que chaque religion considère sa propre révélation comme supérieure aux autres, cela est naturel ; mais comment, dans ces controverses, le chercheur pourrait-il se former une opinion ?

On dit encore que cette théorie pêche par la base, comme tous les codes de morale établis sur une révélation donnée une fois pour toutes. Pour qu'une loi morale puisse être utile au siècle qui l'a reçue, il faut que son caractère soit approprié à celui du siècle. À mesure qu'une nation évolue et que des milliers et des milliers d'années passent sur elle, nous voyons que ce qui convenait à la nation en bas âge ne convient plus à la nation arrivée à l'âge viril. Beaucoup de préceptes, jadis utiles, ne le sont plus aujourd'hui, les conditions actuelles étaient différentes. Cette difficulté est reconnue et trouve sa réponse dans les Écritures Hindoues, si nous les étudions à leur tour, car elles offrent une immense variété d'enseignements moraux, convenant à toutes les catégories d'âmes en cours d'évolution. Il y a là des préceptes si simples, si clairs, si précis et si impératifs, que l'âme la plus jeune peut en faire son profit. Mais nous voyons aussi que les Rishis ne considéraient pas ces préceptes comme applicables à l'avancement d'une âme déjà très développée. La sagesse antique nous apprend que certains enseignements étaient encore donnés à quelques âmes avancées, enseignements qui à cette époque

étaient tout à fait inintelligibles pour les masses. Ces enseignements étaient réservés à un cercle intérieur formé des âmes ayant atteint la maturité de la race humaine. La religion hindoue a toujours regardé la pluralité des écoles de morale comme nécessaire au développement de l'homme. Mais, chaque fois que dans une grande religion ce principe n'est pas posé, vous trouvez une certaine morale théorique qui n'est pas en rapport avec les besoins croissants du peuple. Elle a par suite quelque chose de chimérique et nous donne le sentiment qu'il n'est pas raisonnable de permettre aujourd'hui ce qui était permis à une humanité dans l'enfance. D'autre part vous trouvez, parsemés dans toute Écriture, des préceptes du caractère le plus élevé auxquels peu sont capables d'obéir, même en intention. Quand un commandement approprié à un être presque sauvage est déclaré obligatoire pour tous ; quand, émanant de la même source que le commandement donné au saint, il s'adresse aux mêmes hommes, alors naît en nous le sentiment que cela ne doit pas être et il en résulte un certain trouble dans nos idées.

Une autre école a pris naissance elle donne comme base à la morale l'intuition et dit que Dieu parle à chaque homme par la voix de sa conscience. Elle soutient que peuple après peuple reçoit la révélation, mais que nous ne sommes liés par aucun livre particulier : la conscience est l'arbitre suprême. On objecte à cette théorie que la conscience d'un homme a la même autorité que celle d'un autre. Si votre conscience diffère de celle d'autrui, comment décider entre conscience et conscience, entre la conscience du paysan ignorant

et la conscience du mystique illuminé ? Si, admettant le principe de l'évolution, vous dites qu'il faut prendre pour juge la conscience la plus haute qui puisse se rencontrer dans votre race, l'intuition ne peut plus servir de base solide à la morale et, par le fait même que vous admettez la variété, vous détruisez le roc sur lequel vous vouliez bâtir. La conscience est la voix de l'homme intérieur qui se rappelle les leçons du passé. Cette expérience qui se perd dans la nuit des temps lui permet de juger aujourd'hui telle ou telle ligne de conduite. La soi-disant intuition est le résultat d'incarnations infinies. Du nombre des incarnations dépend l'évolution d'une mentalité déterminant, pour l'homme présent, la qualité de la conscience. Une intuition comme celle-là, sans rien de plus, ne saurait être en morale un guide suffisant. Il nous faut une voix qui commande et non la confusion des langues. Nous avons besoin de l'autorité du maître et non de la rumeur confuse des foules.

La troisième école de morale est l'école utilitaire. Ses vues, telles qu'elles sont généralement présentées, ne sont ni raisonnables, ni satisfaisantes. Quelle est la maxime de cette école ? « Le bien est ce qui contribue au plus grand bonheur du plus grand nombre. Le mal est ce qui ne contribue pas au plus grand bonheur du plus grand nombre. »

Cette maxime ne supporte pas l'analyse. Remarquez les mots : *le plus grand bonheur du plus grand nombre*. Une restriction semblable rend cette maxime inacceptable pour l'intelligence éclairée. Il ne s'agit pas de majorité quand l'humanité est en jeu. Une seule vie est sa racine, un seul Dieu est son but. Vous

ne pouvez séparer le bonheur d'un homme du bonheur de son semblable. Vous ne pouvez briser le roc solide de l'unité et, prenant la majorité, lui accorder le bonheur en laissant de côté la minorité. Ce système méconnaît l'unité inviolable de la race humaine ; sa maxime ne peut donc servir de base à la morale. Cette insuffisance résulte de ce que, par le fait de l'unité, un homme ne peut être parfaitement heureux si tous les hommes ne sont pas parfaitement heureux. Son bonheur est incomplet tant qu'un seul être reste isolé et malheureux. Dieu n'établit pas de démarcation entre isolés et majorités, mais donne une vie distincte à l'homme et à toutes les créatures. La vie de Dieu est la seule vie dans l'univers, et le bonheur parfait de cette vie est le but de l'univers.

D'autre part, la maxime en question constitue un mobile insuffisant ; elle ne fait appel qu'à l'intelligence développée, c'est-à-dire à l'âme déjà très avancée. Adressez-vous à l'homme du monde ordinaire, à une personne égoïste. Dites à cet homme : « Il faut pratiquer le renoncement, la vertu et la moralité parfaite, même si cela doit vous coûter la vie. »

Que vous répondra-t-il ? Un homme semblable dira : « À quoi bon faire tout cela pour la race humaine, pour des hommes à naître et que je ne verrai jamais ? »

« — Si vous prenez la maxime citée comme définition du bien et du mal, alors le martyr devient la plus grande dupe que l'humanité ait jamais produite, car il laisse échapper toutes les chances de bonheur et ne reçoit rien en échange. Vous ne pouvez accepter cette définition, sauf dans le cas où il s'agit d'une belle

âme, très développée et, sinon tout à fait spirituelle, du moins susceptible d'une spiritualité naissante. Il y a des hommes, comme William Kingdon Clifford, qui ont donné à la doctrine utilitaire un caractère d'élévation sublime. Clifford, dans son *Essai sur la Morale*, fait appel à l'idéal le plus haut et enseigne le renoncement dans les termes les plus nobles. Or il ne croyait pas à l'immortalité de l'âme. À l'heure de la mort prochaine, il sut se tenir près de la tombe, croyant qu'elle était la fin de tout, et prêcher que la plus haute vertu est seule digne d'un homme véritable car il la doit à un monde qui lui a tout donné. Bien peu d'âmes savent trouver, dans une perspective aussi sombre, une inspiration aussi belle. Il nous faut une définition du bien et du mal qui inspire tous les hommes, qui fasse appel à tous et non pas seulement à ceux qui ont le moins besoin de son aiguillon.

Qu'est-il sorti de toutes ces controverses ? La confusion et pis encore : une acceptation extérieure de la révélation qu'en réalité on laisse de côté. Nous avons, en somme, une révélation modifiée par l'usage. Voilà où nous fait aboutir cette confusion. Théoriquement la révélation est regardée comme l'autorité. Dans la pratique on en fait abstraction, parce qu'on la trouve souvent imparfaite. Conséquence absurde : ce qui est déclaré l'autorité est rejeté dans la vie et l'homme mène, au petit bonheur, une existence illogique, sans rime ni raison, sans avoir pour base aucun système précis et rationnel.

Pouvons-nous trouver dans l'idée du Dharma une base plus satisfaisante, une base sur laquelle puisse être intelligemment édifiée la manière de vivre ?

Que l'individu soit arrivé, dans son évolution, à un niveau peu avancé ou à un niveau très élevé, l'idée du Dharma implique l'existence d'une nature intérieure se développant au cours de sa croissance. Nous avons vu que le monde dans son ensemble évolue, évolue de l'imperfection à la perfection, du germe à l'homme divin, s'élève de niveau en niveau, suivant chaque degré de vie manifestée. Cette évolution a sa cause dans la volonté divine. Dieu est la puissance motrice, l'esprit directeur de l'ensemble. C'est Sa manière de construire le monde, c'est la méthode qu'Il a adoptée pour, que les esprits, Ses enfants, puissent présenter un jour l'image de leur Père. Cela même n'implique-t-il pas l'existence d'une loi ?

— Le bien, c'est ce qui travaille, conformément à la volonté divine, à l'évolution de l'Univers et hâte cette évolution dans sa marche de l'imperfection à la perfection.

— Le mal, c'est ce qui ralentit ou entrave la réalisation des desseins divins et tend à faire rétrograder l'Univers jusqu'au degré au-dessus duquel s'élève l'évolution. La vie se développe, passant du minéral au végétal, du végétal à l'animal, de l'animal à l'homme animal, enfin de l'homme animal à l'homme divin.

Le bien, c'est ce qui contribue à l'évolution vers la divinité ; le mal, c'est ce qui la tire en arrière ou ralentit sa marche.

Examinons un instant cette idée ; nous obtiendrons peut-être une notion claire de ce qu'est la loi et ne nous sentirons plus troublés par cet aspect relatif du bien et du mal. Placez une échelle, le pied

sur cette estrade, et faites-lui dépasser le niveau du toit. Supposez qu'un de vous soit monté sur le cinquième échelon, un sur le deuxième et qu'un troisième auditeur se tienne sur l'estrade. Pour l'homme du cinquième échelon, ce serait descendre que de se placer à côté de l'homme du deuxième, mais, pour l'homme debout sur l'estrade, ce serait monter que de rejoindre l'homme du deuxième échelon. Supposez que chaque échelon représente une action : chacune serait à la fois morale et immorale suivant le point de vue auquel nous nous plaçons. Une action, morale pour l'homme brut, serait immorale pour un homme très cultivé. Descendre de l'échelon supérieur à l'échelon inférieur c'est, pour l'homme le plus élevé, s'opposer à l'évolution. Agir ainsi est donc pour lui immoral. Mais il est moral, pour l'homme inférieur, de s'élever jusqu'à ce même échelon, parce qu'il se conforme ainsi au sens de son évolution. Deux personnes peuvent donc fort bien se tenir sur le même échelon, mais l'une ayant monté et l'autre étant descendue pour s'y placer, l'action est morale pour l'une et immorale pour l'autre. Cela bien saisi, nous allons commencer à en dégager notre loi.

Voici deux jeunes garçons. L'un est doué et intelligent, mais il aime beaucoup ce qui est physiquement agréable, la table et tout ce qui lui procure un plaisir sensuel. L'autre présente les signes d'une spiritualité naissante ; il est vif, alerte et intelligent. Prenons-en un troisième, doué d'une nature spirituelle fort développée. Voilà trois jeunes garçons. À quel mobile nous adresserons-nous pour aider l'évolution de chacun ? Commençons par le jeune homme qui est très porté

au plaisir sensuel. Si je lui dis : « Mon fils, ta vie ne doit pas présenter la moindre trace d'égoïsme ; il faut vivre en ascète » ; — il haussera les épaules et s'en ira. Je ne l'aurai pas aidé à s'élever d'un seul échelon. Si je lui dis : « Mon garçon, tes plaisirs te donnent une joie momentanée, mais ils te ruineront, physiquement, et détruiront ta santé. Vois cet homme, vieillard avant l'âge, qui s'est laissé aller à une vie sensuelle. Tel sera ton sort, si tu continues. Ne vaut-il pas mieux consacrer une partie de ton temps à ta culture intellectuelle, à ton instruction, de manière à pouvoir écrire un livre, composer un poème ou joindre tes efforts à quelque entreprise ? Tu peux gagner de l'argent, t'assurer la santé et la célébrité et satisfaire ainsi ton ambition. Consacre de temps en temps une roupie à l'achat d'un livre au lieu de la dépenser dans un repas. » En m'adressant ainsi à ce jeune homme, j'éveille en lui l'ambition — une ambition égoïste, je l'admets ; mais la faculté de répondre à un appel au renoncement n'existe pas encore chez lui. Le mobile de son ambition est égoïste, mais c'est un égoïsme plus relevé que celui du plaisir sensuel et, mon enseignement donnant au jeune garçon quelque chose d'intellectuel, le mettant au-dessus de la brute, le plaçant au niveau de l'homme qui développe son intelligence et l'aidant ainsi à s'élever sur l'échelle de l'évolution, mon enseignement est plus sage que ne serait celui d'un renoncement personnel impraticable. Il lui présente, non pas un idéal parfait, mais un idéal à sa portée.

Si, au contraire, je m'adresse au jeune homme intellectuel chez qui la spiritualité s'éveille, je lui pré-

semblerai comme idéal le service de son pays, le service de l'Inde. J'en ferai son but et son objectif, mélange d'égoïsme et de désintéressement, élargissant ainsi son ambition et activant son évolution. Et quand j'arrive, au jeune homme spirituellement doué, je laisse de côté tous les mobiles inférieurs et j'invoque, au contraire, la loi éternelle du renoncement, la consécration personnelle à la Vie unique, le culte des Grands Maîtres et de Dieu. J'enseignerai la Viveka²³, et la Vairagya²⁴, pour aider ainsi la nature spirituelle à développer ses possibilités infinies. Comprenant donc que la moralité est relative, nous pourrions travailler avec fruit. Si nous ne savons aider chaque âme, quel que soit son niveau, c'est que nous sommes des maîtres sans expérience.

Dans toute nation, certains actes déterminés sont déclarés mauvais, tels que l'assassinat, le vol, le mensonge, la bassesse. Dans toutes ces choses on reconnaît des crimes. Voilà l'idée générale ; mais elle n'est pas corroborée par les faits. Jusqu'à quel point, dans la pratique, ces choses sont-elles reconnues morales ou immorales ? Pourquoi admet-on qu'elles sont mauvaises ? Parce que la masse de la nation a, dans son évolution, atteint un certain niveau ; parce que la majorité de la nation est arrivée sensiblement au même degré de développement et que, de là, elle regarde ces choses comme mauvaises et contraires

²³ Discernement entre le réel et l'illusoire, entre le permanent et le passager (NDT).

²⁴ Indifférence pour tout ce qui n'est pas réel et permanent (NDT).

au progrès. Par suite, la minorité, se trouvant au-dessous de ce degré, est considérée comme se composant de « criminels ». La majorité est arrivée, dans son évolution, à un niveau supérieur et la majorité fait la loi. Ceux qui ne peuvent atteindre même le niveau inférieur de la majorité sont intitulés criminels. Deux types de criminels s'offrent à nous. Sur ceux de la première catégorie notre action est nulle quand nous faisons appel à leur sentiment du bien et du mal. Le public ignorant les traits de criminels endurcis. Mais cette manière de voir est erronée ; elle a des conséquences déplorables. Ce ne sont là que des âmes ignorantes, en bas âge, des âmes-enfants, des bébés dans l'école de la vie. Nous ne les aiderons pas à s'élever en les foulant aux pieds et en persistant à les maltraiter sous prétexte qu'elles sont à peine supérieures à la brute. Nous devrions employer tous les moyens possibles, tout ce que notre raison peut nous suggérer, pour guider et instruire ces âmes-enfants et les former à une vie meilleure. Ne les traitons pas comme des criminels endurcis parce qu'elles ne sont que des bébés dans la nursery.

L'autre type de criminels comprend ceux qui éprouvent jusqu'à un certain point des remords et du repentir après avoir commis le crime et qui savent qu'ils ont mal agi. Ils sont à un niveau plus élevé que les précédents et sont susceptibles d'être aidés à l'avenir et de résister au mal, grâce à la souffrance même que leur impose la loi humaine. J'ai dit que toutes les expériences étaient nécessaires pour rendre possible à l'âme la distinction du bien et du mal. Il nous faut l'expérience du bien et du mal, jusqu'au moment

où nous arrivons à les distinguer — mais pas plus longtemps. Dès que les deux modes d'action vous paraissent distincts, vous savez que l'un est bon et l'autre mauvais. Alors, si vous choisissez la mauvaise route, vous péchez, vous violez la loi que vous connaissez et admettez. Un homme arrivé à ce point commet un péché, car ses désirs sont impérieux et le poussent à choisir le mauvais chemin. Il souffre — et cela est juste — s'il obéit à ces désirs. Au moment précis où la connaissance du mal existe, à ce moment aussi, céder au désir devient une dégradation volontaire. L'expérience du mal est nécessaire seulement avant que le mal soit reconnu comme tel et afin qu'il le puisse être. Quand deux partis se présentent devant un homme et qu'ils ne semblent pas moralement distincts, alors il peut prendre indifféremment l'un ou l'autre sans mal faire. Mais, du moment qu'une action est reconnue mauvaise, c'est une trahison envers nous-mêmes que de permettre à la brute qui est en nous de l'emporter sur le Dieu qui est en nous. Voilà, en réalité, ce qu'est le péché; voilà la condition de la plupart des hommes — je ne dis pas de tous — qui commettent le mal aujourd'hui.

Cela posé, examinons d'un peu plus près certaines fautes. D'abord le meurtre. Nous remarquons que le sens commun de notre société fait une distinction entre tuer et tuer. Un homme en colère s'arme-t-il d'un couteau et poignarde-t-il son ennemi? La loi l'appelle assassin et le fait pendre. Mille hommes s'arment-ils de couteaux et en poignent-ils mille autres? Cette manière de tuer se nomme la guerre. La gloire et non le châtement attend celui qui tue de la

sorte. La même foule qui hue l'assassin d'un ennemi unique acclame les hommes qui ont tué dix mille ennemis. Pourquoi cette étrange anomalie ? Comment l'expliquer ? N'y a-t-il rien pour justifier la décision de la société ? Existe-t-il une distinction entre les deux actes, justifiant la différence de traitement ? — Oui. La guerre est une chose qui soulève de plus en plus les protestations de la conscience publique et nous aurons tout à l'heure à constater ce fait que la conscience publique se développe. Mais, si nous devons faire tout notre possible pour empêcher la guerre, essayer d'étendre la paix et élever nos enfants dans l'amour de la paix, il n'en existe pas moins une distinction réelle entre la conduite d'un homme qui tue par méchanceté personnelle et la manière de tuer que nous montre la guerre. La différence est si profonde que je vais m'étendre un peu sur ce point. Dans le premier cas, une rancune personnelle est assouvie, une satisfaction personnelle est éprouvée. Dans le second, un homme en tuant son prochain n'obéit pas à un mobile personnel, n'a pas en vue un but personnel, ne cherche pas un avantage personnel. Si les hommes s'entretuent, c'est pour obéir à un commandement qui leur est imposé par leurs supérieurs, responsables de la légitimité de la guerre. Je n'en reconnais pas moins qu'à elle seule la discipline militaire présente des avantages d'une importance extrême pour les hommes soumis à son école. Qu'apprend le soldat ? Il apprend l'obéissance, la propreté, l'activité, l'exactitude, l'action rapide ; il apprend à supporter de bon gré les épreuves physiques, sans plainte ni murmure. Il apprend à risquer sa vie et à la sacrifier

à une cause idéale. N'est-ce pas là une école pouvant trouver sa place dans l'évolution de l'âme ? L'âme ne gagnera-t-elle pas à cette école ? Quand l'idéal patriotique enflamme le cœur, quand, pour lui, des hommes grossiers, communs et sans éducation, font le sacrifice de la vie, fussent-ils frustes, violents, intempérants, ils n'en passent pas moins par une école qui, dans les existences futures, fera d'eux des hommes meilleurs et plus relevés.

Voici une expression employée par un Anglais d'un talent assez étrange, Rudyard Kipling. Il fait dire aux soldats, qu'ils veulent se battre « pour la veuve qui est à Windsor ».

Ces mots peuvent sembler un peu rudes, mais il est bon pour l'homme qui meurt de faim, qui subit la mutilation sur le champ de bataille d'avoir présente l'image de sa Reine, Impératrice, mère de millions de sujets, et de lui donner sa vie, apprenant ainsi pour la première fois la beauté de la fidélité, du courage et du dévouement. Voilà la différence qui, très obscurément sentie par la masse, distingue de la guerre le meurtre commis pour un motif personnel. Dans le premier cas le mobile est égoïste ; dans le deuxième, il relève d'un moi plus vaste, le moi national.

En envisageant cette question de moralité, nous sommes souvent, dans nos actes, loin du compte. Il y a des vols, des mensonges, des meurtres, que les lois humaines ne punissent pas mais dont prend note la loi Karmique et qu'elle fait retomber sur leurs auteurs. Maint vol se déguise sous le nom d'affaires ; mainte indécatesse se déguise sous le nom de commerce ;

maintes faussetés bien présentées sont intitulées diplomatie. Le crime reparaît sous des formes, surprenantes, déguisé et caché, et les hommes doivent apprendre vie après vie, à se purifier eux-mêmes. Ici se place, avant que nous arrivions à définir l'essence même du mal, un autre point que je ne saurais entièrement passer sous silence : celui de la pensée et de l'action. Certaines actions, que nous voyons commettre, sont inévitables. Vous ne savez ce que vous faites, quand vous laissez vos pensées suivre une direction mauvaise. Vous convoitez en pensée l'or d'autrui ; vous étendez sans cesse des mains imaginaires vers ce qui ne vous appartient pas. Vous vous préparez ainsi un Dharma de voleur. La nature intime, la nature intérieure constitue le Dharma et, si vous composez cette nature intérieure de pensées mauvaises, vous renaîtrez avec un Dharma qui vous portera au vice. Ce mal, vous le commettrez sans réflexion. Vous doutez-vous de ce qu'il y a déjà de pensées en vous prêtes à faire naître une action ? On peut endiguer l'eau et l'empêcher de suivre un certain canal ; mais si un trou est pratiqué dans la digue, l'eau, contenue jusque-là, s'écoulera par ce passage et emportera la digue. Il en est de même de la pensée et de l'action. La pensée s'accumule lentement derrière la digue des occasions manquantes. Vous pensez, vous pensez toujours, et ce flot de la pensée grandit, grandit toujours derrière le barrage des circonstances. Dans une autre vie ce barrage cède et l'action se trouve commise sans qu'aucune pensée nouvelle ait eu le temps de naître. Tels sont les crimes inévitables qui ruinent parfois une belle existence, au moment où les pensées d'autrefois

portent leurs fruits dans le présent et où le Karma de la pensée accumulée se manifeste en action. Si, l'occasion se présentant, vous avez le temps de réfléchir, le temps de vous dire : « Vais-je le faire ? » — alors, pour vous, cette action n'est pas inévitable. L'instant de réflexion signifie que vous pouvez mettre vos pensées de l'autre côté et renforcer ainsi le barrage. Il n'y a pas d'excuse pour commettre une action reconnue mauvaise. Ces actions sont, seules, impossibles à éviter que l'on commet sans réflexions préalables. Dans ce cas la pensée appartient au passé, l'action au présent.

Nous arrivons maintenant à la question capitale, à celle de la Séparativité. Ici, en vérité, réside l'essence même du mal. Le grand fleuve de la vie divine s'est subdivisé, multiplié. Il le fallait, pour que des centres individuels et conscients devinssent possibles. Tant qu'un centre a besoin de grandir en force, la séparativité est nécessaire au progrès. Les âmes, à un moment donné, ont besoin d'être égoïstes. Elles ne peuvent se passer d'égoïsme au début de leur croissance. Mais maintenant la loi de la vie qui progresse demande aux plus avancés de laisser là désormais la séparativité et de chercher à réaliser l'unité. Nous trouvant maintenant sur le chemin qui mène à l'unité, nous rapprochant de plus en plus les uns des autres, il faut nous unir pour pouvoir faire de nouveaux progrès. Le but final reste le même, bien que la méthode ait changé au cours de l'évolution à travers les âges. La conscience publique commence à reconnaître que c'est, non pas la séparativité, mais bien l'unité qui permet le véritable développement d'une nation. Nous essayons de

substituer l'arbitrage à la guerre, la coopération à la concurrence, la protection des faibles aux brutalités qu'ils ont à subir — et tout cela parce que la marche de l'évolution se dirige maintenant vers l'unité et non plus vers la séparativité. Celle-ci marque la descente dans la matière, l'unification marque la montée vers l'esprit. Le monde est sur l'arc ascendant, malgré les milliers d'âmes retardataires. L'idéal aujourd'hui tend à se chercher dans la paix, la coopération, la protection, la fraternité, les secours mutuels. Le mal aujourd'hui a sa source dans la séparativité.

Mais cette idée nous amène à soumettre notre conduite à un nouvel examen. Notre action présente a-t-elle pour objet notre avantage personnel ou le bien général ? Notre vie est-elle une vie repliée sur elle-même et inutile, ou vient-elle, en aide à l'humanité ? Si elle est égoïste, elle est coupable, elle est mauvaise, elle entrave le développement du monde. Si vous êtes de ceux qui ont vu quel bel idéal est l'unité et compris toute la perfection de l'humanité divine, vous devez étouffer en vous cette hérésie de la séparativité.

En étudiant beaucoup des enseignements d'autrefois et en examinant la conduite des Sages, il se présente au point de vue de la morale certaines questions parfois assez embarrassantes. Je place ici cette observation, car je puis vous suggérer un mode de raisonnement vous permettant de défendre les Shâstras contre une critique captieuse et d'étudier leurs enseignements avec fruit sans éprouver de trouble dans vos idées. Un grand Sage ne donne pas toujours dans sa conduite un exemple que l'homme ordinaire doive s'efforcer de suivre. Par grand Sage, j'entends

un homme chez lequel tout désir personnel est mort, qui n'éprouve d'attraction vers aucun objet terrestre, pour qui la vie n'est que l'obéissance à la volonté divine, qui s'offre enfin lui-même pour servir de canal à la force divine et en déverser sur le monde les flots secourables. Il remplit les fonctions d'un Dieu, et les fonctions des Dieux sont différentes des fonctions humaines. La terre abonde en catastrophes de tout genre : guerres, tremblements de terre, famines, épidémies, pestes. Quelle en est la cause ? La seule cause, dans l'univers de Dieu, c'est Dieu Lui-même. Ces fléaux qui semblent si terribles, si révoltants, si cruels, sont Sa manière de nous instruire quand nous agissons mal. La peste emporte dans une nation des milliers d'hommes. Une guerre formidable couvre les champs de carnage de milliers de morts. Pourquoi ? — Parce que cette nation ne s'est pas conformée à la loi divine de son évolution et qu'il lui faut recevoir de la souffrance la leçon qu'elle refuse d'apprendre de la raison. La peste suit le mépris des règles d'hygiène et de propreté générale. Dieu est trop miséricordieux pour permettre qu'une loi soit méconnue par les caprices, les fantaisies et les sentiments de l'homme, si lent à évoluer, sans lui faire sentir l'infraction commise. Ces catastrophes sont amenées par les Dieux, par les agents d'Ishvara, qui, toujours invisibles en ce monde, font respecter la loi divine, comme un magistrat fait respecter les lois humaines. C'est précisément parce qu'ils remplissent ces fonctions et qu'ils agissent d'une façon impersonnelle, que leurs actions ne sont pas pour nous des exemples à suivre ; pas plus que l'action d'un juge mettant un criminel en prison

ne peut être invoquée comme argument pour montrer qu'un simple citoyen peut tirer vengeance de son ennemi. Voyez, par exemple, le grand sage Nârada. Nous le voyons susciter la guerre quand deux nations ont atteint un point où elles ne peuvent plus progresser que par une lutte acharnée et la conquête de l'une par l'autre. Des corps périssent et rien n'est plus utile, pour les hommes tués de la sorte, que la suppression rapide de leurs corps. Ils peuvent dès lors, dans des corps nouveaux, trouver des conditions plus favorables à leur développement. Les Dieux provoquent une bataille où des milliers d'hommes sont tués. Pour nous, il serait coupable de les imiter, car ce serait un péché que de provoquer la guerre pour des motifs de conquête, de gain, d'ambition ou pour une raison d'un caractère personnel. Mais, dans le cas de Nârada, il n'en est pas ainsi, car les Devarshis comme lui secondent la marche du monde dans la route de l'évolution, en renversant les obstacles. Vous aurez une notion des merveilles et des mystères de l'univers, quand vous saurez que ce qui semble mal, vu du côté de la forme, est bien vu du côté de la vie. Tout ce qui arrive, arrive pour le plus grand bien du monde. Oui, « il y a une divinité qui prépare notre avenir, quelque insuffisamment que nous l'ébauchions ». La religion a raison de dire que les Dieux gouvernent le monde et guident les nations, en les ramenant de gré ou de force dans le droit chemin, quand elles s'égarant.

Un homme absorbé par la personnalité, attiré par les objets du désir et dont le soi n'est que Kâma²⁵,

²⁵ Désir.

un tel homme, commettant une action à l'instigation du Kâma, commet souvent un crime. Or, cette même et identique action faite par une âme libérée, délivrée de tout désir, en exécution d'un ordre divin, sera bonne. Étant donné que les hommes ont perdu toute croyance dans l'intervention des Dieux, ces mots peuvent sembler étranges ; mais il n'existe pas d'énergie, dans la nature qui ne soit la manifestation physique d'un Dieu exécutant la volonté du Suprême. Voilà la véritable manière d'envisager la nature. Nous regardons du côté de la forme et, aveuglés par la Mâyâ, nous l'appelons le mal tandis que les Dieux, en brisant les formes, déblaient tout obstacle sur le chemin de l'évolution.

Nous pouvons maintenant comprendre un ou deux de ces autres problèmes que nous opposent souvent les esprits superficiels. Supposons qu'un homme qui brûle de commettre un péché, ne le puisse pas, uniquement par suite des circonstances. Supposons que son désir devienne de plus en plus fort. Que peut-il lui arriver de plus heureux ? — Une occasion de mettre son désir en action. — Quoi ? De commettre un crime !

Oui. Un crime même est moins pernicieux pour l'âme que l'idée fixe continuelle, que le développement d'un cancer au centre de la vie. Une fois commise, une action est morte et la souffrance qui lui succède enseigne la leçon nécessaire. La pensée au contraire se propage et vit²⁶. Comprenez-vous cela ?

²⁶ Ceci ne signifie pas qu'un homme doive commettre un péché, au lieu de résister. Tant qu'il lutte, tout va bien, car il acquiert des forces. Le cas envisagé est celui où il n'y a pas de

Oui ? Alors vous comprendrez aussi pourquoi, dans les Écritures, vous trouvez un Dieu plaçant sur le chemin d'un homme l'occasion de commettre le crime auquel cet homme aspire et qu'en réalité il commet dans son cœur. Il devra, bien entendu, expier son péché mais la souffrance qui attend le coupable l'instruira. Si rien n'avait empêché cette pensée mauvaise de croître dans le cœur, elle eût graduellement ruiné toute la nature morale de l'homme. Tel un cancer qu'une suppression rapide empêche seule d'empoisonner le corps entier, il est bien préférable, pour cet homme, de pécher et de souffrir ensuite, que de désirer pécher et de ne trouver un obstacle que dans le manque d'occasion, se préparant ainsi une déchéance inévitable dans des vies futures.

De même, quand un homme fait des progrès rapides et qu'il subsiste en lui une faiblesse cachée, soit qu'un Karma d'autrefois ne soit pas épuisé ou qu'une mauvaise action ne soit pas expiée, cet homme ne pourra pas être libéré tant que ce Karma ne sera pas épuisé, tant qu'il lui restera une dette à payer. Quel est le parti le plus miséricordieux à prendre ? C'est d'aider cet homme à payer sa dette, dans l'angoisse et l'humiliation, afin que la souffrance consécutive à la faute puisse épuiser le Karma du passé. Ceci veut dire qu'un obstacle empêchant sa libération a été enlevé de son

lutte et où l'homme qui brûle de commettre l'action manque simplement d'une occasion. Dans ce cas, plus l'occasion se présente vite, mieux cela vaut pour l'homme. Le désir accumulé brise ses digues, le souhait réalisé entraîne la souffrance ; l'homme apprend une leçon nécessaire et se trouve purgé d'un poison moral qui ne cessait d'augmenter.

chemin. Dieu place la tentation sur sa route afin de renverser la dernière barrière. Le temps me manque pour développer jusque dans les détails cette idée si importante, mais je vous demande de la suivre vous-mêmes, de voir ce qu'elle implique et quelle lumière elle jette sur les problèmes obscurs de notre croissance et les défaillances des Saints. Si, après l'avoir bien assimilée, vous lisez un livre comme le *Mahâbhârata*, vous comprendrez l'action des Dieux dans les affaires humaines ; vous verrez les Dieux travaillant dans l'orage et dans le rayon de soleil, dans la guerre et dans la paix, et vous saurez que tout va bien pour l'homme et pour la nation, quoi qu'il leur arrive, car la sagesse la plus haute et l'amour le plus tendre les guident vers le but qui leur est assigné.

Encore un dernier mot, un mot que j'oserai vous dire, à vous qui m'avez suivie patiemment dans l'étude d'un sujet si difficile et si abstrus. Nous pouvons monter plus haut encore. Sachez qu'il existe un but suprême. Les derniers pas qui nous y amènent ne sont pas de ceux que le Dharma puisse maintenant guérir. Voici des paroles admirables du grand Instructeur Shrî Krishna. Voyons comment, dans Son enseignement final, Il mentionne ce qui dépasse en sublimité tout ce que nous avons encore osé effleurer. Voici son message de paix : « Écoute encore Ma parole suprême, la plus secrète de toutes. Tu es Mon bien-aimé ; ton cœur est ferme ; aussi te parlerai-je pour ton bien. Que ton Manas se perde en Moi. Consacre-toi à Moi. Offre-Moi tes sacrifices. Prosterne-toi devant Moi, et tu viendras jusqu'à Moi. Abandonnant tous les Dharmas, viens à Moi comme à ton seul refuge. Ne t'af-

flige point. Je te délivrerai de tout péché.» (*Bhagavad Gîta*, XVIII, 64-66.)

Mes derniers mots ne s'adressent qu'à ceux dont la vie se résume en un ardent désir de se sacrifier à Lui. Ils ont droit à ces derniers mots d'espérance et de paix. Alors le Dharma prend fin. Alors l'homme n'a plus qu'un seul désir : le Seigneur. Quand l'âme est arrivée à ce degré d'évolution où elle ne demande plus rien au monde, mais se donne tout entière à Dieu ; quand aucun appel du désir n'a plus d'action sur elle ; quand le cœur a, par l'amour, gagné la liberté ; quand tout l'être s'élance aux pieds du Seigneur — alors laissez là tous les Dharmas : ils ne sont plus pour vous. Elle n'est plus pour vous la loi du développement ; elle n'est plus pour vous la nécessité d'équilibrer les devoirs ; il n'est plus pour vous l'examen sévère de la conduite. Vous vous êtes donnés au Seigneur ; il n'est plus rien en vous qui ne soit divin. Quel Dharma pourrait-il vous rester encore ? Unis à Lui, vous n'avez plus d'existence séparée. Votre vie est en Lui ; Sa vie est la vôtre. Vous pouvez vivre dans le monde, mais vous n'êtes que Ses instruments. Vous êtes à Lui tout entiers. Votre vie est celle d' Ishvara et le Dharma n'a plus de prise sur vous. Votre dévotion vous a libérés, car votre vie est cachée en Dieu. Telle est la parole du Maître. C'est sur cette pensée que je voudrais vous laisser en terminant.

Et maintenant, frères, adieu. Notre travail en commun est fini. Après vous avoir exposé bien imparfaitement un sujet immense, laissez-moi vous demander d'écouter la pensée qui est dans le message et non pas les paroles du messager ; d'ouvrir vos cœurs à la

pensée et d'oublier les lèvres qui vous l'ont imparfaitement présentée. Rappelez-vous que, dans notre ascension vers Dieu, il faut bien essayer, même d'une manière imparfaite, de transmettre à nos frères un peu de cette vie que nous cherchons à atteindre. Oubliez donc celle qui vous parle, mais rappelez-vous l'enseignement. Oubliez les imperfections ; elles sont dans le messager et non dans le message. Adorez le Dieu dont nous avons étudié les enseignements et pardonnez, dans votre charité, les fautes que Sa servante a pu commettre, en vous les présentant.

PAIX A TOUS LES ÊTRES !

Table des matières

KARMA	4
Invariabilité de la loi	7
Les plans de la nature	9
Génération des formes-pensées	13
Activité des formes-pensées	18
Comment, en principe, se forme le karma	23
Détail de la formation du karma	32
Le fonctionnement de karma	45
Comment envisager les résultats karmiques	57
Construction de l'avenir	60
Comment le karma peut être façonné	62
Comment le karma prend fin	69
Le karma collectif	75
Conclusion	82
LE DHARMA	84
Le Dharma	85
Les différences	94
L'évolution	106
Le bien et le mal	133



© Arbre d'Or, Genève, août 2007

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *Krishna au combat*, D.R.
 « Si le devoir des Brahmanes est de pratiquer la charité,
 l'étude et la pénitence, le devoir des Kshattriyas est de sacrifier
 leurs corps dans les combats. » (Mahâbhârata).

Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS